

COLLECTION
COMLETTE
DE ROMANS.





*C'est quelle fut ma surprise
quand je vis paraître le soleil.*

I

D

IMIRCE,

OU

LA FILLE
DE LA NATURE.

TOME SECOND.



A LONDRES,



M. DCC. LXXXII.

H

4

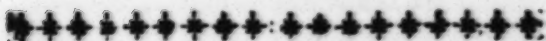
J

Qu
je c
bel
dan
s'an
me
leu
n'a
tier
pla
ces
co
poi

HISTOIRE

DE

B A B E T.



JE fus élevée par un Chanoine de S. Quentin , & par sa gouvernante , que je crus mes pere & mere. J'étois la plus belle fille de la ville. Le Chanoine , dans la crainte que ses confreres ne s'amourachassent de moi , me fit nommer Férie ; il s'imaginoit que ce nom leur auroit fait horreur , à cause qu'ils n'aiment point la férie , office qui les tient trop long temps au chœur. Cette platitude de mon pere n'empêcha pas ces Messieurs de m'aimer ; une Férie coëffée comme moi , ne les effrayoit point.

Mon pere mourut ; la veuve , pour
Tome II. A

entretenir ses vieilles habitudes avec le Chapitre, se mit à vendre du vin ; sa maison devint leur cabaret. Elevée avec eux dès l'enfance , je devois naturellement les aimer , je les haïssois , & je préférois quelques bons garçons de mon voisinage. A peine eus-je un peu de gorge, que mes amans me la prenoient ; elle a cru dans leurs mains , comme la rose s'épanouit aux larmes humides de l'aurore. Ma mere étoit une bonne Picarde ; elle crioit lorsqu'on me chiffonnoit : Messieurs, ne passez point la croix. J'avois une petite croix d'or, elle pendoit un peu plus bas que ma gorge ; c'étoient les limites qu'elle avoit prescrites à la pétulance de mes amans.

Un jeune peintre me plut ; il possédoit les bonnes graces de ma mere ; je n'osai le rendre heureux , ma mere m'avoit toujours recommandé de ne jamais permettre d'aller plus loin que ma croix. Si tu t'avises, me disoit-elle, de laisser toucher un quart de doigt plus bas , le diable te tordra le col. La crainte du diable est toute la religion

qu'on nous inspire dans notre Province ; j'avois peur de lui , j'aimois le peintre ; j'étudiai les moyens de tromper le premier.

Pour dépayser l'esprit malin , je m'avifai un soir d'attacher ma croix à un si long ruban , qu'elle pendoit presque sur les boucles de mes souliers. Mon amant fut surpris de ne plus trouver la résistance ordinaire ; je livrai à sa volonté ce que j'avois défendu vaillamment. La timidité l'empêcha de profiter de l'heure du berger.

Un soir , un Abbé amena un jeune Officier ; ma figure plut au dernier. L'habit de militaire & ses graces me flatterent davantage que l'air lugubre d'une soutane & les cheveux courts d'un tonturé. L'Officier voyant prendre au jeune Abbé certaines libertés gallicanes , étoit trop galant homme , trop susceptible du bon exemple pour ne pas l'imiter ; il vint me caresser ; je répondis à ses caresses avec une volupté que je n'avois pas encore sentie ; je lui dis à l'oreille de venir souvent

à la maison ; il me promit de revenir aussi-tôt qu'il seroit débarrassé de son compagnon. Ne manquez pas , lui dis-je , j'irai mettre mon grand ruban. Ces Messieurs partirent ; une heure après l'Officier revint , j'avois mis mon grand ruban.

Le militaire ne plaisoit point à ma mere ; elle craignoit qu'il n'écartât ses pratiques ; elle avoit raison , le hausse-col & le petit-collet ne militent point ensemble. Nous cherchions les moyens d'être un moment libres ; ma mere ne nous quittoit point ; je me creusois la tête pour trouver l'occasion d'être seule avec mon nouvel amant , heureusement j'entendis crier la lanterne magique. Je demandai à ma bonne mere si elle avoit vu cette curiosité. Non ; depuis longtemps je desire de la voir. Mon amant fit appeller le Savoyard ; il entra , on éteignit les chandelles , le ramonneur montra sa curiosité.

Ma mere , les yeux collés sur les beautés de la lanterne magique , nous laissa le loisir de satisfaire à l'aise notre

pass
vo
voy
à p
de
dis-
fille
L'O
dus
L
gne
fern
une
cûm
d'en
Père
bras
touj
occu
jour
me
prop
j'ac
un
vân
L

D E B A B E T :

passion ; & dans le moment que le Savoyard crioit dans son baragouin : *Eh , voyez-vous le Roi Salomon avec son nez à pain de sucre , & ses cheveux couleur de poil de carotte !* dans ce moment , dis-je , je perdis mon pucelage. Jamais fille ne le perdit avec tant de plaisir. L'Officier enchanté admiroit mon industrie.

Les générosités de mon amant gagnèrent l'amitié de ma mere ; elle enferma le loup dans la bergerie , lui donna une chambre dans la maison , nous vécûmes deux mois ensemble. Le temps d'entrer en campagne étant arrivé , du Péronville ne pouvoit s'arracher de mes bras ; la bonté de mon cœur , mes caresses toujours renaissantes , mon imagination occupée de lui rendre les plaisirs toujours nouveaux , l'avoient fixé. Pour me ravir aux vœux du clergé , il me proposa de me mener en campagne ; j'acceptai la proposition. Nous partîmes un matin de S. Quentin , & nous arrivâmes le même jour à Bouchain.

La femme de l'auberge voyant des-

cendre un jeune Officier & une petite fille , mise en simple bourgeoise , demande à mon amant comment il comptoit s'arranger pour le coucher ? Dans un lit , lui dit-il. Avec qui , s'il vous plaît ? Plaisante question ! avec ma femme. Quoi , cette petite fille ? Comment petite fille , répondis-je à l'hôtesse d'un ton un peu haut , vous êtes une insolente de me traiter de petite fille ; je suis bien pour vous la femme de Monsieur ? Oui , cela peut être pour quelques nuits. Mon prétendu mari fit tapage , l'hôtesse ne s'en épouvanta point , & nous dit d'un grand sens froid : Monsieur le Capitaine , soutenez votre jeunesse , on peut accommoder la chose ; Madame votre épouse couchera dans une chambre sur le devant , & vous dans l'appartement sur la cour ; vous n'aurez pas peur de vous échauder , cet arrangement vous plaît-il ?

Cette femme étoit impertinente de séparer ce que l'amour avoit joint ; elle croyoit sans doute qu'un curé de village étoit nécessaire pour unir les cœurs ; les

Flamandes ont des préjugés. Nous sortîmes de cette auberge, nous allâmes dans une autre, ce fut la même scène; nous parcourûmes toutes celles de ce maudit Bouchain, pas un hôte ne voulut me laisser coucher avec mon mari; nous fûmes obligés à la fin de prendre deux logemens différens.

Nous arrivâmes le lendemain à Mons, la chaise m'avoit fatigué, mon amant, pour me mener plus doucement, la trouva contre une autre, garnie de deux bons matelats. Nous nous mîmes entre deux draps dans cette voiture commode, & nous partîmes pour Bruxelles. La douce agitation de la berline nous excitoit au plaisir; je voyageois dans les bras de mon amant; qu'ils étoient délicieux! mon cœur tendrement agité sembloit s'avancer sur mes levres; les fonctions de mon ame étoient suspendues pour laisser à mes sens savourer la volupté. Un sommeil tendre & tranquille succédoit à ces ravissemens. Un rêve aussi séduisant que le plaisir que j'avois goûté continuoît d'enchaîner mon ame,

& le réveil me replongeait dans une nouvelle mer de délices.

A cinq heures nous fûmes à Bruxelles ; mon amant rempli de sa passion ne songeait pas que nous étions déjà dans cette ville. Dans le milieu d'une rue, il se mit encore à me donner des preuves de sa tendresse ; nous fûmes pris en flagrant délit : notre postillon, obligé de détourner pour un enterrement, qui avançait de notre côté, passa sur des pierres amoncelées dans un endroit où l'on pavoit ; la vitesse dont nous allions, le choc que notre vieille berline donna en retombant, brisa le train de devant ; l'impériale se démonta, & le suivit ; les couvertures s'en allèrent de compagnie, mon jupon d'étamine tomba d'un côté, mes souliers plats de l'autre, & le Chevalier se trouva sur moi avec le derrière en l'air.

L'accident arriva si subtilement, que nous nous trouvâmes sans le savoir en face de l'enterrement ; le tableau & un cri que je jetai, excitèrent les ris des spectateurs. Le valet du Chevalier vint

heures
les co
impar
cham
où é
une l
fit tra
telas.

De
Chev
de la
ami :
le bien
tes bo
désesp
liers p
casion
ces M
lité d'
valier
chauff
nymph
les bo
mins c
ton ad
les or

heureusement à notre secours ; il jeta les couvertures sur nous. Mon amant impatient se leva , prit sa robe de chambre , sauta à terre , en demandant où étoit l'auberge ; il s'en trouvoit une heureusement à deux pas , il me fit transporter enveloppée dans les matelas.

Deux Officiers de la connoissance du Chevalier , s'étoient avancés aux huées de la populace ; ils reconnurent leur ami : Ah , bon jour , notre cher ! sois le bien arrivé ! tes malheurs découvrent tes bonnes fortunes. Dupéronville fut désespéré de cette rencontre : mes souliers plats & mon petit jupon mince occasionnerent mille impertinences , que ces Messieurs débitèrent avec la volubilité d'un Gascon. Il nous paroît , Chevalier , que tu n'es pas tracassier sur la chaussure , voilà qui est élégant... Ta nymphe est de bon acabit , tu trouves les bonnes fortunes sur les grands chemins comme les pierres. Fais-nous voir ton adorable ! Dupéronville , distrait par les ordres qu'il donnoit , ou peut-être

encore étourdi de l'aventure , n'écoutoit pas leurs propos. Comme il retournoit à l'auberge , un des Officiers prit mon petit jupon au bout de sa canne , & croit dans la rue : Chevalier , voilà le jupon de ta belle ! garde - toi de le chiffonner , plie cela proprement..... tu donnes furieusement dans les décorations !

Ces Messieurs vinrent à l'auberge , voulurent me voir ; mon amant m'avoit enfermée dans une chambre, il s'opposa à leurs efforts , ils recommencerent les plaisanteries. Comment , mon cher , tu priveras cruellement nos yeux du spectacle de ta belle ? Riez , Messieurs , donnez carrière à votre belle imagination , vous êtes des crânes , vous persiflez , vous vexez les gens sans savoir comment ni pourquoi ; si vous connoissiez la Dame.... Ah ! Chevalier , nous avons vu son jupon , le goût est divin , nous sommes persuadés que quelque Magicien de tes ennemis aura métamorphosé ta Dulcinée , comme celle du Chevalier de la Manche.... Allons , fais donc

les
cer
L
plai
ner
de
pétu
plai
Mess
une
cher
ce
L
voy
des
trou
Che
paru
vint
ama
d'un
Para
tress
éclat
le m
à ca

les choses généreusement ; montre-nous cette divine Princesse du Toboso.

Les sarcasmes ne finissoient pas ; ces plaisanteries alloient peut être se terminer par se couper la gorge ; il faut peu de chose pour échauffer notre jeunesse pétulante. Dupéronville prit le parti de plaisanter avec ses camarades. Oui , Messieurs , vous êtes connoisseurs : c'est une fille que j'ai trouvée sur le grand chemin , venez en prendre votre part ce soir ; je vous prie au souper.

Les Officiers sortis , mon amant envoya chercher une marchande de modes ; en moins de deux heures , elle trouva ce qu'il falloit pour m'habiller. Le Chevalier fut surpris des graces que la parure me donnoit. L'heure de souper vint , ses amis se firent annoncer ; mon amant alla à leur rencontre , & leur dit d'un ton plaisant : J'ai vaincu enfin le Parafaragaramus qui enchantoit ma maîtresse ; vous allez la voir dans tout son éclat : avant , il faut vous avertir que le malheureux Magicien vous en vouloit à cause de notre amitié ; il a fait avec

12 HISTOIRE

moi le marché de Sancho ; il vous en coûtera cinq cents coups d'étrivieres ; j'ai marchandé ; ma tendresse ni mon éloquence n'ont pu rien diminuer , le forcier est un possédé ; il n'a qu'un mot : mais deux cents cinquante coups d'étrivieres à chacun , quelle misere ! vous êtes trop généreux , trop galans pour refuser votre derriere à une Princesse infortunée. Après beaucoup de plaisanteries , le Chevalier me présenta à ses amis , ils furent éblouis de ma figure. J'avois un négligé couleur de rose , garni de blondes , il m'alloit à merveilles.

Ces Messieurs firent des complimens à Dupéronville sur sa conquête , me dirent mille jolies choses , & avoient bien envie de m'en faire , si j'avois été disposée à les recevoir. Le souper se passa gaiement , j'eus pendant toute la table plus d'esprit qu'à mon ordinaire ; quand une femme a de la figure , elle n'a pas besoin d'un grand génie pour plaire aux hommes. Nous restâmes dix jours à Bruxelles. Dupéronville me mena à l'armée , où j'arrivai habillée en homme.

Je

Je m'amusai au camp ; rien ne nous manquoit , notre armée étoit à croquer , les Officiers étoient charmans , ils raisonnoient profondément sur la frisure en aile de pigeon , le crêpé & les filles de la Montigny. Ils étoient partis dans le dessein d'aller déjeuner en Prusse : à peine furent-ils arrivés à Guel-dres , à Cleves , qu'ils demandoient où étoit la porte de Berlin. Cette fantaisie d'aller déjeuner si loin leur a duré cinq à six ans ; & depuis, cette envie leur a passé.

Nous avions à l'armée tous les secours qui menent à la gloire & à la vertu. Les livres ne nous manquoient point ; mon amant avoit une bibliothèque choisie : nous puisions dans les bonnes sources , nous avions Thérèse Philosophe (1), la Pucelle , le Sopha , Dom Loyala , le Portier des Chartreux , l'Aloyfia , le Prince Apprius ; Margot la ravaudeuse , le Pénitent converti , la Comtesse d'Olonne , l'Ode à Priape , &

(1) Mauvaise rapsodie fort mal écrite.
Tome II. B

l'Épître à Uranie , le saint catéchisme de cette jeunesse dissipée.

La lecture de ces brochures entretenoit un feu avide dans notre ame ; nous répétions avec le Chevalier , les tableaux , les attitudes que nous trouvions dans ces livres : nos plaisirs , variés sur ceux que les autres avoient peints dans ces ouvrages , nous les rendoient toujours nouveaux ; nous trouvions maussades & vilains ces bourgeois unis , qui sont naturellement des enfans à leurs femmes comme un boulanger fait un pain.

L'amour n'est que dans l'imagination ; la répétition des actes amoureux émouille le plaisir. Loin de condamner des livres si utiles à l'humanité , les gens mariés devroient en nourrir leur esprit , l'imagination les seconderoit mieux ; souvent l'indécence d'une peinture ouvre des vulves , qui ne se seroient jamais ouvertes sans l'impression de l'image. Ce qui anime la nature , doit être cher aux hommes ; si l'imagination de voir des houris aux yeux bleus dans le Paradis de

Mah
men
vent
des t
bleus
d'une
Le
à l'an
gross
péror
camp
avan
je fu
d'un
mon
L'
tous
quin
avoi
trep
se
re
de
tien
don
mar

Mahomet, engage certains Derviches à mener une vie si austère, que ne doivent pas faire sur l'esprit & sur le cœur, des tableaux plus délicieux que des yeux bleus, qui ne sont que les promesses d'une vie future ?

Les dangers auxquels j'étois exposée à l'armée, la foiblesse de ma santé, ma grossesse qui avançoit, obligèrent Dupéronville à m'envoyer le reste de la campagne à Louvain, où j'accouchai, avant terme, d'un enfant mort. Dès que je fus rétablie, je fis la connoissance d'un étudiant, qui venoit boire dans mon auberge.

L'étudiant étoit un sot, comme le sont tous les écoliers de Louvain ; il fut quinze jours à me rendre des soins, sans avoir la moindre idée d'être un peu entreprenant ; j'eus beau me décoller, affecter des airs penchés, ces dépenses ne me concilioient pas la bienveillance de mon benêt d'amoureux ; ses entretiens rouloient toujours sur sa famille, dont il disoit tout le bien possible ; sa marraine faisoit de grandes charités aux

Capucins ; son pere avoit acheté une maison dans la petite rue des longs Chariots à Bruxelles. Il savoit son catéchisme comme un maître de pension, me parloit sans cesse d'Aristote , vouloit m'apprendre le latin , les premiers mots qu'il m'apprit furent , *vis-ne accipere aquam thé?* il m'assuroit sur sa conscience que cela vouloit dire : *Voulez vous prendre du thé ?*

Depuis un mois que ses conversations me rafraîchissoient , je n'avois point désespéré de vaincre l'innocence de mon amant ; sa figure étoit plate , mais elle me plaisoit. Un matin que ses mains étoient engourdies de froid , je les réchauffois dans les miennes ; & pour dégeler plutôt la totalité de mon amoureux , j'en posai une sur ma gorge ; il la retira subitement , fit un signe de croix, ôta son chapeau , se mit à genoux, & récita tout haut une oraison à son Ange Gardien. Cette simplicité me fit rire , je ne pensois pas qu'il devoit tant intéresser son bon Ange , pour avoir éfleuré si légèrement une belle gorge.

Voulant le tranquilliser sur le chapitre de son Ange Gardien, je lui dis que ces petites miseres n'étoient point des crimes; il ne voulut point m'entendre, il courut tremper ses mains dans l'eau bénite.

Ce nigaud fut remplacé heureusement par un jeune employé. Du premier coup d'œil, il vit que j'étois une fille du monde; un soir il m'aborda, & me dit d'un ton respectueux : Une femme de condition, Madame, doit bien s'ennuyer dans un pays latin; quel séjour! pour dissiper les inquiétudes que donne un mari au service, je serois flatté de vous faire ma cour : je voulus soutenir la grandeur que la malice m'avoit prodiguée, le drôle m'avoit rendu le piège avec trop d'adresse pour que je ne fusse pas prise. Sans me fatiguer en complimens, je le fis monter chez moi; il ne tarda point à devenir entreprenant; je ne fis point d'efforts, j'ai l'ame bonne; je ne sonnai pas, je n'appellai point mes femmes; ces finissez donc... l'honneur... comment! vous êtes dangereux... pour

qui me prenez-vous ! une femme de ma condition.... j'aurois pu articuler ces phrases, les préliminaires me parurent inutiles ; il y a trop de vuide dans ce verbiage ; on ne s'en sert que pour avoir une contenance, & cela nous tient lieu d'une vertu qui s'échappe. Je ne voulois point aussi reculer un instant que j'enviois, j'avois pour principe que le plaisir est trop délectable pour être l'auteur du déshonneur.

L'étudiant, choqué des visites de l'employé, prit de l'humeur comme un grand garçon. Un jour, sans faire attention aux égards qu'il me devoit, il entra brusquement chez moi, les deux poings sur les hanches, & le nez en l'air ; il dit à l'employé : Vous êtes un manant, Monsieur, de venir chez les Dames quand les autres y sont avant vous. Que veut dire ce greluchon, répondit mon amant ? Je ne suis pas un greluchon, je suis Monsieur Vander Gromac, fils de Monsieur le Conseiller Vander Gromac. Eh bien, Monsieur Vander Gromac, fils de Monsieur Vander Gromac.

allez-vous en faire... Savez-vous, répartit l'écolier, que mon pere a le bras long? Tant mieux, il torchera plus aisément son derriere. Savez-vous que ma chere mere est parente à M. l'Aman de notre Ville, & que vous êtes un coquin? L'Employé perdit patience, prit l'étudiant, & le jetta par la fenêtré.

Cette chute heureusement ne fut pas mortelle : le fils de M. le Conseiller Vander Gromac en fut quitte pour une jambe & deux bras cassés, & l'opération du trépan. Les amis du jeune homme porterent des plaintes contre cette violence; l'Employé fut obligé de se sauver. Comme je n'étois pas coupable, le Recteur de l'Université de Louvain se contenta de me noter d'infamie, & fit défendre ma maison aux étudiants. Je fus surpris que les Prêtres de Louvain mettoient ainsi mes charmes à l'*index*. Je croyois qu'il n'étoit pas permis d'afficher & de déshonorer publiquement son prochain; je ne connoissois pas les privilèges de l'Université de Louvain.

Quelques mois après , j'entendis le canon & le son des trompettes ; je me mis à la fenêtre , je vis passer un triomphe de collège ; je fus singulièrement étonnée quand je vis que ce charivari se faisoit pour M. Vander Gromac ; il jetta les yeux sur moi , m'honora d'un grand signe de croix. Je demandai à mon hôtesse , que signifioit ce carnaval. C'est la cérémonie du premier de Louvain. M. Vander Gromac a mérité ces honneurs , à cause de son grand esprit (1).

(1) L'Université de Louvain , où l'on enseigne encore la mauvaise logique d'Aristote , donne tous les ans quelques misérables questions à expliquer à des écoliers choisis dans ses Collèges. Celui qui fait le mieux sa tâche , est le premier. On le promene dans les rues comme le bœuf gras ; il est précédé de trompettes & de timballes , & d'une cavalcade d'écoliers embellie de romarins. On le conduit ainsi dans la Ville de sa naissance , suivi de six benêts de professeurs , que l'envie de boire & de manger conduit à sa suite ; on le reçoit au bruit du canon ; la Ville lui fait présent d'un surtout de vermeil , sa maison

De
peine
qu'il
tante
band
étroit
poure
à elle
trem
cruel
libert
attac
cette

est ill
de ch
comm
jamai
On e
dans
& la
à qu
de L
fourn
le Pa
ment
duit
l'imn

Dupéronville revint de campagne ; à peine fut-il au fauxbourg de Louvain , qu'il fut informé de ma conduite éclatante ; il vint me la reprocher , & m'abandonna le même instant. Ce caprice étoit original : le Chevalier avoit tort , pourquoi laissoit-il une jeune personne à elle-même ? il connoissoit la bonne trempe de mon ame : les amans sont cruels , de vouloir que nous ne soyons libertines que pour eux. Le mien étoit attaché à moi par le plaisir ; croyoit-il cette chaîne assez forte pour soutenir

est illuminée pendant trois jours , & décorée de chronographes , où il n'y a point de sens commun. Malgré ce caillon , le premier n'est jamais qu'un sot ; témoin M. Vander Gromac. On est si lumineux , si conséquent , si éclairé dans le pays de Louvain , Bruxelles , Liège & la Banlieue , qu'on ne fait point encore à quoi s'en tenir sur l'essence d'un premier de Louvain. Chaque année l'Université en fournit un ; il y en a au moins soixante dans le Pays ; & ces premiers , depuis l'établissement de l'Université , n'ont pas encore produit un livre , ni rien qui puisse passer à l'immortalité.

quatre mois d'absence ? Il sera permis aux hommes de faire des maîtresses , nous ne pourrons faire des amans ! La nature & mon cœur ne me gênoient point , je n'écoutai qu'eux.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner à S. Quentin. Je passai à Bruxelles , je logeai à l'hôtel du miroir ; un vieil Officier du régiment de Los-Rios , en garnison dans cette ville , m'offrit sa bourse & son cœur ; je n'avois point d'autres ressources , je profitai de ses bontés.

A l'encolure de mon bon homme , à sa mine étique , je vis bien que la décoration de mon grand ruban étoit inutile. Mon vieux se mit en quatre pour me donner des signes de sa tendresse , son esprit ne pouvoit s'ouvrir ; il ne l'avoit cependant point dur , mais l'âge avoit un peu brouillé sa conception. Ciel ! disoit-il , (il étoit dévot) si je pouvois lui..... je promets vingt M..... es..... aux trépassés ; malgré son vœu , & peut-être l'image de l'ex-voto qu'il auroit fait peindre , il ne put rien ,

exact
puiss
pour
veille
trois
res a
tion ,
leur.

Mo
ne fu
de co
bon
forcie
impui
par v
ler ,
ce qu
préfer

(1)
les anc
on , tr
tailleur
qu'on v
phre le
l'étoffe
duisoit

exactement rien. Pour pallier son impuissance, il me promit des merveilles pour le lendemain; il se prépara la veille par des restaurans, le matin par trois tasses de chocolat; à quatre heures après-midi, moment de l'exécution, il fallut monter sur le lit de douleur.

Mon athlète fit de grands efforts, & ne fit rien; il me berça d'histoires & de contes d'aiguillettes (1): c'étoit un bon Flamand; il croyoit encore aux forciers, & à bien d'autres choses; son impuissance m'indisposa. Les femmes, par une fureur inconcevable de parler, disent que la bagatelle n'est pas ce qui les occupe; à les croire, elles préfèrent la sagesse & la tranquillité

(1) Le secret de nouer l'aiguillette, dont les anciens ont fait tant de bruit, étoit, dis-
on, très-naturel; on s'arrangeoit avec le
tailleur qui faisoit les habits de noces de celui
qu'on vouloit plaisanter; on mettoit du cam-
phre le long de la ceinture de la culotte entre
l'étoffe & la doublure. Cette gomme pro-
duisoit l'impuissance; *credat judæus.*

d'un amant : les femmes mentent ; mon vieillard étoit sage & tranquille , me faisoit du bien ; je le haïssois , cette froideur étoit le langage de la nature.

J'étois , comme Susanne , tentée par les vieillards. Un vieux Major de la citadelle de Lille , s'amouracha de moi ; il étoit François , me parla avec tant d'amitié & de bon sens , qu'il gagna mon cœur ; je le suivis à Lille , où un rhume dangereux l'obligea de se mettre au lit. Il fut six semaines malade , je lui donnai des soins inexprimables ; de tous mes amans , c'est celui que j'ai le plus aimé. Malgré mes soins , le Major mourut ; au lit de la mort , il me dit : Ma chere Babet , je veux vous donner des conseils ; vous êtes jolie , vous êtes jeune , vous pouvez tomber en de mauvaises mains , & , sans expérience , être dupe de votre bon cœur. Votre caractère , aisé à connoître , est un fonds de bonté , de complaisance & de sensibilité , qui ne vous permet point de refuser personne ; vous proposer de prendre
actuellement

actu
pas
la v
faut
l'age
seille
trac
ama
par
dir
deux
deux
vous

J'
bien
me f
taire
au C
es to
pour
pli d
fait ;
raiso
créat
dues
prive
Ta

actuellement un mari, le mariage n'est pas une chaîne assez forte pour retenir la violence de votre tempérament, il faut que la nature ait son cours, que l'âge mûrisse votre cœur. Je vous conseille de vous placer à la comédie : les tracasseries du théâtre, la multitude des amans vous excéderont ; ce n'est que par l'excès que vous apprendrez à roidir votre cœur : voilà une bourse de deux cents louis, une montre d'or & deux diamans ; c'est tout mon bien, je vous le donne.

J'embrassai, les yeux mouillés, mon bienfaïcteur ; je refusai ses présens, il me força de les prendre. Ce bon militaire ôta son bonnet, levant les mains au Ciel, il fit cette priere : O toi ! qui es tout ce qui n'est point matiere, Etre pour qui mon cœur a toujours été rempli du plus profond respect, tu m'as fait ; je ne cherche point à pénétrer les raisons qui t'ont porté à former des créatures qui sentent, que tu as rendues capables de te connoître, & que tu prives après de l'existence. Ma longue

carrière est l'effet de cette cause première, qui anima l'univers. Le cedre, qui résiste plus long-temps que la rose, est ton ouvrage comme elle; & si l'une tombe devant l'autre, c'est un ordre de ta volonté. Je vois le dernier instant de ma vie comme le dernier moment d'un beau jour, qui a commencé pour finir. Si tu demandes à l'homme un compte exact de ses actions, j'ai respecté les êtres formés à mon image, je les ai aimés, parce que tu les aimois.

Mon amant ayant fini sa prière, expira; mes cris firent accourir la maison; j'étois collée sur le cadavre, je l'arrosois de mes larmes, je baisois son sein, je semblois embrasser sa belle ame, qui venoit d'en sortir; jamais mon cœur n'avoit été si sensible & si tendre; on vouloit m'arracher de mon ami, les efforts furent long-temps inutiles; je ne pouvbis m'éloigner des restes d'un homme dont le cœur étoit si admirable.

Je songeai à profiter des bons conseils de mon vieux militaire. Je fis venir un maître de danse; c'étoit un

jeune
& d'a
voyan
que l
encor
choqu
gens,
char.
me fin
prote
pour
artitu
plaifi
mois

M
les fa
lui-c
Mon
fem
patir
com
étoit
cont
félic
bête
débi

jeune homme fort sot , plein de fatuité & d'amour-propre ; il fut ému en me voyant ; je sentis pour lui une horreur que les hommes ne m'avoient point encore inspirée ; son air suffisant me choquoit , cet air ne va pas à certaines gens , il alloit au plus mal à M. l'Entrechât. Cet homme , flatté de ma figure , me fit la grace de me dire d'un ton de protection , qu'il déploieroit ses talens pour me bien tourner , me donner des attitudes , un port de corps qui feroient plaisir. Nous convînmes de dix écus par mois. M. l'Entrechât me donna leçon.

Messieurs les maîtres de danse sont les faquins , & se donnent un ton : celui-ci voulut s'émanciper ; je lui dis : Monsieur le marchand de cabrioles , les femmes de condition ne se laissent point patiner par un matin comme vous. Le compliment l'assomma ; mais comme il étoit sot , il revint bientôt à lui-même , continua sa leçon. A chaque pas , il me félicitoit , ses complimens étoient aussi bêtes que lui ; l'air avec lequel il les débitoit , les rendoit encore plus maus-

sades. La leçon finie , il me dit : Madame fera une bonne danseuse ; les talens de l'art proportionnés à la jambe de Madame , & la légèreté de Madame , d'accord avec l'oreille de Madame , feront... J'interrompis M. de l'Entrechât , & je lui dis : Madame vous assure, Monsieur , que vous êtes un sot. Cela vous plaît à dire , c'est une grace que Madame me fait ; il se mit à rire.

Quelques jours après , il fut que je me destinois au théâtre ; & s'imaginant qu'un maître de danse pouvoit aspirer à la main d'une figurante , il me députa un certain maître Ambroise Tirefort. Cet homme entra chez moi en habit de gala , où il paroissoit fort gêné ; ses bras , par un certain respect pour sa casaque , étoient écartés & un peu en l'air comme les anses d'un pot ; une longue cravatte lui pendoit sur les genoux ; une perruque poudrée à fond , endimanchoit furieusement sa personne ; on voyoit au centre de ce riche gazon , briller la circonférence d'une tonsure , que le sensible Ambroise avoit laissée

pour
Ch
M
le p
je lu
fils e
sa p
l'hor
le b
vice
Am
Con
bell
mér
mér
vou
qu'i
éno
dan
mul
tou
des
Am
fils
je n
vou

pour conserver le tendre souvenir du Chanoine qui lui avoit fait ce présent.

Maître Ambroise se fit annoncer pour le pere de M. l'Entrechât. En entrant, je lui dis : Monsieur, est-ce que votre fils est malade ? donnez-vous la leçon à sa place ? Non, Madame, je n'ai pas l'honneur d'être maître de danse, je suis le bon-homme Ambroise, à votre service. Eh bien, Monsieur le bon-homme Ambroise, à mon service, qu'y a-t-il ? Comme la beauté, Madame, est une belle chose, & qu'une belle chose a son mérite, mon fils, amoureux de votre mérite, seroit aise de se marier avec vous ; c'est mon garçon ; ce n'est point qu'il est mon fils, mais c'est un espric énorme. Dès l'âge de quatorze ans, il dansoit comme un Cicéron, savoit la musique comme une peinture, jouoit tout seul sur le violon à livre ouvert des *da capo*. Je suis persuadée, M. Ambroise, des grands talens de M. votre fils, & très flattée de l'offre de sa main ; je ne veux pas me marier. Est-ce que vous craignez, Madame, d'entrer dans

notre famille ? Graces au Seigneur , personne de nos gens n'ont été pendus ; je suis connu de nos Echevins ; c'est moi qui a l'honneur de réparer les breches de la chaussure humaine. Je ne doute pas , M. Ambroise , que je ne fasse une très-forte alliance en me jettant dans votre famille ; la connoissance de vos Echevins (1) me chatouilleroit infiniment ; mais je ne veux point de mariage. M. Tirefort ne voulut pas trop me presser pour une premiere ambassade ; il me tira sa révérence ; je vis qu'il n'avoit point appris à danser.

L'amour de M. l'Entrechât hâta mes

(1) Deux savans Echevins de cette Ville disputoient souvent sur Restaut, Vaugelas & le Dictionnaire assez méchant de l'Académie. Un jour s'escriant dans un café sur la pureté de notre langue, l'un dit : Quand Louis XIV *naqua* ; ... l'autre , qui croyoit mieux savoir le François , reprit son camarade , & lui dit qu'il falloit dire : quand Louis XIV *naquit*. Cette dispute fit rire le café ; depuis , les deux Echevins Lillois n'eurent d'autres noms , que M. Naqua & M. Naquit.

progrès dans l'art de la danse. Cet animal, toujours bercé de l'idée de s'unir à moi, redoubloit ses soins. Les mauvais traitemens ne le guérissoient pas de la maladie de m'épouser; pour réussir, il employa les moyens les plus efficaces à se faire détester. Un matin sa mere entra brusquement chez moi, m'aborda d'un air familier, & me dit : Eh bien, Madame ! quand finirez-vous avec notre fils Jacques ? Comme je ne connoissois pas cette femme, ni le nom de baptême de mon maître de danse, j'avançai. Que dites-vous ma bonne ? Bon, bon, Madame, ne faites point la dissimulée, nous savons que vous aimez Jacques. Qui est-ce Jacques ? Vous voulez rire, Madame. Qui est donc ce Jacques ? Voyez... Eh, Jacques : c'est Jacques que vous savez bien. Vous m'impatientez ; dites-moi donc qui est ce Jacques ? C'est notre garçon. Et qui est votre garçon ? c'est Jacques ! Eh bien, cette bégueule ne s'expliquera-t-elle point ? je me mis en colere ; enfin, après un quart-d'heure & mille

Jacques répétés, elle me dit que son fils Jacques étoit mon maître de danse. Non, Madame, lui dis-je alors; je ne veux pas me marier, sur-tout avec votre fils Jacques; sa fatuité m'excede. Ah! Madame, il ne faut pas mépriser notre famille; savez-vous que j'ai un cousin frere Récolet (1), c'est mon cousin germain, enfant de pere & de mere. Non, ma bonne, je ne vous méprise pas, je ne veux point me marier. J'espère que le Ciel vous touchera: notre homme a déjà commencé une neuvaine à Notre-Dame de la Treille, & demain je ferai dire, s'il plaît à Dieu, une Messe à Monsieur Saint-Antoine. Ah! gardez-vous-en bien, mille Saint-Antoine ne me forceroient point au mariage. Ah! me dit-elle en s'en allant, les Saints sont plus forts que les hommes.

(1) Le peuple en Flandre aime beaucoup les Moines; un cousin frere cuisinier, un portier dans un couvent, illustre une famille, & rehausse une maison.

Le
seme
défen
sades
rier,
sable.
le cor
ment
donna
vint n
visite
frere
fort,
deux
tage
& me
voir p
Der
capuc
Ambr
quette
Excéd
tes, j
sortir
ment,
dit M

Le lendemain je m'expliquai sérieusement à mon maître de danse ; je lui défendis d'envoyer de pareilles ambassades , que je ne voulois pas me marier , que la bêtise me le rendoit haïssable. Madame , ne vous fâchez point , le cœur vous changera. Non , assurément , mon cœur s'en gardera. Il me donna leçon ; l'après-midi , mon hôtesse vint m'annoncer avec un air extasié la visite du Provincial des Récollets , & du frere Luc , le cousin à Messieurs Tirefort , ces figures m'ennuyèrent pendant deux heures , me parlerent de l'avantage d'épouser mon maître de danse ; & me quitterent fort mécontents de n'avoir pu réussir.

Deux heures après le départ de ces capuchons , mon maître de danse , M. Ambroise , Madame Tirefort & Jacqueline leur fille entrèrent chez moi. Excédée de ces physionomies accablantes , je payai mon maître , & le priai de sortir à l'instant de chez moi. Comment , le révérend pere Provincial , me dit Madame Tirefort , n'a rien gagné

sur vous ? mon cousin-germain le frere Luc ne vous a point touchée pour Jacques ? Voilà le premier affront qu'on a fait à des gens comme nous, qui payont le monde.... graces au Ciel, nous pouvons aller la tête levée dans tout Lille. Allez, Madame, allez lever la tête dans la rue, vous m'anéantissez. Cette femme se mit en colere, me lâcha mille sottises. Voilà une petite merde-en-cul qui fait la renchérie ; c'étoit justement pour elle qu'un bon maître à danser comme notre fils étoit fait.... ça contrefait là Madame, c'est peut-être une garce... S'il vous plaît, lui dis-je, ne m'insultez pas chez moi. Ne v'là-t-il point un quelque chose de rare, ne l'insultez pas ! un chien regarde bien un Evêque assis sur son cul. Sa fille se mit de la partie. Venez voir, crioit-elle ! ne semble-t-il pas que le pere des filles soit mort ! mon frere est un sot de s'amouracher de cette mi-jaurée, ne v'là-t-il pas une belle Madame de bran ! cela est fiere comme une lettre-de-change d'un sol ; elle seroit trop ho-

morée
Jacq
seroit
tre pu
de po
Le
me pr
pour
ment
demen
cherée
d'une
portec
« 7
« rivi
« d'ap
« cou
« com
« pen
« nêtr
« de
« de
« prie
« le d
« l'En

morée d'entrer dans votre famille..... Jacques seroit bien avancé avec ça, ce seroit un ménage arrangé comme quatre putains dans un fiacre, ou des coups de poings sur la tête d'une gueuse.

Le lendemain de cette belle scène, je me présentai à la comédie où je fus reçue pour figurante. Je changeai de logement ; en entrant dans ma nouvelle demeure, on me remit une lettre cachetée de noir, le papier étoit orné d'une bordure de la même couleur. Le porteur attendoit la réponse, je lus :

MADAME,

« Tantôt je veux me jeter dans la
 » rivière, tantôt dans un puits, l'instant
 » d'après terminer ma carrière par un
 » coup de pistolet. Après les plus belles
 » combinaisons, je suis déterminé à me
 » pendre ce soir vis-à-vis de vos se-
 » nêtres. Le jour tombe, je vous prie
 » de m'envoyer votre désespoir couleur
 » de rose. Je me recommande à vos
 » prières. Je suis votre tendre amant,
 » le désespéré feu Jacques Tirefort de
 » l'Entrechat. »

La missive m'impacenta, & me fit rire ; je remis au porteur une corde, qui avoit servi à lier mes coffres ; elle me sembla propre à l'usage que vouloit en faire mon maître de danse. Je chargeai le commissionnaire de lui dire que le sacrifice me seroit agréable, que je le priois d'en hâter l'exécution, & que j'attendois avec impatience d'être débarrassée de ses poursuites.

Je figurois depuis huit jours avec l'applaudissement du public. Un Officier, dont je fis la conquête, me mit dans un état pitoyable. Je confiai ma situation à une actrice ; elle porta un froid mortel dans mon ame, lorsqu'elle m'apprit la nature de mon mal. Je n'avois encore cueilli que les roses d'Amathonte ; le chien-dent, le poison & le verd-de-gris étoient au fond de la boîte à Pandore.

Mon début m'avoit attiré quantité de soupirans ; je refusai les avantages qu'ils vouloient me faire ; & dans la crainte de leur communiquer mon mal, je borrai mes faveurs aux nouvelles à la main.

main
ce m
gagn
burea
tin,
médi
pratic
mille

Mo
comm
aussi
pour
des p
menç
pour
fus g

J'e
de la
cabin
homm
il me
vaqu
du r
quem
man

T

main. J'acquis tant de réputation dans ce métier , qu'à un écu par tête , je gagnai deux cents livres par jour. Mon bureau s'ouvroit à dix heures du matin , se fermoit à quatre ; après la comédie , j'allois en ville , où j'avois des pratiques à un louis. J'amassai trente mille livres dans huit mois.

Mes compagnes s'aperçurent de mon commerce ; elles s'ingérèrent d'avoir aussi des bureaux : comme le soleil luit pour tout le monde , elles m'enlevèrent des pratiques. Ma fatale maladie commençoit à m'altérer le teint. Je partis pour Paris , où , dans six semaines , je fus guérie radicalement.

J'étois logée à l'hôtel d'Harcourt, rue de la Harpe , un Poëte y occupoit un cabinet qui touchoit au grenier. Cet homme devint subitement amoureux , il me crut une vestale ; comme la place vaquoit , en attendant , je m'amusai du rimeur ; il vint me déclarer poétiquement sa passion par ces vers d'Orosmane à Zaire :

Tome II.

D

Je fais v^{ous} estimer autant que je vous aime ;
Et sur votre vertu me fier à vous-même.

M. de l'Hiatus avoit tort de se fier à ma vertu ; ces Messieurs peignent toujours en grand les petites choses ; je crus qu'il ne falloit point démentir le Farnasse. Je fis quelque temps la sévère. L'auteur composa des logogryphes sur mon nom Férie, mit tous mes charmes en chanson, la plupart sur l'air ! *Le monde put comme charogne ; il n'y a que mon J**.* qui ait l'odeur-bonne. Dans les pièces qu'il composoit en mon honneur & gloire, j'avois toujours la fraîcheur du matin, l'éclat de l'aurore, la blancheur du jacinth ; il fourroit dans ses complimens je ne fais combien de Dieux & de Déeses, qu'il apostrophoit exprès, disoit-il, pour me rendre plus belle. Cet animal m'amusoit ; pour couronner ses bouts-rimés, je consentis à lui accorder ce qu'il me demandoit depuis si longtemps en vers & en prose. Quand il vint au dénouement, il me fit peur ;

je cru
étant
& les
entho
votre
heur
que n
sacré
ench
Co
Dieu
il ave
che v
milia
geno
tribu
tat in
ver ;
nerv
fallu
Dieu
éclat
tu ,
A
man
détro

je crus qu'il alloit m'exorciser ; il s'avisa
 étant sur ma bergere d'élever les yeux
 & les mains au ciel , en s'écriant avec
 enthousiasme : Dieux ! enivrez-vous de
 votre nectar ; mais jalousez mon bon-
 heur ; vous n'êtes point aussi heureux
 que moi ; ne m'offrez point votre coupe
 sacrée ; je vais boire dans une coupe
 enchantée , préférable à la vôtre.

Ce galimathias irrita sans doute les
 Dieux ; mon Poète ne put rien faire ,
 il avoit l'air d'un énergumène qui cher-
 che une rime. Fatiguée de ses efforts hu-
 milians , je me levai , il se jeta à mes
 genoux, & me dit : Ma chere Babet, n'at-
 tribuez pas au défaut de ma flamme l'é-
 tat impuissant où je viens de me trou-
 ver ; le Ténare, ou plutôt la chaste Mi-
 nerve, a rendu mes efforts inutiles ; il a
 fallu sans doute toute la puissance des
 Dieux pour produire une chute aussi
 éclatante : ah ! Déesse, reprends ta ver-
 tu , & laisse-moi mes plaisirs !

Après cette tirade poétique , je de-
 mandai à l'Auteur s'il avoit dîné ; il
 détourna d'abord la question, & m'avoua

enfin qu'il n'avoit mangé depuis deux jours. Eh ! ne criez donc pas tant contre les Dieux ; dans les combats de l'amour , les estomacs à jeûn ne réussissent pas ; je fis apporter à dîner , je donnai ma table au Poëte ; & dès qu'il eut pris de bonnes nourritures , il fut un Hercule.

Je fis la conquête de la toison d'or par la connoissance d'un Fermier général. Une pourvoyeuse me présenta au publicain ; il prit feu en me voyant. Maman , dit il à son intendante , cette fille est de mon goût ; Mademoiselle , je vous prends à bail , comme les fermes du Roi. Le Crésus me fit monter dans sa voiture , me conduisit dans une petite maison agréable ; nous soupâmes voluptueusement ; le lendemain il me comb'a de présens , de bijoux , j'eus un équipage galant , des laquais , & une maison parfaitement montée.

J'ignorois encore l'état de mon nouvel amant ; je ne pouvois comprendre comment un homme étoit assez sot de faire tant de dépenses pour une chose

dont
den
n'éto
Mad
c'est
Fern
lour
capr
Seig
quin
Com
mes
toit
Sou
l'im
gen
J
le v
une
vai
san
jou
di
bon
m'a
tels

dont je n'avois jamais fait de cas ; je demandai à mon laquais si cet homme n'étoit pas l'Empereur des Turcs ? Non , Madame , il n'est ni Turc , ni Chrétien , c'est un Fermier général. Qu'est-ce qu'un Fermier général ? C'est une machine lourdement organisée , qui contente les caprices , parce qu'elle a de l'or. Ces Seigneurs sont ordinairement des faquins ; ils ont commencé comme moi. Comme je ne connoissois pas les fermes du Roi , je demandai ce que c'étoit que les fermes ? C'est un bail où le Souverain met soixante voleurs dans l'impuissance d'être jamais d'honnêtes gens.

Je restai deux mois avec le veau d'or ; le veau s'avisa de mourir , il me laissa une maison & de l'argent : je me trouvais avec cent cinquante mille livres , sans compter ma garde-robe & mes bijoux qui en valoient davantage. Je me dispoisois d'aller dans mon pays faire le bonheur d'un galant homme , quand je m'amourachai du plus indigne des mortels.

Le fils d'un manant de Picardie , allié à tous les gredins de sa paroisse , me fit la cour. Cet homme étoit aussi ambitieux qu'un gentilhomme de la Westphalie ; il avoit trouvé sur un grand chemin une bourse de cinq cents louis , étoit venu à Versailles , s'étoit donné pour un gentilhomme Picard ; avoit été reçu , on ne sait trop comment , chez les gardes du Roi ; & quinze jours après , chassé ignominieusement de ce corps pour lui en avoir imposé. La figure de M. Berlingoville m'intéressa ; il me proposa sa main , se masqua tellement , que je crus avoir trouvé une merveille ; je l'épousai : le lendemain de notre mariage , il me développa son joli caractère.

Mon mari aimoit le jeu , chaque jour il portoit mes fonds dans quelques tripots ; trop jeune encore pour m'occuper de l'avenir , trop foible pour me roidir contre son air hautain , je le laissois prodiguer tranquillement un bien amassé sans peine.

Un soir qu'il étoit au jeu , on m'an-

nonça
son f
air re
gentil
firmée
prise
mon m
sa fille
enfant
regarde
répon
brave

Ma
de ve
les m
hille
forme
guétr
êtes
dame
venoi
crioit
biau
manie
des b
Po

nonça une femme qui vouloit parler à son fils Pierrot ; je démêlois dans son air rembruni quelques traits de mon gentilhomme picard. Je fus bientôt confirmée dans mes soupçons , par la surprise que lui occasionna le portrait de mon mari ; elle se tourna vers son fils & sa fille qui la suivoient , & leur dit : Mes enfans , voilà Pierrot ! avancez , Jean , regarde Monsieur ton frere. Ma mere , répondit le garçon tout ébaubi , qu'il est brave !

Ma belle-mere avoit un jupon bigarré de verd & de jaune , un corset rouge , les manches d'une autre couleur ; sa fille avoit à-peu-près le même uniforme , le garçon étoit en veste & en guêtres. La bonne femme me dit : Vous êtes donc notre fille , cette riche Madame que Pierrot a épousée ! La fille venoit admirer mes garnitures , & s'écrioit : Mon Dieu , *v'la enn'saqoi de biau !* le garçon me prenoit la main , la manioit rudement , en disant que j'avois des beaux agniaux.

Pour faire jaser ma belle-mere , je

demandai comment l'idée de venir à Paris lui étoit venue. Depuis longtemps, notre bru, je desirois d'avoir l'honneur de voir mon fils. Un garçon de notre village, palfrenier chez un gros, nous avoit écrit sur du papier blanc, pour nous dire que Pierrot avoit épousé une riche Madame. Comme nous allions en pèlerinage servir le miraculeux Saint Quentin, & faire dire une messe à l'intention de notre vache, incommodée, sans votre respect, de la santé; nous *trouvâmes* une piece de six francs sur le chemin, & nous avons destiné cet argent pour voir Pierrot.

Je questionnai ma belle-mère sur l'état de son mari. C'est un bon ouvrier, me dit-elle, il gagne ses quinze sols par jour, il fait l'Août, & moi la soupe; j'ai une vache honnête & un cochon raisonnable; je faisons valoir ça; notre fille est une bonne fileuse, elle travaille comme un forçat; notre garçon ouvre d'affût; il court un peu trop après les filles, elles le prennent pour un gros here; tôt ou tard, il faut que la jeunesse se passe.

No
conv
amies
riva;
mon
deur,
entra
tifiée
Tour
ait co
au dé
amie
vous
avez
vous
Mada
n'avo
puissio
Paris
êtes d
mère
Mada
pre m
ment
cela
jamais
mère.

Nous étions dans la chaleur de la conversation , lorsqu'une Dame de mes amies , nommée Madame la Tour , arriva ; elle n'aimoit pas la suffisance de mon époux ; malgré ses airs de grandeur , elle avoit percé sa bassesse , elle entra sans se faire annoncer ; je fus mortifiée de cette rencontre. Madame la Tour apperçut dans ces villageois un air commun avec mon mari, Je suis au désespoir , me dit-elle , ma bonne amie , d'avoir renvoyé mon carrosse ; vous me paroissez en parenté ? vous avez peut-être des objets intéressans à vous communiquer ? Hélas ! ma brave Madame , répondit ma belle-mere , nous n'avons rien à nous dire que vous ne puissiez savoir ; nous sommes venus à Paris pour voir notre fils Pierror. Vous êtes donc , lui dit ma bonne amie , la mere de Monsieur Berlingoville ? Oui , Madame , j'ai l'honneur d'être la propre mere de Pierror Berlingot. Comment notre fils a-t-il allongé son nom ? cela n'est point honnête , il ne faut jamais trahir les noms de ses pere & mere.

Madame la Tour étoit de ces femmes qui s'amuse de tout ; elle fit cent questions à ma belle-mère. Cette jeune personne , lui dit-elle , en lui montrant ma belle-sœur , est-elle mariée ? Non , Madame. Comment une grande fille comme elle ? Il est encore assez de bonne heure , il faut trouver des *marieux* ; les garçons sont à la guerre , les filles restent-là ; elles sont cinquante filles dans notre paroisse , elles n'ont que deux pauvres petits amoureux ; est-ce-là de quoi les contenter ? Aimerez-vous à être mariée , dit Madame la Tour à ma belle-sœur ? Belle demande ! oui-da , pourvu que je trouve un garçon qui porte bien son bois (1). Ce grand garçon , dit Madame la Tour , est-il marié ? Ah , Madame ! répondit la bonne femme , on ne marie pas les enfans ; ce seroit faire comme Hérodes , égorger les innocens. Quel âge a-t-il ? Vingt-

(1) Expression Picarde qui veut dire un garçon bien hanché , droit & dru.

cinq
l'innoc
voir s
preme
rire m
craint

Mo
Mada
étiez
ma b
bité ;
avions
bœuf
core
& qu
Vous
nous
Pierre
de m
accro
re , n
tiau ,
de pl
ils so
vingt
tre le

cinq ans. Madame la Tour demanda à l'innocent s'il vouloit être marié. Hé voir sans doute, je ferions ça aussi proprement qu'un autre. Cette réponse fit rire ma bonne amie, qui se détourna, crainte d'éclater.

Monsieur de Berlingoville, continua Madame la Tour, nous a dit que vous étiez riche? On est riche assez, répartit ma belle-mère, quand on a de la probité; nos richesses sont nos bras: nous avons biau travailler, nous tuons le bœuf pour avoir le sang; heureux encore quand on peut manger du pain, & que l'on ne doit rien à personne. Vous avez un beau château, à ce que nous a dit M. votre fils? Comment Pierrot se gaussé comme ça? C'est vilain de mentir, il ne faut jamais s'en faire accroire; notre châtaiu est une chaumière, nous y vivons comme dans un châtaiu, nous n'avons pas besoin de tant de places; les gros Seigneurs, quand ils sont morts, ne faisons point bâtir vingt ou trente appartemens pour mettre leurs cadavres. Ces Messieurs ne teg

nions pas plus de place dans la terre que des gens comme nous.

Madame la Tour , que cette conversation divertissoit , continua ses questions ; M. votre fils nous a dit qu'il étoit gentilhomme , que vous aviez dans votre chambre à manger les portraits de vos aïeux , votre arbre généalogique. Un arbre , Madame , oui vraiment , nous avons un arbre à notre porte , c'est un pommier qui porte de bons calevilles , il vaut peut-être mieux que celui. Comment l'appellez-vous ? . . . l'arbre. . . mélancolique , qui est peut-être un arbre sauvage mal enté ? nous n'avons point de chambre à manger , nous mangeons , nous couchons dans la même chambre ! nous n'avons pas les portraits de nos peres , nous nous contentons d'être d'honnêtes gens comme eux , & cela leur fait plus d'honneur que leurs portraits sur du papier.

Cette femme me plaît , dit Madame la Tour , son bon sens ravit le mien.

A neuf heures mon époux arriva

avec

avec
Roi
mon
l'esc
pour
fit p
men
son
bonn
qu'il
jour
le pé
teint
frere
ne le
chant
théâtr
du R
questi
Mo
dit à
Dubui
de ch
voulo
confus
souper
Tom

avec un Mousquetaire & un Garde du Roi ; il venoit sans doute de perdre mon argent avec eux. Dès le bas de l'escalier , il appella son domestique , pour lui donner plutôt des ordres ; il fit passer les Messieurs dans l'appartement , & resta à la porte à parler à son valet , il ne savoit pas encore la bonne compagnie qui l'attendoit. Dès qu'il entra , sa mere s'écria : Eh ! bon jour mon fils Pierrot. Cette politesse le pétrifia , ses yeux s'égarerent , son teint pâlit , ses jambes tremblèrent , son frere lui sauta lourdement au col , il ne le sentit point. Cette immobilité enchanta Madame la Tour ; à ce coup de théâtre , le Mousquetaire & le Garde du Roi comprirent de quoi il étoit question.

Mon époux revenu de sa surprise , dit à ses amis : allons souper chez la Dubuïsson , Madame fera les honneurs de chez moi. Madame la Tour , qui vouloit m'attrister sa fatuité , jouir de sa confusion , assura qu'elle resteroit au souper ; on m'a invitée tant de fois ,

que je veux avoir l'agrément de manger en famille. Les Officiers dirent qu'ils feroient compagnie aux Dames. La mere piquée de la froideur de son fils , lui dit vivement : Vous êtes bien glorieux , Pierrot ! c'est mal payer les peines que je me suis données de venir de si loin pour vous voir ; comment méconnoître une mere ? M. Pierrot répondoit par des monosyllabes , ne savoit ce qu'il disoit , tant il étoit accablé de honte. Il fut contraint de boire ce calice amer jusqu'à la lie ; il s'approcha froidement de sa mere , lui demanda des nouvelles de son pere. Il se porte bien , répondit cette femme ; votre oncle Berlingot , sonneur de la paroisse , a été mal , mais il va mieux ; le cousin Fiacre Plat-d'beur a épousé la fille de la grosse Margot Lariguette ; elle étoit suivante chez le Curé ; la famille n'est pas contente de ce mariage ; on dit que Margot servoit de réchaud au Pasteur ; cela n'est pas trop honnête pour une sage fille. La mere voyant le Gentilhomme son fils s'é-

carte
Pier
air fr
hélas
en fa
dém
d'esp
tin ;
villag
faire
for ,
la co
On
de B
voit
chett
mari
bits ;
ganc
& lu
biau
à S.
si bi
des
drap
trou

DE BABET. 51

écarter un peu , lui dit : Croyez-vous , Pierrot , vous distinguer en affectant un air froid , rougissez-vous d'être mon fils ? hélas ! pauvre avenglé , vous vouliez vous en faire accroire , cette rencontre vous démonte ; allez , vous n'avez point assez d'esprit , Paris est trop près de S. Quentin ; il faut être né dans un méchant village au fond de la Gascogne , pour faire le gros here ; va ! tu n'es qu'un sot , Pierrot ! Cette épigramme enchantait la compagnie.

On se mit à table ; toute la maison de Berlingot parut neuve ; elle ne savoit de quel bout prendre les fourchettes. Cet air gauche démonta mon mari ; la conversation roula sur les habits ; Pierrot parla avec feu de l'élégance du sien ; sa mere le contraria , & lui dit qu'elle ne le trouvoit pas si biau que l'habit verd qu'il avoit porté à S. Quentin. Ah , Messieurs ! il étoit si biau , il y avoit des galons bleus , des manches rouges , des boutons de drap jaune. Mon mari affecta de se trouver mal , il quitta la table , sa mere

s'en apperçut, demanda ce qui lui étoit survenu. Ce n'est rien, Madame, dit le Mousquetaire, c'est la maladie des pâles couleurs; Monsieur votre fils n'aime plus l'assemblage du jaune & du bleu, il a purgé ce mauvais goût de Province à Paris. Comment, dit la Berlingot, il se fâche d'avoir porté un si bel habit! ça lui fait biauoup d'honneur, il a servi chez d'honnêtes gens, il ne leur a pas fait tort d'une épingle; y a-t-il un péché d'être domestique? J'aime mieux un laquais honnête homme, qu'un Fermier Général qui nous vole.

La compagnie s'en alla, mon mari me fit des reproches: Vous deviez, Madame, m'épargner cette scène, ne pas m'exposer aux sarcasmes de Madame la Tour; & vous, ma mere, me prévenir de votre arrivée; on vous auroit fait habiller; vos hardes de campagne donnent un ridicule.... A qui, dit la bonne femme? A des fots. Est-ce là ce que vous avez appris à Paris? n'est-on respectable ici qu'avec de biaux

habi
des h
s'il fa
fidéré
notre
cœur

La
son fi
dire
Genti
visite
de qu
souve
dome
minoi
diana
enfilon
il rev
dit: A
quarti
tielles
me fir
nie; &
mes e
un pr
gent.

habits : ma tendresse vaut mieux que des habits , ils n'ont pas de sentimens ; s'il faut de biaux habits pour être considéré , on est bien bête à Paris ! dans notre village on fait attention au bon cœur & à la probité.

La mere indignée des manieres de son fils , partit le lendemain sans nous dire un mot. Ce départ soulagea le Gentilhomme : crainte d'une seconde visite , il me fit changer le même jour de quartier ; & pour ne laisser aucun souvenir de sa parenté , il renvoya les domestiques. Le jeu de M. Berlingot minoit chaque jour ma fortune , mes diamans étoient perdus , mes hardes enfilioient le même chemin. Un soir il revint de meilleure heure , & me dit : Madame , nous passerons dans le quartier S. Marceau ; des raisons essentielles m'obligent à ce changement. Il me fit conduire dans une chambre garnie ; & sous prétexte de faire voiturier mes effets , il les vendit en bloc pour un prix modique , & alla jouer l'argent. Il revint à dix heures du matin ,

voulut dormir , il ne put fermer l'œil ; à deux heures il sortit ; à quatre , j'appris qu'il avoit été tué du côté des Invalides.

Réduite à la plus insupportable misère , je devins la maitresse d'un cuisinier ; il prit avec moi un ton de grandeur & de majesté. Cet animal unissoit à la gravité d'un Espagnol , l'insolence d'un nouveau parvenu. Son pere avoit été cuisinier chez un Duc ; il croyoit que c'étoit un titre pour être impertinent : ce manant avoit les caprices d'un grand. Ma pouponne , disoit-il , viens me caresser ; dis-moi des douceurs ; baise-moi la main. Un jour il s'avisa de me dire comme le Prince Sigismond , dans la piece de ce nom : pouponne , fais-moi rire. Outrée de ses impertinences , je lui cassai la mâchoire avec un pot au lait ; il recula deux pas ; & prenant le ton majestueux d'un Prélat qui va répéter une oraison funebre , il me dit : Ta main profane & sacrilège a offensé la majesté de ma face , tu as ému le sang de mes ayeux , sur-tout

celui
cuisin
j'app
gean
il me
reufe
man
Tou
ceau
l'Arc
Le
tifs p
récré
le Sie
ser le
Ce d
têtes
trion
avoit
de te
Le ch
jolive
alla à
la fir
du vi
en se

celui d'un pere qui a travaillé dans la cuisine d'un Duc : il faut à l'instant que j'appaise leurs mânes irrités par la vengeance que je vais tirer de ton audace : il me roua de coups ; j'échappai heureusement , je sortis de Paris , je demandai mon pain dans les environs de Tours. Je restai quinze jours à Chenonceaux , où je vis l'entrée de Monsieur l'Archevêque.

Les payfans avoient fait des préparatifs pour fêter sa Grandeur ; & pour la récréer noblement , ils avoient appelé le Sieur Bienfait , qui faisoit alors danser les marionnettes dans la Touraine. Ce dernier , de concert avec les fortes têtes de Chenonceaux , arrangea l'entrée triomphante de Monsieur de Fleury. On avoit tapissé une charrette à deux roues , de tentures de lit de diverses couleurs. Le char étoit tiré par deux bœufs enjolivés comme celui du Mardi gras. On alla à la rencontre de sa Grandeur , on la fit monter dans sa voiture. Le Bailli du village se plaça derrière Monseigneur , en soutenant sur sa tête un parasol de

papier verd ; Bienfait précédoit le char en sonnant de la trompette. Cette pompe avoit l'air de l'arrivée d'un charlatan sur une place publique ; la mine petite & mystique du Prélat rehaussoit infiniment cette cérémonie.

Le soir , on donna le spectacle des marionnettes à sa Grandeur. Les payfans avoient une confrairie de S. Roch. Ils vouloient obtenir la permission de l'Archevêque, d'exposer le S. Sacrement le jour du Saint. Ils s'assemblerent pour délibérer comment on feroit la proposition au Prélat. Les coqs du village décidèrent qu'il falloit agir par l'organe de Polichinel. On appella le Sieur Bienfait au conseil , on lui donna ses instructions. Le soir , il -fit demander par Polichinel la permission d'exposer le Saint-Sacrement le jour de Saint-Roch. Monseigneur , avec un sérieux admirable , répondit : Très-volontiers , très-volontiers , je ne puis rien refuser à Polichinel.

Après le spectacle , Monsieur le Bailli & les Echevins de Chenonceaux mene-

rent
nel a
comm
à car
vante
d'idée
mina
Eche
le cha
chal ,
paroi
lens ,
gien ,
veaux
le pe
mond
Av
Bienf
lité de
l'impe
la con
tielle
Messie
libéra
sur ce

rent Bienfait & le compere de Polichinel au cabaret. Le vin fut prodigué comme aux noces de Gamâche ; on tira à cartouches sur le Curé & sur la servante ; les médisances épuisées , faute d'idées , on se querella , & la fête se termina par un combat sanglant. Trois Echevins de Chenonceaux restèrent sur le champ de bataille ; c'étoit le maréchal , le maçon & le menuisier de la paroisse. Bienfait , qui avoit tous les talens , entreprit , au défaut du Chirurgien , le traitement des blessés. Ces nouveaux pansemens sont dignes de grossir le petit volume de Monsieur Dendermonde.

Avant de commencer l'opération , Bienfait fit un discours succinct sur l'utilité de la matiere médicale , où il prouva l'impossibilité de guérir nos maux sans la connoissance de cette partie si essentielle à la médecine. Ne croyez pas , Messieurs , dit il , que la nature sage & libérale nous ait abandonnés au hasard sur ce globe , & qu'elle ait refusé à nos

climats les simples nécessaires au soulagement de nos maux ; sans courir sous un autre hémisphère , cette mere tendre & riche les a mis autour de nous , les a placés sous nos mains ; vous en allez voir la preuve victorieuse dans le pansement de ces trois blessés abandonnés à mon expérience.

Après ce discours à demi-éloquent , Bienfait pansa le maréchal ; il avoit un trou à la jambe : il prit des étoupes , les trempa dans l'eau où les maréchaux refroidissent leur fer , appliqua ce baume sur la blessure ; & pour tenir l'emplâtre , il mit un fer à cheval qu'il lia avec la cravatte du malade. L'opération faite , il se tourna vers les spectateurs , & leur dit : Ce nouveau traitement vous paroîtra peut-être singulier , il est cependant fait dans toutes les regles de l'art ; l'eau , où les maréchaux refroidissent leur fer , est ce qu'on appelle en médecine teinture de Mars , elle est impregnée des particules de fer , qui font le même effet que la boule d'acier.

Vou
mis
de qu

Le
le no
plasm
vieux

la cha
merve
maçon

Le
d'un
qua l
de sap
La go
soit-il
du Co
me An

Ces
plus h
trois
rent le
je vin
procun
y avo
moi !

Vous voyez que la nature attentive a mis dans les boutiques des maréchaux de quoi guérir les maréchaux.

Le maçon avoit un trou à la tête ; le nouveau Chirurgien lui fit un cataplasme de mortier , qu'il banda d'un vieux licol de cheval , en assurant que la chaux étoit un caustique brûlant & merveilleux pour étancher le sang des maçons.

Le menuisier avoit le bras déchiré d'un coup de couteau. Bienfait appliqua le long de la blessure une planche de sapin , qu'il lia avec du fil d'archal. La gomme dont le sapin est rempli , disoit-il , a la même vertu que le baume du Commandeur , où il entre de la gomme Arabique & de l'encens.

Ces pansemens eurent le succès le plus heureux : quatre jours après , les trois Echevins de Chenonceaux reprirent leur métier. Je quittai cet endroit , je vins ici : moment fortuné qui m'a procuré le bonheur de trouver ce qu'il y avoit de plus cher au monde pour moi !

Ma fille ayant fini son histoire, je descendis chez le fermier; je trouvais dans la cour du château un homme avec une mauvaise perruque, un habit bleu sans boutons, un sac derrière le dos; il avoit un air de bêtise & de bonté; il me demanda l'aumône: Mon ami, lui dis-je, as-tu du pain? Graces au Ciel, Madame, j'en trouve de toutes les couleurs, ce qui m'embarrasse, c'est la couchée; je repose tantôt sous un arbre, tantôt à la porte d'une Eglise: de grace, donnez-moi deux sols pour payer mon gîte; je prierai Dieu pour vous. Que dis-tu? J'adresserai mes prières au Ciel pour la conservation de vos jours & la prospérité de votre maison. Donne-toi garde de prier Dieu pour moi! je le prie moi-même, je ne donne pas d'argent à personne pour faire cette commission. Madame, le Curé de votre paroisse, qui a l'ame dure comme l'enclume de votre maréchal, m'a fait le même compliment; il m'a répondu qu'il étoit du métier, qu'il prioit Dieu pour

pour l
plus d
tu le
raires
tu? Je
Imprim
macul
M. A
tous
talent
Madame
sion q
exemp
Costa
à An
Benoît
les L
de l'E
ont-ils
de Je
expéd
la ma
peine
pour
le pap
lemen
To

pour les autres. Il a raison, il gagne plus d'argent que toi ; pourquoi fais-tu le tien sans être assuré des honoraires ? dis-moi, quel savoir faire as-tu ? Je fais des livres. Tu es donc garçon Imprimeur ? Non, je travaille pour la maculature, comme M. E.... M. J.... M. A... M. B. M. C... M. T... & tous ces Messieurs. Qu'est-ce que le talent de la maculature ? La maculature, Madame, est cette partie de l'impression qui sert à envelopper l'autre : par exemple, les freres Cramer à Geneve, Costard à Paris, Marc-Michel Rey à Amsterdam, Machuel à Rouen, Benoît Duplain à Lyon, qui sont les Libraires François les plus connus de l'Europe & les plus charlatans, ont-ils quelques centaines de Voltaire, de Jean-Jacques, de Montesquieu à expédier, ils les enveloppent avec de la maculature. Pourquoi prends-tu la peine de composer de la maculature, pour emballer les ouvrages d'autrui ? le papier blanc ne serviroit-il pas également ?

Le papier blanc seroit assurément la même chose ; mais il y a des Imprimeurs qui donnent malheureusement dans ce mauvais genre. Un Libraire, dont le trisaïeul a eu la pensée d'être honnête homme, a imprimé le mauvais poëme de la P***, ouvrage excellent pour la partie que j'entends. Dis-moi, au lieu de barbouiller de la maculature, ne ferois-tu pas mieux de composer quelque bon livre ? Votre idée est admirable, c'est le singe qui conseille au renard de couper sa queue ; si je travaille du bon, il faut du temps pour digérer la besogne, je ne gagnerois pas un sol. Je ne te comprends pas ! Daignez m'écouter, je vais me rendre intelligible.

Un Libraire est un animal dont le goût est châtré ; il ne décide du mérite d'un manuscrit que par la pesanteur du papier. Cet ouvrage, dit-il, me donnera deux volumes ; je vendrai la moitié de l'édition à des sots, parce qu'il y a naturellement plus de sots que de gens d'esprits ; par cet arran-

gement
Je t'a
tends-
le fer
J'al
me ;
As-tu
las ! M
deux
porter
avec
vir de
exami
à son
Xung
dit m
équip
sard.
soit d
vre, l
Mada
de m
dit L
mend
que j
Tran

gement, j'aurai la maculature de profit, Je t'aime ; tu me paroïs original. . . attends-moi, je passe un moment chez le fermier.

J'allai donner des ordres à ma ferme ; je menai le mendiant à la salle. As-tu faim, as-tu soif ? lui dis-je. Hélas ! Madame, il y a trois ans que ces deux maladies m'étranglent. Je fis apporter un gigot ; cet homme le dévora avec un appétit incroyable ; je fis servir des fraises : ma femme de chambre examina ce gueux, le reconnut & sauta à son col, en s'écriant : Ah ! cher Xan-Xung ! ah ! chere Lucrece O Ciel ! dit ma femme de chambre, dans quel équipage te voi-je ! . . . par quel hasard . . . mon bon ami Lucrece versoit des larmes. Je demandai à ce pauvre, si cette fille étoit sa parente ? Non, Madame, elle a seulement eu la tendresse de m'allier à sa famille. Cher Xan-Xung, dit Lucrece, en embrassant encore ce mendiant, que ton sort est changé ! que j'ai pensé de fois à toi, mon cher Tranquille ! où sont ces beaux

jours où tu me jurois une tendresse éternelle ? J'ai demandé par-tout de tes nouvelles , personne n'a pu m'apprendre où tu étois ah ! cher ami Lucrece n'étoit pas effrayée du triste état de ce malheureux.

Je demandai au gueux comment il avoit gagné la tendresse de cette jolie fille , dont la décence & la sagesse faisoient notre admiration. Madame , les bons cœurs sont faits pour s'aimer. Ah ! dit Lucrece en l'interrompant , son cœur est encore meilleur que le mien ; il est si bon ! s'il avoit la tête comme le cœur , il seroit admirable ; mais c'est un crâne , il ne songe ni à la veille , ni au lendemain ; il est si bête , si distrait , si étourdi , qu'il ne sait ce qu'il dit , ce qu'il fait , ni ce qu'il écrit ; il barbouille dans une journée une brochure ; elle marche comme elle peut ; il ne prend pas la peine de la relire , il s'ennuie par-tout où il n'est pas , c'est le vrai portrait de l'occasion. Mon ami , dis - je au mendiant , il faut songer à ta réputation. Qu'est-ce que la réputation ? C'est la

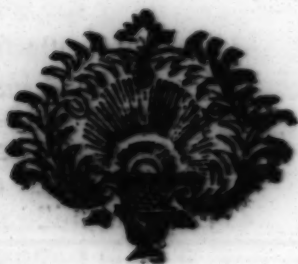
bonne
répon
Tiens
broch
est fai
a son
bit &
mier
Auteu
tems
M. . .
livres
enter
rang
dans
du bo
le pa
un a
T
térèf
le fis
je le
de jo
parlé
à To

bonne odeur de la renommée. Hélas !
répondit-il, un gueux peut-il sentir bon ?
Tiens , au-lieu de faire deux ou trois
brochures , n'en fais qu'une bonne , cela
est faisable à Paris , pour un Auteur , qui
a son dîné assuré chez un grand , un ha-
bit & des hauts-de-chausses chez un fer-
mier quand on habille la livrée. Un
Auteur , avec des chausses honnêtes , a le
tems de méditer , de limer son ouvrage.
M... , à qui l'Etat a donné quatre mille
livres , pour avoir fait une tragédie ,
entermée , il y a quelques années , ar-
range géométriquement des logogripes
dans le Mercure , est obligé de donner
du bon ; malgré ces quatre-mille francs ,
le pauvre garçon a de la peine comme
un autre.

Touchée du sort de ce misérable , in-
téressée par les pleurs de Lucrece , je
le fis monter dans la chambre d'Ariste ,
je le fis habiller. Lucrece étoit remplie
de joie ; cette bonne fille avoit déjà
parlé à un domestique pour l'envoyer
à Tours acheter des habits à son amant.

66 HISTOIRE DE BARET.

Dès que Xan-Xung fut arrangé , je le présentai au Comte & à Mademoiselle de St. Albin ; au souper , nous le priâmes de nous conter ses amours avec Lucrece ; il regarda cette fille , elle rougit , & se retira pour laisser la liberté à son historien.



H

L
tenir
nons
Elle
gne,
de fil
pere
qui a
avec
d'une
noix
l'ann
avoir
n'ave
le pe
conn
Lo

HISTOIRE

DE

LUCRECE.

LUCRECE étoit trop jolie pour soutenir l'idée romanesque que nous donnons à la fable ancienne de son nom. Elle est de Château-Briand en Bretagne, petite Ville qui fournit beaucoup de filles du monde & des Prêtres. Son pere étoit un pauvre Gentilhomme, qui assistoit aux Etats de sa Province avec des chausses percées ; il vivoit d'une petite métairie ; la galette, les noix & les charaignes faisoient toute l'année sa nourriture. Cette vie frugale avoit porté Lucrece à la friandise, elle n'avoit point d'argent pour en acheter, le pere n'étoit pas *valable*, elle fit des connoissances.

Les Boulangers de Château-Briand

font les biscuits & les macarons. La figure charmante de Lucrece plut à un garçon Boulanger ; le drôle s'aperçut de sa gloutonnerie ; il lui donna des soins & des macarons , il eut son pucelage : c'étoit le donner à bon marché ; mais quand Lucrece auroit fait la renchérie , elle n'auroit pu trouver la valeur de cinq livres de macarons sur le bijou. Les garçons de Château-Briand n'achètent jamais ces sortes de choses ; les filles ont encore l'habitude de les donner pour rien ; c'est la seule simplicité qu'elles aient conservée du premier âge.

Le Boulanger ne fournissoit que des biscuits & des macarons , Lucrece vouloit de la variété. Le Jardinier d'un Couvent de Moines fut sensible à ses charmes ; pour des noisettes & des pommes de reinettes , il eut ses faveurs. Le fils d'un Marchand épicier avoit de bonnes choses , Lucrece fut sa maitresse pour des prunes. Son pere eut un gros rhume , il fit usage des tablettes de guimauve ; Lucrece en tâta , elle prit

goût
en de
qui ,
fourn

La
de co
goût
une t
main
à Ma
mang
voien
Lucre
de fra
gnée
fut e
avoit
d'avo
Pend
drag
l'Ep
Apot
trou
elle
Po
aisé

goût aux tablettes de guimauve , elle en demanda à un garçon apothicaire , qui , moyennant ses faveurs , lui en fournissoit abondamment.

La médifance me fit naître le defir de connoître Lucrece. Instruit de son goût pour la friandise , je commandai une tourte de frangipanne ; le lendemain je proposai tout naturellement à Mademoiselle Lucrece de venir la manger avec moi ; ses amoureux n'avoient jamais rien proposé de pareil ; Lucrece ne put tenir contre une tourte de frangipanne. Elle vint à l'heure assignée , mangea la tourte ; & dès qu'elle fut engloutie , elle m'accorda ce qu'elle avoit accordé aux autres. J'étois flatté d'avoir une jolie fille à si bon marché. Pendant deux mois , je l'accablai de dragées & de friandises : le Jardinier , l'Epicier , le Boulanger & le garçon Apothicaire n'avoient plus rien , elle trouvoit tout dans son nouvel amant , elle se croyoit heureuse.

Pour trouver l'occasion de voir plus aisément ma maitresse , je fis connois-

lance avec son pere ; ce brave Gentilhomme aimoit à parler des Etats de sa Province , des beaux privilèges de cette Province de la Bretagne , & surtout de l'histoire. Il me prit en amitié ; je continuois d'accabler sa fille de bonbons dans le dessein de la rendre malade. J'avois pénétré la beauté de son caractère ; je lui trouvois de l'esprit , elle n'avoit d'autre défaut que la gloutonnerie ; j'avois pour principe que l'excès seul pouvoit l'en guérir ; je la crevois de friandises. Ces drogues enflammèrent son sang , une fièvre violente la mit à l'extrémité ; les soins que je me donnai , l'attention de lui faire avaler beaucoup d'eau , lui rendirent la santé. Lucrece , comme le Soleil sortant d'un nuage épais , reparut plus belle ; mes attentions dans sa maladie acheverent de me gagner son cœur ; elle perdit entièrement le goût de la friandise , lui substitua celui de la lecture ; son cœur s'attacha tellement au mien , qu'elle ne comptoit de momens heureux que ceux que nous pas-

siens
toujo
Les
Châ
leur
dont
soit
contr
de ta
petite
leurs
bonne
point
qu'ell
santo
venoi
peres
petit
avec
doux
Curé
figure
contr
En
s'arra
sa ch

hons ensemble. Sa constance depuis & toujours fait mon admiration.

Les dragons d'Elbœuf vinrent à Château-Briand ; trois semaines avant leur arrivée , le Curé de la paroisse , dont le zele aveugle & fanatique faisoit plus de mal que de bien , prêcha contre les dragons. Au premier coup de tambour , tout trembla dans cette petite ville ; les peres & meres crurent leurs filles égorgées , il ne mourut personne. Les dragons ne s'alarmerent point de cette crainte ; ils savoient qu'elle ne dureroit pas ; ils en plaisantoient eux-mêmes ; & quand la nuit venoit , ils crioient charitablement : peres & meres , ramassez vos filles ! petit à petit le beau sexe Breton se fit avec eux. Une fille est un animal fort doux , qu'on apprivoise aisément. Le Curé avoit beau prêcher , ses plates figures de rhétorique ne tenoient point contre les dragons.

En moins d'un mois , ces Messieurs s'arrangerent tellement que chacun avoit sa chacune ; les bois , les gènes qui

entourent la petite cité , servoient de théâtre à leurs amours ; on y trouvoit des mantelets de condition , des boîtes à mouches , des éventails , des breloques , des aiguilles à tricoter ; & contre les regles de nos drames , la scène souvent ensanglantée.

Un matin que je lisois le long d'une haie épaisse , j'aperçus Lucrece qui venoit de sa métairie. Un Officier se hâtoit de la rejoindre ; j'avançai vers l'endroit où ils s'étoient arrêtés ; l'Officier lui disoit de ces douceurs qu'ils ont coutume de dire aux filles , ce sont toujours les mêmes propos : Vous êtes charmante, quelle figure ! je vous adore ; si vous résistez à ma flamme , mon parti est pris ; cruelle , je me désespere ; il tira son épée , s'en tourna la pointe vers le cœur (1). Lucrece sourit à cette

(1) Les amoureux ont toujours l'envie de se désespérer ; il semble qu'ils se sont donné le mot les uns aux autres. Ceux qui portent l'épée, l'ont tous tirée pour se percer devant leurs maîtresses. Cette mode a passé comédie,

comé
mél
vous
même
tiez à
consa
votre
n'effra
est att
d'en ô
elle pr
au mi
rer ; il
ment
ver en
surpri
alloit
l'Offic
entend

chez les
avec leu
encore
depuis
étonnan
pour en
Ton

comédie , & lui dit : Si je vous croyois méchant , vous me feriez peur ; mais vous aimez trop votre prochain & vous-même , pour craindre que vous attendiez à des jours que vous voulez me consacrer ; remettez tranquillement votre épée dans sa place , ces singeries n'effraient que les folles ; mon cœur est attaché , rien au monde n'est capable d'en ôter celui que j'aime. Le ton dont elle prononça ces paroles , fit connoître au militaire qu'il n'y avoit rien à espérer ; il la quitta. J'avançai précipitamment le long de la haie pour me trouver en face de ma maitresse , qui fut surprise agréablement de me voir ; elle alloit me raconter son colloque avec l'Officier , lorsque je lui dis : J'ai tout entendu , ma chere Lucrece , tu as

chez les payfans , ils font les mêmes grimaces avec leur couteau. Nos gazetiers n'ont point encore annoncé une de ces morts tragiques ; depuis le temps que cette farce se joue , il est étonnant que les filles soient encore assez bêtes pour craindre le désespoir de leurs amans.

rempli mon ame de cette heureuse certitude qui fait son bonheur ; je connoissois ton cœur , il n'avoit qu'un langage , c'est celui de la vérité.

Les dragons partirent ; le Curé , pour rebénir sa paroisse , & remercier le Ciel de leur départ , fit une procession où l'on eut tous les malheurs possibles. Cette fête partit à sept heures du matin , pour aller dans un village à deux lieues de Château-Briand , chanter une messe à Sainte-Anne. A quelques pas du village , les polissons , qui sont toujours à la tête des processions , où ils prennent le haut du pavé , députerent fix de leur corps pour sonner les cloches ; du premier branle , ils en cassèrent deux. Après le service , on déjeûna ; comme l'on faisoit force omelettes , le feu prit dans la poêle , de là dans la cheminée , & consuma le cabaret. En retournant , la procession passa sur un vieux pont de bois. Le pont chargé de tant de monde , rompit , la procession tomba dans la rivière.

A
cette
villag
gons.
march
tranq
faisoi
teau -
la lan
rouill
porte
dit à
Mon
ta ba
fais -
consé
marac
valoir
les po
le fer
sions
fureu
rent
cassé
du ze
les dr

A une lieue de Château - Briand , cette fête fut rencontrée par celle d'un village voisin qui avoit aussi eu des dragons. Les deux processions réunies marcherent quelque-tems ensemble assez tranquillement. La bannière de Rougeai faisoit plus de bruit que celle de Château - Briand , à cause que le fer de la lance qui la soutenoit étoit un peu rouillé. Choqué de ce grincement , le porteur de celle de Château - Briand dit à celui qui portoit celle de Rougeai : Mon gars , tu fais bien le fareau avec ta bannière ; tu fais trop de bruit ; fais-tu que la nôtre est d'une autre conséquence que la tienne ? Son camarade répartit que celle de Rougeai valoit bien celle de Château - Briand ; les porteurs de bannière s'échaufferent ; le feu se mit dans les deux processions ; on se battit , les oriflammes furent mises en pieces ; les uns revinrent avec un oeil de moins , un bras cassé , une tête fêlée : c'étoit le fruit du zele du Curé , qui accusoit encore les dragons de ces malheurs. J'ai mis

cette farce en vers , je l'ai composée sur les genoux de ~~Lucrece~~.

Je fus obligé de partir pour Paris. Le pere de Lucrece , sous l'esperoir que je placerois sa fille avantageusement chez une de mes parentes , me permit de l'y mener. Nous vécûmes deux ans dans cette ville , où l'estime & l'amitié nous unissoient autant que l'amour. Une aventure m'obligea de quitter Paris. Pour épargner les larmes de mon amante , je partis sans lui faire mes adieux ; je chargeai un de mes amis de lui remettre une lettre. Ce monstre étoit amoureux de Lucrece ; il vint lui dire d'un air alarmé , que je venois d'enlever une de ses parentes ; il peignoit cette action avec des couleurs si noires , exagéroit si fortement les reproches que sa famille lui faisoit de ma connoissance , que Lucrece le crut : le malheureux ne recueillit point le fruit de sa trahison. Mon amante quitta Paris , & vint se mettre à votre service.

Instruit des noirceurs de mon cou-

pable
quell
plus
crivis
& j'ig
votre
fir de
J'a
tites
Châte
le C
le ré
vâme
dans
rien
conne
homi
dit - i
Lucre
O ci
l'a co
dame
man
que
conn
ragé

pable ami, j'en tirai vengeance ; mais quelle foible satisfaction ! je n'avois plus mon amante. Je m'informai ; j'écrivis par-tout, je ne pus rien savoir, & j'ignorerois encore où elle est, si votre bonté ne m'avoit procuré le plaisir de la retrouver.

J'avois écouté attentivement les petites aventures de Lucrece. Le nom de Château-Briand m'inquiétoit ; je priai le Comte de St. Albin de chercher le registre de nos enfans ; nous trouvâmes qu'Ariste en avoit envoyé un dans cette ville ; je demandai à l'historien de ma femme de chambre, s'il connoissoit à Château Briand un Gentilhomme nommé Kerkerlan. Oui, me dit-il, Madame, c'est le pere de Lucrece ; il n'a que cette Demoiselle. O ciel ! Lucrece est ma fille ! Ariste l'a confié à son ami Kerkerlan. Madame, dit Xan-Xung, je vous demande mille pardons du récit sincere que j'ai fait de mes amours ; si j'avois connu l'état de Lucrece, j'aurois méragé davantage les expressions ; mon

malheureux goût pour la vérité fera toujours le malheur de ma vie. Non, lui dis-je, mon cher, tu n'es précieux à mon estime qu'à cause de ton caractère vrai. Les préjugés sont ici méprisés : ce que les sots appellent faiblesse, est la nature ; & ce qu'on nomme putain, est une fille qui obéit plus particulièrement à son instinct. Crois-moi, toutes les femmes sont obéissantes à cette voix. Tu peux me croire, je suis femme.

Lucrece, instruite de sa naissance, nous en marqua sa joie par les transports les plus vifs. La mémoire d'Ariste fit couler nos pleurs. Que n'est-il encore, disions-nous, cet homme si digne de l'humanité ! Ah, mes enfans ! conservons toujours son esprit, imitons sa bonté, c'est par le cœur que nous lui ressemblerons.

Le Comte & Xan-Xung étoient devenus amis, leur conversation faisoit nos plaisirs ; le dernier gâtoit les meilleures choses par le ridicule, le comique & les ornemens grotesques dont

il les
se,
nuell
rende
curie
avoi
man
elle,
ma c
fais
hom
ton
rité.
sens
digne
porte
a que
me l
de m
gique
épou

Xa
lants
me ;
fut c

il les décoroit ; son imagination vicieuse , pétulante , ses inattentions continues & ses idées originales , nous le rendoient pourtant supportable. Lucrece curieuse de savoir ce que son amant avoit fait pendant son absence , lui demanda s'il avoit été aussi constant pour elle , qu'elle l'avoit été pour lui. Non , ma chere Lucrece , j'étois homme ; tu fais ce que dit Amélie ; qui dit un homme , dit un fou : la supériorité de ton sexe consiste à connoître cette vérité. Te croyant perdue , je devins sensible aux attraits d'une personne digne des Dieux ; je l'épousai , je la porte encore dans mon cœur ; il n'y a que toi , ma chere Lucrece , qui pourra me la faire oublier. La mort de l'un de mes aïeux fut la cause de la fin tragique de cette chere & malheureuse épouse.

Xan-Xung répandit des pleurs brûlants , se rappelant la mort de sa femme ; Lucrece les essuya , le Comte fut charmé de la sensibilité de son ami.

80 HISTOIRE DE LUCRECE.

La nature vous applaudit , dit-il , à ces larmes ; c'est par elles qu'elle soulage l'ame du Philosophe & du Sage ; l'homme qui n'a jamais pleuré , est un monstre. Nous remîmes au lendemain l'histoire que Xan-Xung devoit nous raconter.



MO

M

tilhon
les Go
le pro
Empe
armée
du to
mour
mere
cée d
ce ter
nez
de fa

(1)
de m
(2)

LA MOMIE

DE

MON GRAND-PERE.

MON grand-pere (1) étoit un Gentilhomme Chinois, lettré comme le sont les Gentilshommes de la Chine ; il étoit le premier Mandarin de notre grand Empereur Hom-Vu , & Tonquin des armées Chinoises (2) : il vint en France du temps de François premier , s'amouracha à cette Cour de ma grand-mere ; c'étoit une grande décontenance de Demoiselle de la Reine. Dans ce temps-là , les dents de Savoyard , les nez retroussés , les minois célestes ou de fantaisie n'étoient pas connus ; mon

(1) J'entends par mon grand-pere , un de mes aïeux.

(2) Premier Général des troupes.

grand-pere vouloit dans une Françoisse tous les charmes de la Gaule. Sa maîtresse étoit un miracle de charmes, elle avoit touché François premier, & mon grand-pere fut très-honoré d'entrer dans l'appartement de ma grand-mere après le Roi. Mon grand-pere étoit un bonhomme, il savoit mieux son monde que M. de Château-Briand.

Ma grand-mere étoit de bonne Noblesse; sa maison étoit aussi vieille que la médaille de l'Empereur Othon; elle avoit eu des ancêtres comme le cheval de l'Empereur Caligula, une nourrice plus honnête que celle de l'Empereur Romulus, & avoit reçu une meilleure éducation que l'Empereur Adam. Ma grand-mere avoit compté comme tous les grands Seigneurs, quelques gredins dans sa famille; mais ils s'étoient humainement & glorieusement décaffés en massacrant à la bataille de Tolbiac, des Goths, des Visigots, des Ostrogots, des Allobroges, des plats Normands, & des gros Belges: c'étoit d'un de ces fameux bourreaux qu'elle descendoit en

ligne
lignes
card,
les la
les lig

Mo
c'étoit
grand
quefo
neur

& me
il ave

sans

ces qu

çois p

neur

les,

les or

Le

chéri

juste

veille

Xung

remm

je vo

d'imit

DE MON GRAND-PERE. 83

ligne indirecte, à cause qu'à la Cour les lignes descendantes se courbent : les Picard, les Jasmin, les Bourguignon & les la Fleur se mêlent aussi de courber les lignes.

Mon grand-pere étoit bien à la Cour ; c'étoit l'ami du Prince, à cause de ma grand-mere. Le Roi lui faisoit quelquefois les cornes, & cela faisoit honneur à mon grand-pere. Le Roi rioit, & mon grand-pere rioit aussi : comme il avoit du courage & de l'honneur, sans compter celui de ma grand-mere, ces qualités étoient respectées de François premier ; ce Prince aimoit l'honneur, la guerre, les lettres & les filles, comme tous les Rois de France les ont aimés.

Le Dieu *Xénoti* ou le *Tien*, avoit chéri mon grand-pere, parce qu'il étoit juste & bienfaisant. Il lui apparut la veille de sa mort, lui dit : Pere *Xan-Xung*, vous avez fait du bien indifféremment à tous les hommes, il faut que je vous en fasse ; les Dieux s'honorent d'imiter l'exemple des mortels sages ;

demandez ce qu'il vous plaira , je vous l'accorderai. Mon grand-pere demanda le bonheur d'être encore utile aux hommes jusqu'à la dernière année de grace.

Le Dieu de la Chine n'étoit point comme les autres Dieux , qui promettent des champs pleins de lait , de fromage , des richesses , comme celle de Crésus, des guerriers comme Alexandre ou Henri IV , & qui , après ces belles promesses , ne font que des usuriers , des gueux & des vilains. Le *Tien* ne vouloit tromper personne ; il dit à mon grand-pere : Papa Xan-Xung , aussi-tôt que vous serez mort , vous ferez embaumer votre corps à la façon ancienne des Egyptiens ; j'aime les Egyptiens , ils m'ont changé en oignon. Après cinquante ans & un jour que vous serez momifié , chaque fois que l'en vous soufflera au derriere , vous parlerez pendant douze heures. Ce souffle sera comme la clef d'une montre , il remontera le jeu de vos organes. Cependant comme la curiosité est un péché

péché aux yeux purs des Dieux , celui qui soufflera à votre derriere sera puni dans l'instant : vous êtes attaqué d'une diarrhée , vous périrez demain avec une partie de la matiere morbifique qui restera dans vos intestins ; & dans le moment qu'on vous soufflera au derriere, vous déchargerez dans la physionomie du souffleur une quantité raisonnable de cette matiere louable. Je suis fâché de ne pouvoir faire la chose plus galamment; vous savez que quand les Dieux accordent des graces , ils ont toujours des *Si* conditionnels ; je ne puis en conscience m'écarter de l'usage de mes confreres , qui ne donnent jamais de graces plénieres , crainte de faire tort au Moufti.

Vous aurez soin d'insérer clairement cet article dans votre testament ; les hommes & les Dieux ne sauroient apporter trop d'attention à leur testament. Dans le temps que vous recevrez le don de la parole & de la vue , vous jouirez de l'intelligence , parce qu'il est impossible de raisonner

sans intelligence , excepté dans les missions.

Comme les gestes me déplaisent depuis long-temps dans la conversation , dans les prédicateurs , au café Procope , au Palais-Royal & chez le Convulsionnaire (1), vous ne pourrez remuer ni gesticuler. Mon grand-pere fit mettre ces conditions nettement dans son testament , & par ce soin , il nous empêcha de nous égorger pour le sens de son testament ; tous les faiseurs de testament n'ont pas fait de même.

Aussi-tôt que le pere Xan-Xung eut rendu l'ame , les Egyptiens , qui étoient à la Cour à disputer sur des sujets mythologiques & à prouver par des argumens *in forma* la transubstantiation de leurs Dieux en oignons , embaumerent mon grand-pere. Depuis François premier , aucun des enfans du bon-homme Xan-Xung n'avoit essayé l'expérience de la momie ; l'article de la matiere

(1) Le grand le Kain,

louab
sonn
Tien
grand
tous
paqu
en d
Ton
notr
lui a
& c
roya
cruv
L
vres
à ti
les
mo
tan
qu
dél
le
de
en
gr

louable avoit dégoûté les héritiers, personne ne vouloit jouir de la grace du Tien & des beautés du testament. Mon grand-pere étoit oublié, comme le sont tous les grands-peres ; la momie empaquetée avec le testament, étoit dans un de nos vieux châteaux ; le grand Tonquin de la Chine moisissoit avec notre arbre généalogique ; les mites lui avoient déjà rongé le bout du nez, & continuoient à le gruger aussi impitoyablement que Denis le Tyran & les œuvres du grand Diacre Trublet.

L'amour des lettres, le défaut de livres, & le peu d'inclination que j'avois à tirer les hirondelles au vol, comme les campagnards mes voisins, me firent monter aux archives. Je trouvai le testament & la momie de mon grand-pere ; quoique sa face respectable fût un peu défigurée, je ne laissai pas de trouver le bon-homme aussi cher pour un bout de nez de moins, que s'il l'avoit eu tout entier. Mon cœur sensible aimoit les grands-peres.

Quoique rempli d'entrailles pour le

bon-homme Xan-Xung , je n'osai lui souffler aux entrailles. Son derriere sec comme les montagnes de Gelboë , auroit glacé un Inigiste du dernier vœu. Je mis mon grand-pere dans un sac , je le portai à Paris. En arrivant à la porte S. Jacques , les commis m'arrêtèrent , peserent mon grand-pere , & me firent payer dix livres cinq sols & quelques deniers ; je disputai le paiement , ils me dirent d'un air de protection : Ne contestez pas , Monsieur ; si votre grand-pere étoit en nature , il ne devroit rien ; mais il est en momie , il faut payer ; ils me montrerent une ordonnance du Roi où la momie devoit aux Fermiers cinq sols par livre.

Quelques jours après , les apothicaires me firent un procès , sous prétexte que ne pouvant donner des lavemens à Paris sans un privilège du Roi , je ne pouvois aussi vendre de la momie sans un privilège ; on plaida dix-huit mois. L'avocat des apothicaires assuroit que j'avois vendu près de quatre onces de momie : La Cour , dit-il , dans son savant plai-

doyer, ne peut douter un moment que les nez du temps de François premier n'étoient aussi longs, aussi gros que les têtes d'aujourd'hui sont plates; il conste par le rapport des experts que la momie avoit cette partie du corps tellement saillante, tellement étendue, qu'en plein midi, l'ombre du profil devoit dérober exactement la moitié du visage aux ardeurs du soleil. Il est démontré, Messieurs, que ma partie adverse a vendu au moins trois onces & demi de ce nez, & que par cette vente frauduleuse, elle s'est rendue réfractaire aux ordonnances de Sa Majesté. L'avocat cita Bacquet, Carondas, du Moulin, les loix de Constantin, le code Frédéric (1), les us & coutumes du Hainaut François, & la fondation utile des cinq grosses fermes.

A cause que les mites avoient grugé le nez de mon grand-pere, je fus condamné à payer trois cens livres aux apo-

(1) Ce code n'est point suivi en Prusse comme on le dit à Paris.

chicaires de Paris, & quinze cents livres à des avocats qui vivent comme les prêtres avec les vivans, les morts & les fots, & qui plaideroient pour le Manitou, si le diable étoit assez bête de s'adresser à la justice pour soutenir son bon droit & avoir raison.

Ce maudit procès-me tint long temps à cœur. Mon grand-pere me coûtoit déjà deux mille livres, j'étois aussi avancé que le premier jour. La clause du testament me répugnoit, & les moyens comiques du *Tier* pour le faire parler me paroissoient insurmontables. L'espoir cependant vint luire à mon esprit; je dis en moi-même : tout se fait à Paris par le canal des femmes, c'est assurément par ce canal que je ferai parler mon grand-pere.

Je fis la connoissance d'une jeune Lyonnoise, belle à ravir. C'étoit une vierge de seize ans; elle avoit brisé depuis six semaines les liens éclatans de la parenté, pour venir loin des regards maternels se perfectionner dans la vertu. Cette fille étoit faiseuse de modes;

elle
ble
de
qua
nou
dans
j'éto
de
cou
just
de
cou
de
de
ver
que
pal
tér
dis
vo
tit
je
la
ch
M

elle joignoit à l'art de se mettre agréablement, la petite coquetterie des filles de mode. Nous logions sur le même quarré ; cette proximité devoit un jour nous joindre plus étroitement. Je lus dans le cœur de Manette ; je vis que j'étois aimé. Après quelques préludes de vertu, pour être plus voisins, nous couchâmes ensemble. Il faut rendre justice à la sagesse de Manette ; avant de m'admettre à la douceur de sa couche, elle exigea une douzaine de sermens, tels qu'en fait l'amour ; de son côté, elle promit d'être très-vertueuse.

A peine fûmes-nous dans les draps, que le cœur de Manette commençoit à palpiter ; c'étoit une raison pour m'intéresser à sa santé. Qu'avez-vous, lui dis-je, d'un ton aussi ému que son cœur ? vous trouvez-vous mal, ma chere petite ? Hélas ! le cœur me bat... je suis... je ne sais comment... on est bien malade à ce que je vois, quand on couche avec un garçon. O Ciel ! chere Manette, votre état m'afflige, voyons

que je tâte votre cœur. Je mis la main sur son cœur, je rencontrai des charmes ; Manette n'avoit pas la chasteté des sœurs de Fontevrault, & le Ciel ne m'avoit point regardé avec la même complaisance que Robert d'Arbrissel ; nous entamâmes, comme on dit, le Roman par la queue. Manette crioit : Ah ! mon ami, vous me percez le cœur, il bat encore plus fort... ah ! celui qui a fait les battemens de cœur, avoit bien plus de génie que celui qui a imaginé les *meâ culpa*.

Manette avoit vu la momie, elle trouvoit ridicule que je poussasse si loin l'amour paternel. Vous êtes bien poli pour les grands-pères ! a-t-on jamais vu un si mauvais goût d'aimer les morts ou les vieilles gens ? êtes-vous comme la matrone d'Ephèse ? ce genre de folie ne prendra point dans notre siècle. Ah ! Manette, tu me condamnes injustement ; cette momie est mon bonheur ; en soufflant à son derrière, j'éprouve des plaisirs aussi ravissans que ceux que je goûte dans tes bras ; c'est la couronne

dont
vert
pect
riof
la f
gou
pas
tes
cor
Les
hon
M
par
déja
Ma
mè
tôt
effr
elle
brû
gra
mi
raf
fon
lev

DE MON GRAND-PÈRE. 93

dont le Dieu *Xénoti* a récompensé les vertus & la bienfaisance de mon respectable aïeul. Ce discours piqua la curiosité de ma maitresse ; elle me pria de la faire participer aux plaisirs que je goûtois avec mon grand-pere. Il n'est pas possible, ma chere, que je satisfasse tes desirs, mon grand-pere ne peut accorder cette faveur devant un tiers. Les Dieux ont des fantaisies comme les hommes.

Ma maitresse ne discontinuoit plus de parler de la momie, elle s'intéressoit déjà vivement au bon-homme. Voilà Manette qui parle, disois-je en moi-même, mon grand-pere parlera bientôt. La momie, qu'elle avoit trouvé effroyable, ne lui paroissoit plus telle ; elle l'examinait à chaque instant, elle brûloit de voir les belles choses de mon grand pere ; cependant, quand elle examinait de près son derriere, cet objet rafraîchissoit ses desirs.

Manette étoit paresseuse comme le sont toutes les filles du monde. Je me levois ordinairement de bonne heure ;

je passois dans une chambre voisine pour étudier : comme j'étois à mon travail, Manette se leva, alla à la momie, & dit, d'une voix un peu basse, que j'entendis pourtant : Xan-Xung est singulier avec son grand-pere ; comment ce bon homme, dur comme fer, pourroit-il parler ? quelle idée a ce Dieu *Tien*, de vouloir qu'on souffle au derriere de cette momie pour voir du merveilleux ? les Dieux sont des originaux comme les hommes ; ils ont fait des araignées & des meres que je n'aime point.... après tout, dois-je avoir de la répugnance à souffler au derriere du grand-pere ? c'est à-peu près comme si je soufflois dans ces tuyaux de fer, dont nos peres se servoient pour souffler leur feu (1). Manette mit ses belles levres

(1) Nos Ostrogots de grands-peres avoient pour allumer leur feu, des especes de chalumeaux de fer de la longueur d'une toise. Cet instrument n'avoit d'autre avantage que celui d'altérer leur poitrine. Un Philosophe, qui auroit voulu, dans ces temps-là, introduire

au de
à l'in
dée ;
gran
lards
ta cu
cour
triste
M
Voil
pere
t'am
son
cuse
avie
bras
don
pass
vou
cela

l'usa
un
un
dan
bon

au derriere du pere Xan-Xung, souffla ; à l'instant le bon-homme lâcha sa bordée ; Manette jetta un grand cri ; mon grand pere, dur comme le sont les vieillards, lui dit : Garce, te voilà punie de ta curiosité ! A cette voix étrangere, je courus ; ma maitresse se lamentoit du triste état où elle se trouvoit.

Mon grand-pere me fit un sermon : Voilà une belle conduite, me dit il ; ton pere t'envoie à Paris pour étudier ; tu t'amuses avec une catin, tu dépenses son argent ; ha ! drôle... Mon papa, excusez-moi, Manette est si jolie ; si vous aviez goûté le plaisir d'être dans ses bras..... Et justement, c'est ce qui me donne de l'humeur ; mon temps est passé, j'enrage. Dans votre temps, n'avez-vous pas aimé les filles ? Oui, mais cela ne se dit point aux enfans : les

l'usage de nos soufflets, auroit passé pour un novateur. pour un encyclopédiste, pour un monstre. On voit encore de ces soufflets dans les Provinces & dans le Marais, où le bon sens arrive toujours très-tard,

peres & les meres sont convenus de cet article , d'un bout du Royaume à l'autre ; & tant qu'il y aura des peres & des meres , ils auront toujours été sages.

J'étois curieux de savoir la destinée de mon grand-pere ; je lui demandai s'il étoit dans la gloire avec le *Tien* , ou dans le Ténare avec le Manitou ; il répondit, d'un grand sang-froid , qu'il étoit avec le Manitou ; je reculai deux pas ; à ce mouvement , il me dit : Tu es un sot , la damnation n'est pas ce que tu penses ; ceux qui parlent chez toi de cet état , le connoissent-ils ? ce sont des aveugles qui jugent des couleurs ; ont-ils été chez le Manitou , pour savoir ce qu'il s'y passe ? ils baptisent un enfer à leur mode , où il n'y a pas de sens commun. Quand l'enfer de tes croyans seroit vrai , ce seroit encore un bonheur d'être damné ; les coupables ne seroient pas infiniment punis ; un damné existe , je ne vois rien de réellement malheureux que le néant ; à choisir , j'aimerois mieux être
le

DE MON GRAND-PERE. 97

le Manitou que d'être anéanti, l'anéantissement est un million de fois plus affreux que la damnation des Turcs ; tu vois donc que tes Derviches n'ont pas bien imaginé leur enfer , puisqu'il y a un sort plus affreux que cette punition.

Mais laissons ton enfer , parlons du mien , il est rempli de beautés. Pour savoir ce que c'est que notre enfer , il faut connoître le Paradis , *Xénoti* ou le *Tien*. Le Paradis est ce qu'on appelle dans tes écoles , le vuide. Le *Tien* est une grande roue , qui tourne dans ce vuide cent millions de fois plus vite que le vol d'un boulet de canon. Il sort à chaque instant de la roue de *Xénoti* des milliers de petites roues , cent millions de fois plus petites qu'un grain de sable. Le vuide , ou ce que tu appelles le ciel , est rempli de ces petites roues , qui tournent continuellement avec le *Tien* , ou le premier principe.

Ces petites roues sont les ames des hommes & des animaux qui vont ani-

mer de petites cruches de terre à deux pieds , à quatre pieds , sans pieds , sans pattes , à trente - six pieds comme les cloportes & les araignées. Ces petites roues en sortant de celle de Xénoti sont exactement rondes ; en entrant & en séjournant dans les petites cruches , que tu appelles corps , elles prennent le plus souvent la méchante forme des cruches où elles sont renfermées.

Le système de Xénoti est de remplir son vuide ou son Paradis de ces petites roues ; plus son vuide est rempli , plus il approche du plein , & plus il est beau. Pour que les petites roues puissent tourner en Paradis , il faut qu'elles soient exactement rondes & telles qu'elles sont sorties de celle de Xénoti , parce que rien d'imparfait ne peut tourner dans le vuide ou l'éternité. Or les roues que le *Tien* a jettées de sa roue éternelle , humant l'air du beau & du laid monde , prennent de la quadrature , des côtes obtus qui leur font perdre l'exakte rondeur qu'elles avoient reçue de Xénoti. En mourant , ou mieux , la petite

cruc
au
nelle
à ca
ronc
P
Tie
acqu
apre
men
rou
bot
ma
Tra
& c
rou
che
pol
aur
qu
ner
du
dis
fon
reu

cruche venant à casser, la roue retourne au ciel; dès qu'elle voit la roue éternelle, elle veut tourner, elle ne le peut, à cause qu'elle n'est plus exactement ronde.

Pour soutenir son système éternel, le *Tien* envoie ces roues aux enfers pour acquérir cette parfaite rondeur, & jouir après du bonheur de tourner éternellement; l'enfer est rempli de petites roues crochues, quarrées, dures & raboteuses. Les plus défectueuses, les plus massives, les plus dures sont celles des *Traitans*, des *Bramines*, des *Derviches* & des *Bonzes*. Dans l'enfer, les roues tournent sur tous les sens, se cherchent, se heurtent pour s'aiguïser, se polir, s'arrondir les unes contre les autres, & par ce travail laborieux, acquérir la rondeur nécessaire pour tourner en Paradis.

Il y a du hasard, ou pour mieux dire, du bonheur en enfer comme en Paradis & en tous lieux. Les roues qui ne sont pas exactement rondes, sont heureuses quand elles peuvent rencontrer

la roue d'un Procureur , d'un Traitant ou d'un Derviche ; ces dernieres étant fort dures , les roues tendres comme celles des filles de joie & des femmes s'arrondissent fort facilement en se frottant contre elles , tandis que les autres plus dures n'acquierent qu'après un temps infini leur rondeur. Par cette industrie , les méchans , les Procureurs & les Prêtres sont utiles aux enfers.

Les roues qui ont animé les cruches des animaux , sont semblables aux nôtres ; elles sont sorties comme elles de la roue éternelle ; cela est prouvé par ton monde , où , malgré ta sottise vanité d'animal raisonnable , tu ne connois que deux êtres , l'être divisible , & l'être indivisible , que tu nommes l'ame & le corps , & que nous appellons en Enfer & en Paradis la roue & la cruche. Le *Tien* n'a pas fait une troisième espece d'êtres , puisque tu n'en vois point dans ton monde.

Les animaux qui sont des créatures du *Tien* comme toi , ont aussi altéré la rondeur de leurs roues dans leurs cru-

ches à quatre pieds ; en sortant de ton monde , elles vont dans le ciel y tourner un moment ; si leurs roues comme celles des hommes , ne sont pas exactement rondes , si elles ne peuvent tourner , on les envoie en enfer pour s'arrondir avec les nôtres. Détachées de leurs organes massifs , on ne les distingue point de nos roues , parce que les roues n'ont ni sexe ni espece ; une Duchesse frotte sa roue contre celle de son chien , de son Fermier , malgré les privilèges du tabouret.

Aux pots pouris de mon grand-pere ; je crus qu'il s'étoit cogné la tête contre quelques roues de moulin en traversant le Styx ; il jasoit si bien : je ne m'en étonnois plus , en rappelant le temps immense où il avoit été sans parler. Ce grand babil devoit être le fruit précieux des écoles de Pythagore. Son babil cependant m'étonnoit encore moins que ses perpétuels déraisonnemens ; je lui dis : Mon papa , il paroît qu'on ne fait guere plus d'usage du sens commun dans l'autre monde que dans

les écoles ; excusez si je vous parle si librement , je commence à être persuadé qu'il faut avoir perdu l'esprit pour briller dans l'autre monde.

Mon grand-pere , dont la roue n'étoit pas encore parfaitement ronde , prit de l'humeur , & me dit d'un ton railleur : Voyez-vous ces jeunes gens ? Ils n'ont vu que le plat pays de leur petit monde , ils récalcitrent contre l'expérience des morts & des vieillards ; l'impertinent étourdi ! de quoi ris-tu ? De votre enfer & de votre paradis. Ris sur toi , malheureuse cruche , répondit-il vivement , ton paradis , ton enfer , n'ont point d'envers ni de bon côté ; ton paradis est un don de Dieu , son prophete a couru dans la lune pour t'assurer cette récompense , & tes Derviches prêchent que ton paradis est d'une difficulté extrême à trouver , qu'il faut le chercher avec plus de peine que les diamans dans le fond des mines & des rivières. Dis-moi si ton paradis est un don , pourquoi faut-il le chercher ? Le *Tien* est meilleur que ton prophete :

il
pri
& n
les
ner
peu
dre
Dis
terr
qu'a
Xén
hom
C
fort
ame
à to
est r
me
tout
à la
perp
repos
qui
exis
si to
perti

il le donne à tous les hommes, & n'en prive personne ; son enfer est plus utile & mieux entendu que le tien, il arrondit les roues, les met après en état de tourner parfaitement ; le Dieu de Mahomet peut perfectionner les ames, les rendre sages & parfaites ; il n'en fait rien. Dis-moi, cruche felée, mauvais pot de terre à deux hanches & à deux pieds, qu'as-tu à rire de la conduite du sage Xénoti ? est-ce à cause qu'il aime les hommes dans le monde & dans l'autre ?

Calmez-vous, mon papa, lui dis-je fort doucement, je ris de l'idée qu'une ame ou une roue puisse avoir du plaisir à tourner. Voyez cette bête dont la roue est terriblement quarrée & épaisse, comme elle raisonne ; le *Tien* n'est-il pas tout-puissant ? ne peut-il pas accorder à la mobilité, ou mieux au mouvement perpétuel, des plaisirs dignes de lui ? le repos de la matiere n'est-il pas un vice qui touche au néant ? Rien ne peut exister dans le monde sans mouvement ; si ton corps plat, cette longue & impertinente surface, a du plaisir lorsque

tu caresses la coquine qui m'a soufflé au derrière , à qui dois-tu ce plaisir , sinon au mouvement , au frottement & à l'agitation ? Le *Tien* qui a donné du plaisir à ta surface , ne peut-il pas donner à ta roue des plaisirs dix millions de fois plus délicieux , en la mettant rapidement en mouvement , que ceux que tu goûtes avec ta maitresse.

Ton grand Prophete Mahomet dit que tu auras du plaisir à regarder , à admirer dans son paradis les belles houri aux yeux bleus ; crois-tu que toujours tourner ne t'affectera point davantage ? tes extases approchent du néant , le tournoiement perpétuel de l'activité du premier principe. Mahomet borne ton Dieu dans l'éternité à contempler son excellence ; toujours s'admirer est le talent d'un sot ; le mien est dans un mouvement continuel ; tes bienheureux Turcs seront rencognés dans leur paradis , nos roues seront toujours à jouir de la délectation de tourner avec l'activité de la roue éternelle : figure-toi une belle girandolle d'artifice , ou un soleil

tou
un v
milli
com
du g
sur-t
fois
ges a
son
chev
tous
piés
nero

La
avec
roue
Peu
tout
crois
pere
mille
aieu

L
il , e
brati
& de

tournant en feu Chinois brillant , dans un vuide immense ; autour de lui des millions de petits soleils tournans en feu commun , qui tournent avec la rapidité du grand ; avoue que cela doit être joli , sur-tout dans le vuide. Cela vaut cent fois mieux que ta Fatime sur des nuages avec son jupon court , ton Alli sur son âne , ton Achmenes sur son grand cheval , ton Geduc avec sa bête , & que tous tes boiteux , tes bossus , tes estropiés & tes onze mille Olla qui ne tourneront point.

La tête commençoit à me tourner avec celle de mon grand-pere ; ses roues , je crois , l'avoient ébrichée. Peu curieux de savoir l'avenir , & sur-tout de tourner ou d'avoir les bras croisés en paradis , je demandai au pere Xan-Xung d'où sortoit ma famille , quels avoient été nos premiers aïeux.

La roue éternelle ou le *Tien* , me dit-il , existe de toute éternité ; chaque vibration de cette roue est un monde créé & des millions de petites roues qui vont

habiter différens mondes répandus dans l'immensité du vuide pour faire du plein. Plusieurs de ces roues , comme je te l'ai dit , viennent animer ces petites cruches fragiles , qu'on appelle au bureau de l'encyclopédie , *hommes* ; au bout du pont Notre-Dame , *sa grandeur* ; à Rome , *son Éminence* ; dans l'Abbaye de Ste. Geneviève , *mon Révérend Pere* ; dans le port au bled , *mon ami* ; chez la Montigny , *mon chou* , *mon bijou* , & chez tes femmes du bel air , *mon chat* (1) , *mon Grec*. Une quantité d'autres roues vont animer , dans un monde de feu pareil au pont persan , des machines qui vivent dans le feu aussi doucement que tes poissons dans l'eau.

Avant les déluges de la fable , l'an 9,000,000,000 , le *Tien* où la roue éternelle a jetté un petit grain de sable

(1) En 1757 , 1758 & 1760 , les femmes du haut style appelloient leurs maris , *mon chat*. Malgré la richesse & la tendresse de l'épithete , le chat n'étoit pas si aimé que le chien de Madame.

rabon
millie
vers
du g
de la
détac
quan
teren
glaise
C'est
petite
mille
dévot
eu ni
poien
nomm
ture
gendr
Xung
l'un r
le cad
ont r
fix l
l'Emp
1697
Le

raboteux , qui a formé cette petite fourmilliere , que tu appelles le vaste univers , qui n'est qu'un point aux yeux du grand Xénoti. Aussi-tôt que le grain de sable fut fixé sur son axe , le *Tien* détacha de sa roue une prodigieuse quantité de petites roues qui fermenterent dans de petites cruches de terre glaise , & peuplerent ton grain de sable. C'est d'une de ces cruches infiniment petites qu'est sortie la souche de ta famille. Melchisédech fut le second. Les dévots ont cru long-temps qu'il n'avoit eu ni pere ni mere , les dévots se trompoient ; il sortoit en ligne droite d'un nommé Xan-Xung , qui adoroit la nature & le vrai Dieu. Melchisédech engendra un fils nommé Meldec-Xan-Xung , ce dernier eut quatre enfans ; l'un resta près du soleil , dans l'Orient , le cadet passa à la Chine , où nos aïeux ont régné quatre mille neuf cent trente-six lunes. Notre pere Hoamti , dit l'Empereur Jaune , vivoit avant la grace 1697.

Les deux plus jeunes fils de Meldec ;

108 LA M O M I E

Froid-sec & Chaud-dur Xan-Xung ,
 construisirent deux jattes de fer , se pla-
 cerent dans chacune avec leurs épouses ;
 & par le moyen d'une balle d'aimant
 qu'ils jettoient en l'air & recevoient
 subitement comme les joueurs de gobe-
 lets , ils s'éleverent jusques dans l'at-
 mosphere. La boussole n'étant point
 connue dans ce temps-là , nos parens se
 servirent d'aiguilles frottées d'*Agnus-
 castus* , qui les dirigeoient constamment
 vers la partie mitoyenne & méridionale
 de leurs femmes. Les Dames avoient
 fait peindre sur le devant de leurs ju-
 pons , les degrés de latitude , d'attitude ,
 de longitude & de lassitude ; & comme
 des pilotes expérimentés , elles condui-
 soient les jattes en tournant les aiguil-
 les vers la partie du monde qui les
 affectoit davantage. Ce fut par le moyen
 du bout du monde , que nos parens ,
 Froid-sec & Chaud-dur , planerent sû-
 rement dans les airs.

Madame Froid-sec , qui aimoit les
 amans transis , fit tourner sa jatte vers
 le Canada , où l'air froid faisant tomber
 l'aiguille ,

l'aiguille
 sur ce
 couple
 vers.

les an
 sienne
 donna
 grosse

No
 un de
 Galilé
 avoir

crut q
 une m
 terpos
 ques a

gation
 la Cré
 vir de
 grand

Un
 Berry
 fille un
 pays. C

cousin
 qui a

Ton

l'aiguille, elle descendit avec son mari sur cette terre couverte de neige, & ce couple froid peupla cette partie de l'univers. Madame Chaud-dur, qui aimoit les amours vifs & pétulans, dirigea la sienne vers l'Amérique. Ce fut elle qui donna le jour aux Américains, & à la grosse sœur de la petite-vérole.

Nous avons en Galilée Xan-Xung, un des ancêtres du sage Philosophe Galilée; il fut brûlé à Athenes pour avoir imaginé la Crécelle. L'aréopage crut qu'un homme n'avoit pu construire une machine si ingénieuse, sans l'interposition du démon de Socrate. Quelques années après, la sublime congrégation des rites de l'aréopage inséra la Crécelle dans les rubriques, pour servir de cloche le jour de la mort du grand Pan.

Un Thomas Xan-Xung épousa en Berry la trisaïeule de Scarron, & sa fille un certain Gilles Berruyer du même pays. C'est de cette souche que sortit ton cousin Isaac Berruyer, frere Jésuite, qui a si bien travesti l'Écriture-Sainte.

XI^o LA MOMIE

Nous avons eu le cousin Trublet. Il naquit à S. Malo en Bretagne. M. son pere qui vouloit en faire un très-petit personnage, le fit élever à Canelle.

Le jeune Trublet, nourri avec les huitres de sa Province, n'apprit jamais à penser. On trouve cette vérité dans un écrit de son siècle, ou l'Auteur contemporain assure qu'il se joignit à lui pour l'aider un peu à penser. Voici le texte tel que je l'ai lu, je n'en altere pas un mot, j'aime la fidélité dans les citations.

Il me choisit pour l'aider à penser.

Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.

Ce fut à cause qu'il n'avoit rien imaginé, ni rien pensé, qu'il fut reçu à l'Académie.

La cousine Cronel, dite Frétilon, étoit une vierge de théâtre, qui, de médiocre comédienne, étoit devenue une grande actrice; son pere étoit un Chanoine de nos cousins. Dès l'âge de

quatre
moit d
quand
per le
pour se
chatou
d'une g
des airs
vance
son vo

Fréti
de ses
d'une s
généreu
cence
pas aux
posa e
des Co
logers
ne por
théâtre
comédi

Notr
de l'Op
les cho
elle par

DE MON GRAND-PERE. 111

quatre ans , notre cousine Frétilion formoit des G.... avec sa bavette ; & quand cette belle enfant pouvoit attraper le chat , elle se servoit de sa patte pour se gratter , & de la queue pour se chatouiller ; à peine eut elle le soupçon d'une gorge naissante , qu'elle affectoit des airs penchés , & se concilioit d'avance la bienveillance des polissons de son voisinage.

Frétilion ne tarda point à faire usage de ses rares talens ; comme elle étoit d'une sagesse très-agissante , elle sacrifia généreusement les agrémens de l'innocence & de la vertu qui ne l'affectoient pas aux plaisirs qu'elle sentoit ; elle disposa en faveur des Barons Allemands , des Conseillers de Rouen & des Horlogers de la même ville , d'un bien qui ne pouvoit rassasier qu'un Prince de théâtre , ou quelques gagistes de la comédie.

Notre parente s'étala sur les planches de l'Opéra , & ne fit que discorder dans les chœurs de l'Académie de Musique ; elle parut au théâtre François , associa

à la compagnie des histrions du Roi ; elle égala bientôt Mademoiselle Duménil. Notre cousine fut appelée la merveille de son siècle , la Melpomene de la rue de la Comédie , & le chef-d'œuvre de l'art dramatique , à cause qu'elle prononçoit bien les vers. Les grands & les personnes prodigieusement sensées de Paris , lui firent la cour ; elle fut plus fêtée , plus léchée & plus mitonnée que M. Collardeau notre cousin , qui fait si joliment des vers , parce qu'à Paris on aime , on chomme , on admire davantage un chiffon coëffé qui prononce bien les vers , qu'un Auteur qui les fait bien (1).

(1) Une Actrice arrive à la comédie dans un char azuré. Celui qui a composé la piece qu'elle va représenter , y entre avec des chaufses percées & erouté jusqu'aux cheveux. L'Actrice est chantée de tout le monde , l'Auteur est accablé d'impertinences , d'épigrammes , de chansons par ses camarades les Auteurs. Voilà comme tout est senti à Paris , & qu'un peuple conséquent distingue & honore les talens.

D
Not
ques a
des do
pour
tier su
terrée
filles
des m
exami
Terre
telas
pouvo
qu'ell
si elle

Des
Capita
Actric
tions
nom
parlé
se gl
de co
un b
aussi
méri
traye

Notre cousine fut attaquée de quelques accès de dévotion ; dans ses grandes douleurs , elle consulta les Avocats , pour savoir si une fille qui fait son métier sur les planches , pouvoit être enterrée dans la Terre sainte , comme les filles de la Montigny , qui le sont sur des matelas. Les Avocats , après avoir examiné & pesé la Terre sainte & la Terre profane , les planches & les matelas , ont décidé que notre cousine ne pouvoit avoir de la Terre sainte , à cause qu'elle travailloit sur les planches ; que si elle vouloit quitter les planches , &

Des sots Provinciaux & les badauds de la Capitale se font une gloire de connoître les Actrices & les Auteurs. Dans les conversations , ils se parent avec emphase de leur nom , & se font un triomphe de leur avoir parlé. J'aimerois mieux entendre un homme se glorifier d'avoir touché un bon violon , de connoître une excellente guitare , & d'avoir un bon clavecin de Rukers. Car une Actrice aussi parfaite qu'on puisse l'imaginer , ne mérite pas plus d'égards qu'une bonne flûte traversière.

travailler sur les matelas , elle auroit la Terre sainte comme les filles de la Varenne & de la Dubuiffon. Le galimathias des Avocats calma les remords de notre parente ; car rien ne calme mieux les remords , disent les constitutions des Jésuites , que nos mauvais raisonnemens.

Le *Tien* a toujours estimé notre cousine ; Frétilon & notre famille l'a toujours aimée ; beaucoup de mes filles , de mes petites nieces , l'ont imitée. Toutes les familles sont arrangées de façon qu'il y a toujours des voleurs , des putains ou des Prêtres.

Le cousin Berthier a été dans son temps un fameux confesseur. Tout Paris connoît la confession honnête qu'il fit à Versailles à un Janséniste. Ce Jésuite avoit une très-belle voix pour chanter la journée de la S. Barthelemi ; il ne trouvoit rien de plus grand , de plus tendre que cette abominable journée ; & après ses confreres Busembaum & la Croix , rien de plus aimable que le P. Tellier & le frere Coron.

Le
seur
paren
cousin
épous
Carna
Marq
parco
globes
abnée
coulis
derric
te, a
fonde
Auter
plébé
dame
Sirius
Capu
deme
les v
Le
âres
trouv
ses b
à la

DE MON GRAND-PERE. 115

Le Marquis du Roi de Pologne, Monsieur Caraccioli, étoit encore un de nos parens. Madame sa mere étoit notre cousine par sa grand'mere qui avoit épousé Xan-Xung dans le temps du Carnaval à Venise. La mere du cousin Marquis fut enlevée dans une étoile, parcourut pendant vingt-cinq ans ces globes lumineux, qui roulent sur nos années. Le génie qui préside aux vents-coulis, l'engrossa en lui soufflant au derriere ; elle fut dix-huit mois enceinte, à cause qu'il faut plus de temps pour fonder, former, organiser le crâne d'un Auteur Marquis, que celui d'un Auteur plébécien. Vers la fin de Janvier, Madame Caraccioli descendit de l'étoile de Sirius sur la porte d'un Couvent de Capucins, où elle accoucha par le fondement, endroit ordinaire d'où sortent les vents-coulis.

Le P. Nicaise de la Villette-années retournant le soir en son Couvent, trouva l'enfant sur la porte, le prit dans ses bras. Le petit Caraccioli s'accrocha à la barbe du Révérend Pere, & lui fit

de très-innocentes caresses. Le moine touché des gentilleses de l'enfant, le porta à son Gardien, qui le donna à une Sœur du Tiers-ordre pour l'éduquer.

Le petit Caraccioli, avec les secours qui menent les Capucins au savoir, devint un prodige du Tiers-ordre de S. François. A huit ans, ce profond enfant savoit son *Benedicite* comme un homme, faisoit le signe de la croix mieux que Monseigneur le Stathouder dans La Haye, & récitoit plus élégamment son chapelet que M. de Voltaire.

L'habileté des Capucins développa les grands talens qui devoient rendre notre cousin illustre à son siècle. Pour s'attacher plus utilement aux belles-lettres, il méprisa, dit-il, les Francs-maçons & l'amour. *Le fils du Dieu Mars est un aventurier que le hasard seul fait raisonner* ; il préféroit l'amitié qui parloit à celle qui savoit obliger ; en conséquence, il aimoit mieux les paroles que les lous ; cependant les derniers lui auroient été plus utiles à Rome, où,

pour
les é
nées
l'amit
ce se
pulsio
vers
que se
rière
jour b
à cau
ses on
avec
cloche
d'aval
en s'i
cieuse
tant
qu'il e
que se
faitem
crire p
Il
capuci
enfance
ouvrag

pour distraire son appétit , il alloit lire les épitaphes , & compter les cheminées du Palais Farnese. Il dédaignoit l'amitié des Philosophes , il assuroit que ce sentiment n'étoit chez eux qu'une *pulsion machinale du cœur , qui se porte vers une goutte de sang*. Il annonçoit que son cœur , ses poumons , son derriere & ses ongles devoient faire un jour beaucoup de bruit dans le monde , à cause que son cœur , ses poumons , ses ongles & son derriere se mêleroient avec le tonnerre , & renverseroient le clocher de Pantin. Il avoit le secret d'avalier les médecines sans répugnance , en s'imaginant boire une liqueur délicieuse. C'étoit sans doute en augmentant la somme de son imagination , qu'il croyoit écrire parfaitement ; parce que selon son système , pour écrire parfaitement , il n'avoit qu'à s'imaginer d'écrire parfaitement.

Il assomma le public de toutes les capucinades qu'il avoit retenues dans son enfance. Il compare dans ses insipides ouvrages , la Cour de France à la toile

peinte, où l'on voit des groupes de vieilles Duchesses & d'anciennes Baronnes s'asseoir gigantesquement sur des tabourets peints. Ses idées sur la Divinité ont un sceau de grandeur & de majesté qui frappe. Dieu, selon lui, est comme un Commis de la Douane, occupé à calculer la valeur des actions des hommes. Le cousin n'aimoit point le chocolat ; cette boisson rend les gens tristes ; il préféreroit les pommes, & démontreroit que ceux qui mangeoient des pommes étoient toujours plus gais. Les Normands qui mangent des pommes cinq fois le jour, ne sont cependant pas si gais que les Gascons & les Provençaux, qui ne mangent point de pommes.

Palissot est encore de la famille ; c'est une tache que ce garçon, dans la maison des Xan-Xung. Un George Xan-Xung voyageant en Thessalie, s'amouracha du cheval Pégase. . . . Cette maudite copulation donna le jour à M. Palissot ; voilà pourquoi il hennit encore sur le théâtre, & qu'il se passionne si noblement pour le foin nouveau & l'herbe naissante.

Ab
du c
fille d
avoit
Xan-
Notre
person
racha
mere
a déc
née a
tivent
Ses
Journ
nal C
loque
digne
Dans
Abra
sophe
idiots
nes
& les
tueux
ce qu
est l'
l'équi

Abraham Chaumeix est notre parent du côté de sa grand'mere. C'étoit la fille d'un marchand de vinaigre, qui avoit la pratique d'un certain Théodore Xan - Xung, ancien Maire d'Orléans. Notre parent trouva un jour cette jolie personne dans sa cuisine, s'en amoucha, & lui fit un enfant qui fut la mere du grand Abraham Chaumeix, qui a déclaré une guerre odieuse & forcée au bon sens, & aux sages qui cultivent paisiblement leur raison.

Ses préjugés légitimes, que le petit Journal de Trévoux & le mince Journal Chrétien ont trouvé dignes de l'éloquence du nerveux Tertullien, sont dignes du mépris de tous les siècles. Dans ce bouffoufflé & sec ouvrage, Abraham s'efforça de rendre les Philosophes & les Sages détestables aux idiots & aux simples; mais les personnes éclairées virent bien que les sots & les ignorans ne pouvoient être vertueux ni honnêtes gens, à cause que ce que nous appellons honnête-homme est l'effet de la justesse de l'esprit & de l'équité du cœur.

Le cousin Abraham , enflé du gros savoir de ses productions , envoya son précieux volume au serviteur des serviteurs , le Souverain de Rome. Le Saint Pere , charouillé de la divinité de ses ouvrages , s'écria d'une voix cassée & infaillible : Abraham Chaumeix est l'enfant gâté des préjugés. Ce grand homme est semblable aux puces exposées au soleil , & qui sautent & gambadent pendant la chaleur ; Abraham , échauffé du soleil des préjugés , s'escrime , se démène , injurie & fait merveille. Le Pape ne borna point ses bienfaits à ce compliment sublime , il lui envoya le bref suivant.

Bref du Souvèrain Pontife à Maître Abraham Chaumeix , sur l'Estrapade , à Paris.

Votre confrere M. de Voltaire , qui écrit aussi divinement que vous barbouillez prodigieusement , nous a envoyé , à votre exemple , deux Poèmes à-peu-près chrétiens ; le Poème de Fontenoy ,

Fontenoy
homme
présent
qu'il e
ment C
maines
il a ce
la veill
de mi
Madam
lac de
siant ,
l'Euro
venir
la Vien
Comm
nous n
taire a
diction
Romain
ehoses
nous n
diction
ment s
auroit
sément
Tom

Fontenoy , & la belle Tragédie de Mahomet : nous l'avons remercié de ces présens en le canonisant aussi grand qu'il étoit , de nos bénédictions vraiment Catholiques , Apostoliques & Romaines. Je ne fais trop ce qu'il en fera ; il a cependant promis , s'il faisoit soleil la veille de Noël , d'amener à la messe de minuit les belles filles du Valais , Madame l'Etrange & les Pêcheurs du lac de Geneve. Cela seroit bien édifiant , de voir le plus beau génie de l'Europe & les beaux génies Suisses venir dire *Amen* à la belle oraison de la Vierge , que nous chantons à la Post-Communion. Mais entre nous, Abraham, nous ne croyons point que M. de Voltaire ait beaucoup de foi à nos bénédictions. Si quelqu'un de nos citoyens Romains avoit composé la moitié des choses édifiantes qu'il a écrites sur nous, nous ne lui eussions envoyé nos bénédictions qu'*in articulo mortis* , précisément sur la fin d'un Autodafé , où il auroit fait la décoration & le divertissement. Vous avouerez, maître Abra-

ham, que M. de Voltaire est plaisant d'envoyer à un Pape l'histoire de Mahomet; n'est ce point à-peu près ce qu'on appelle parler de corde dans la maison d'un pendu?

Quoique ce grand Poëte soit surchargé de nos bénédictions, ne vous avisez point de l'imiter; il est trop raisonnable, il estime les Encyclopédites, il a fait de beaux articles pour leur Dictionnaire, il a des préjugés légitimes que vous êtes un sot; ne vous découragez pas, ô grand Chaumeix! montrez hardiment votre petit poing aux Philosophes; faites tomber, si vous pouvez, le bon sens & la raison; depuis qu'ils gagnent du terrain, j'en perds; les Jésuites ne sont plus; leur chute me fait trembler. Le Parlement de Paris m'a lié les mains. On commence à croire que l'infailibilité de l'Eglise n'est plus dans une seule tête, ni renfermée dans les murs de Rome; que les Cardinaux, successeurs des anciens Curés de cette ville, n'ont pas plus de droit de faire un Chef Italien,

DE
que n'
de la
P. Ha
fauxbo
ô cher
son hu
confidé
gnation
préjugé
laissez
mal ta
bles,
superst
zième
in, d
beau c
Ce
à notr
& mit
dévot
vrages
griffon
de l'é
Dix
taine
nette

DE MON GRAND-PERE. 123

que n'en ont les enfans de cœur de la Sainte-Chapelle, de nommer le P. Hayer Gardien du Couvent du faubourg S. Laurent. Continuez, ô cher Abraham ! à déshonorer la raison humaine ; elle nous fait un tort si considérable, qu'elle mérite votre indignation ; que les brouillards épais des préjugés tombent sur vous ; ne vous laissez point d'écrire avec votre plume mal taillée, contre les gens raisonnables, la perte du fanatisme & de la superstition. Donné à Rome, le treizième jour des Calendes de S. Mathurin, dans le Palais des Pêcheurs, plus beau que celui de Pierre & de Paul.

Ce bref acheva de tourner la tête à notre parent ; il écrivit, il compila, & mit l'alarme dans tous les poulailleurs dévots. Les mauvais succès de ses ouvrages le dégoûta du métier d'écrivain griffonnier, il se fit espion des zélés de l'état.

Dix heures sonnerent à la Samaritaine, mon grand-pere se tut. Manette, ennuyée d'une conversation ou

elle n'entendoit rien , s'étoit couchée ; j'allai la trouver au lit , elle bouda un peu. Votre grand-pere , me dit-elle , est bien impertinent pour un vieux Seigneur ; les morts sont aussi durs que les peres & meres ; je n'aime point les morts ; tien , mon petit , j'aime mieux les vivans ; on ne fait rien avec les trépassés. Je compris ce que vouloit Manette. C'est un talent bien doux & bien agréable dans une fille , que la conception.

Je quittai Manette , je louai un appartement dans la rue Montmartre , où je trouvai trois pieces , un cabinet , & une chambre au-dessus du cabinet. Quelques jours après , je fis la connoissance d'une jolie fille , elle sortoit du couvent de la Varenne. La Vermandoise étoit curieuse ; comme j'avois eu l'attention de ne pas la laisser entrer dans le cabinet , elle voulut savoir ce que je faisois toute la journée dans cet endroit ; sans paroître trop empressé à la satisfaire , je lui dis d'un ton négligé , que j'y goûtois des plaisirs inex-

D
primat
un pie
qui so
mie ,
choses

La
nuit p
me cre
la clef
je me
une vi
tai do
du cab
nouvel
net , y
ce ter
Verma
pere ;
pauvre
je la
injures
Tu es
vent d
est ma
éconon
pour fa

primables. J'avois posé la momie sur un piédestal ; au bas j'avois écrit : Celui qui soufflera au derriere de cette momie , l'entendra parler , & verra des choses merveilleuses.

La Vermandoise m'obsédoit jour & nuit pour voir la momie : un matin , me croyant endormi , elle s'empara de la clef du cabinet ; pour la laisser libre , je me levai sous le prétexte de rendre une visite au Marais ; je sortis , je montai doucement à la chambre au-dessus du cabinet ; dès que je fus parti , la nouvelle Eve s'habilla , alla au cabinet , y resta une heure ; au bout de ce temps , j'entendis les cris de la Vermandoise & la voix de mon grand-pere ; je descendis subitement : la pauvre fille étoit dans un état risible , je la soulageai , elle vomissoit mille injures ; mon grand-pere me chapiroit : Tu es bien libertin ! tu changes souvent de coquines , l'argent de ton pere est mandit ; hélas ! pauvres parens , économisez , donnez - vous des peines pour faire valoir votre bien : un coquin.

d'enfant , un jeune étourdi moissonne ,
consume dans six mois le fruit de vos
travaux immenses , & pour lui l'équi-
valent de la raison.

Je représentai à mon aïeul la néces-
sité où j'étois d'avoir une fille pour le
faire parler , l'impossibilité de conser-
ver celle qui avoit tâté de l'expérience ,
& essuyé les conditions disgracieuses
du testament. Mon grand-pere avoit
aimé les femmes , il se radoit , & me
dit : Il faut que la jeunesse se passe ;
j'aime mieux te trouver dans les bras
d'une fille que dans un cabaret ; les
bras d'une fille sont plus honnêtes qu'un
cabaret. Du temps de François premier,
nous faisons l'amour dans les tavernes ,
le soleil du vin échauffoit nos cœurs ,
nos maitresses s'enivroient avec nous ,
nos soupirs amoureux ne s'élançoient
dans les airs que lardés de gros hoquets
vineux ; on est plus sage dans ton siècle ,
les filles ne sont pas tachées de vin ,
on fait l'amour à sec.

Mon grand-pere voulut voir Paris ;
je pris un fiacre , nous passâmes au

D
Pont-n
à vis
de ten
sa ro
qu'un
point
quelq
aisém
Voilà
plus a
tout
premi
Plu
de la
cet é
grand
avec
Qu'e
dit-il
mort
ne c
cette
Je lo
de l
dans
téter

Pont-neuf ; il fit arrêter la voiture vis-à-vis d'Henri IV ; il donna des larmes de tendresse à ce grand Prince. J'ai vu sa roue dans l'enfer , elle n'y resta qu'un moment , elle ne s'étoit presque point altérée dans son vase , & hors quelques plis de cotillon qu'on redresse aisément , elle étoit exactement ronde. Voilà le plus grand de tes Rois , le plus approchant de Xénoti , digne en tout sens de la couronne de François premier.

Plus loin , mon grand-pere fut frappé de la majesté du Louvre ; en visitant cet édifice , il s'arrêta vis-à-vis d'une grande porte où l'on avoit crayonné avec du charbon quarante figures : Qu'est-ce que ce barbouillage , me dit-il ? Papa , ce sont les quarante immortels. Qui sont ces immortels ? Nous ne connoissons point des hommes de cette race du temps de François premier. Je le crois , votre siècle sortoit à peine de la barbarie & de l'ignorance ; mais dans le siècle des lumieres , des petites têtes & des chapeaux plats , nous avons

128 LA MOMIE

des immortels fixés ordinairement par la police au nombre de quarante. Que dit ce bavard avec sa police & ses immortels ? Ce sont les quarante Messieurs receveurs des jettons de l'Académie Française, qui ont donné à toute l'Europe des signes éclatans d'immortalité en étudiant vingt-cinq ans la lettre A ; enfin , ce sont des savans qui ont décidé qu'il falloit dire vis-à-vis des porcherons , & non pas vis-à-vis les porcherons , parce que vis-à-vis régit le génitif. Dans ton siècle de lumieres , tu donnes l'immortalité bien généreusement ; du temps de François premier , on ne l'accordoit qu'à ceux qui faisoient bonne contenance vis-à-vis de l'ennemi , & qui repoussaient vis-à-vis d'eux les troupes de Charles-Quint.

Je conduisois mon grand-pere chez un de mes amis dans la rue Saint-Victor ; en traversant celle de la Boucherie , la portiere du fiacre s'ouvrit , la Momie tomba , un chien de boucher sauta dessus , la prit par la gorge , &

D
l'empo
cours
vant re
sa pro
où l'on
ment ;
gens a
reux c
poser
mort ,
ger plu
qui en
queue
d'ence
sortit
la mo
Mo
voyan
drap
glouti
mit à
assista
mort
Prêtre
nette
comq

l'emporta. Je sautai de la voiture, je courus après mon grand-pere en suivant toujours le chien; il entra avec sa proie dans l'Eglise de S. Severin, où l'on chantoit la messe d'un enterrement; on étoit à ce que les bonnes gens appellent l'élévation; le malheureux chien, sans être apperçu, alla déposer mon grand-pere sous le poêle du mort, à dessein, sans doute, de le ronger plus à son aise. Un enfant de chœur qui encensoit le cadavre, apperçut la queue du chien, lui donna un coup d'encensoir qui lui fit lâcher prise; il sortit de dessous le poêle, où il laissa la momie.

Mon grand-pere encore étourdi, ne voyant pas le jour sous l'épaisseur du drap mortuaire, crut d'abord être englouti dans le ventre du chien; il se mit à crier, à jurer, à tempêter. Les assistans effrayés croyant que c'étoit le mort qui revenoit, se sauverent. Le Prêtre qui n'avoit pas la conscience trop nette, laissa le sacrifice, & prit la fuite comme les autres. Je me trouvai tout-

à-coup seul dans l'Eglise; je tirai mon grand pere de dessous le poële; le bon-homme sans respect pour le lieu saint, me dit: Malheureux, tu fais toujours de belles étourderies; s'il y a un mauvais fiacre à Paris, tu le choisis par préférence; tu es un sot; sans le secours de Xénoti, ce chien, comme tes Procureurs, m'alloit gruger jusqu'aux os.

L'après-midi je menai mon grand-pere sur les Boulevards; je le posai sur une vieille furaille à la porte du grand café. Le papa s'amusa à chanter pouille aux passans. Il vit un carrosse garni de quatre Abbés commendataires; il se mit à crier: Messieurs, cherchez-vous des filles de joie? allez à la barriere Sainte-Anne, ou dans la petite rue du Chantre; du temps de François premier, il y avoit toujours une garce dans cette rue. Il vit M. D.... Fermier général. Ecoutez, lui dit-il, je sais que vous connoissez la multiplication des deniers, mais vous avez fait une sottise d'imprimer à vos dépens cet *in quarto* contre l'Esprit des loix; croyez-moi, ne sortez point

D
du mé
grosses
fils en
freres.

Il v
M. le
peu tr
Vous é
fi chan
menté
trente-
bé, de
deux &
comme
lire, n
Pseun
erier q
gloria
Eh! F
née lit
lui cra
voilà
M. C.
ce bon
faite a

DE MON GRAND-PERE. 131

de mérite de calculer le profit de cinq grosses fermes, & ne mettez point votre fils en prison pour chatouiller vos confreres.

Il vit passer un Abbé de Saint-Malo. M. le Diacre, vous vous pavanez un peu trop, regardez au moins les gens. Vous êtes bien fier ? comment ! est-on si chargé de gloire, pour avoir complimenté le Cardinal de Richelieu, & vos trente-neuf immortels ? tâchez, M. l'Abbé, de ne pas tant nous démontrer que deux & deux font quatre ; vous êtes comme ces villageois, qui ne savent ni lire, ni écrire ; ils attendent la fin du Pseaume pour chanter, & ne cessent de crier quand ils ont une fois attrapé le *gloria Patri*. Il vit passer M. W..... Eh ! Fréron, c'est toi. L'Auteur de l'année littéraire avança, mon grand-pere lui cracha au nez, en lui disant : Tiens, voilà ce que j'avois à te dire. Il vit M. C.... ; mon grand-pere l'appella ; ce bon-homme eut la complaisance de faire avancer la voiture, & dit au bon-

homme Xan-Xung : Etes-vous , mon cher frere , cette momie parlante ? Oui , M.... Avez-vous un billet de confession ? Non , M.... Que dit-on de mes passeports dans l'autre monde ? Rien du tout , M.... Que dit on de moi ? Rien du tout , M.... Cela m'étonne ; le Pere Patouillet cependant m'assuroit que S. Ignace.... Que dit-on des Jansénistes ? De très-bonnes choses ; comme leurs roues sont plus dures que celles de vos bons amis les Molinistes , nous les frottons quand elles arrivent ; elles servent à nous polir & à nous rendre dignes de tourner plutôt chez le grand Xénoti. Cette conversation ne plaisoit point au Prélat ; il changea de propos. Vous avez vécu du temps de François premier ; Qu'étoient les A.... dans ce temps-là ? Ils tracassoient les vivans & les mourans , & de certains étoient aussi fana.... Il ne put achever , l'heure sonna , mon grand-pere se tut.

La faculté de Médecine de Paris , la communauté des Chirurgiens-Barbiers

DE
de Paris
caires
pour ex
pere , lo
la bonn
tiere lo
me Xan
mier ,
dus , &
cherche
moyenn
les viva
de per
d'une a
qui lui
les épa
la capa
le boya

(1) L
rapproc
plus : i
légèreté
leur ore
de cette
Ton

DE MON GRAND-PERE. 133

de Paris (1), & la bande des Apothicaires de Paris s'assemblerent à S. Côme pour examiner la momie de mon grand-pere, les symptômes de sa diarrhée, & la bonne ou mauvaise qualité de sa matiere louable. On coucha le bon-homme Xan-Xung, favori de François premier, sur la table où l'on étale les pendus, & où, le scapel à la main, on cherche dans un cadavre puant les moyens les meilleurs possibles de guérir les vivans. M. le Doyen, qui avoit plus de perruque que de tête, étoit orné d'une antique ruche à deux manches, qui lui tomboient horifontalement sur les épaules; les deux boudins & toute la capacité du gazon étoient frisés comme le boyau *rectum*: ce savantissime Doc-

(1) Les Chirurgiens de Paris, pour se rapprocher davantage des Médecins, ne rasent plus: ils ont tort, le rasoir entretient la légèreté de la main. L'Etat feroit bien de leur ordonner de raser. Le public est dupe de cette petite vanité.

teur prononça d'un ton fiûté le discours suivant :

Ce n'est plus le temps , Messieurs , où l'ignorance en bonnet quarré & en plat collet, étoit assise dans nos écoles. Notre science est toujours la Reine des sciences, *Regina cœli latare, Alleluia* ; nous ne sommes plus dans ces siècles systématiques , où nos célèbres devanciers soutenoient que le sang passoit du cœur dans les veines , & qu'il n'en revenoit d'aucun endroit dans le cœur ; que le cerveau n'étoit qu'une masse composée d'eau & de chair, qui ne contenoit aucun sang , & étoit privée de sentiment ; l'office de cette masse froide étoit de tempérer les chaleurs du cœur ; combien de temps la Médecine a-t-elle été partagée pour savoir si Adam avoit eu un nombril (1) ?

Ces questions qui influoient prodigieusement sur l'art de guérir , ont été

(1) Dans la petite , petite Université de Douay , l'ignorante faculté de Médecine soutenoit encore en 1745 , cette utile question : *Utrum Adamus habuerit umbilicem.*

perfection
depuis
que l'
cieuse
étroite
poit l'
à réflu
pieds ;
touille
verte
siècle
puis p
cœur é
de se p
coucher
& que
une m
ment d
gauche
Nos
comme
des cal
feroien
decins.
toutes
gement

perfectionnées dans notre siècle : c'est depuis peu que nous avons découvert que la mort des pendus étoit délicieuse, à cause que la corde, serrant étroitement le col du patient, interrompoit la circulation, & obligeoit le sang à refluer rapidement vers la plante des pieds ; ce qui lui occasionnoit un chatouillement voluptueux. Cette découverte importante étoit réservée à un siècle aussi solide que le nôtre. C'est depuis peu que nous avons trouvé que le cœur étoit du côté droit ; que la méthode de se procurer des garçons étoit de faire coucher sa femme sur le côté gauche, & que le moyen de guérir radicalement une maladie, étoit de conclure sagement d'une quantité de raisonnemens gauches.

Nos adversaires, qui nous regardent comme les ennemis de la santé, font des calculs, des raisonnemens qui nous feroient tort, si nous n'étions pas Médecins. Ces discoureurs assurent que toutes les maladies ont leur commencement, leur perfection & leur fin ;

que , malgré notre savoir , nous ne pouvons rien changer au cours naturel des maladies ; leur marche a résisté fièrement jusqu'ici aux connoissances & aux remèdes de la faculté. La fièvre , malgré ses symptômes caractérisés & les missions des pouls que nous avons tâtés , est encore un mystère pour nous ; & nous n'eussions pu la guérir , si les gens qui nous fournissent du poivre , n'avoient apporté en Europe une racine amère qui vient à côté du sucre qui n'est point amer , *amarus* , *amara* , *amarum*.

La plupart de nos secrets , de nos grands remèdes & de notre science , sont le travail des ignorans ou des animaux. Sans les mâtins , le chiendent seroit inconnu ; sans la cicogne , le clystère seroit inconnu ; sans les chats , l'herbe de ce nom seroit inconnue ; & sans les sots , notre art seroit inconnu.

Nous avons , Messieurs , dans cette momie , un sujet nouveau de guérir les hommes. La matière louable , qui va sortir de ce vieux cadavre , nous donnera la connoissance de la bonne ou

D
mauv
du re
sons
moind
ressant
la iné
Docte
qu on
Docte
teur sa
cun un
ler le
lemen
approc
de l'an
la faci
momie
vertur
prenon
Les D
au de
La
au de
Chine
Paris.
néas ,

DE MON GRAND-PERE. 137

mauvaise qualité de la matiere louable du temps de François premier ; ne laissons pas échapper à notre sagacité le moindre globule d'une matiere si intéressante & si précieuse aux progrès de la médecine : entourons , respectables Docteurs , cette momie ; & à l'instant qu'on lui soufflera au derriere , que le Docteur *cantharida mortuus* , & le Docteur *superlativus perfectus* tiennent chacun une montre à secondes pour calculer le temps & la vitesse de son écoulement ; que le Docteur *perobitum obiit* approche un thermometre à la hauteur de l'anus ; que les deux plus anciens de la faculté , le nez sur le derriere de la momie , examinent attentivement l'ouverture : n'échappons rien , Messieurs , prenons la matiere louable sur le fait. Les Docteurs s'arrangerent gravement au derriere de mon grand-pere.

La faculté avoit nommé pour souffler au derriere du grand Tonquin de la Chine ; les deux anciens apothicaires de Paris. Les vise-au-trou accablés d'ap-
pécas , n'avoient ni dents , ni poudrons ;

138 LA MOMIE

ils soufflerent une heure, & la parole ne vint point : on fut obligé de tirer au sort. Le hasard, sous l'empire de la Providence, fit tomber le choix sur un apothicaire de la rue Jacob. Ce souffre-boudin fit jouer la mine, & mon grand-père commença à parler.

Le vieillard incrédule en médecine & en bien d'autres choses, me gronda. Que fais-tu avec ces ânes ? que me veulent ils ? Papa, c'est l'intelligente & capacieuse faculté de Paris, qui veut examiner votre matière louable. Te paieront-ils ? Oui, assurément. En ce cas, je me prêtre à ta fortune.

Les Médecins familiarisés par vocation & par goût avec le pot-de-chambre & la matière louable, avoient le nez collé sur la fiente de mon grand-père ; ils calculoient, palpoient l'épaisseur de chaque globule. M. M. . . . , un scapel d'or à la main, divisoit, subdivisoit chaque molécule, & séparoit anatomiquement, avec sa dextérité ordinaire, les parties solides des liquides.

Les excréments séjournés long-temps

daps
ont
puis
scien
cide
se du
a don
gré é
bie,
la vo
somm
somm
lité pa
est su
Le co
rurgie
thicai
quenc
La
voul
loin,
le Doy
du tem
ton ; c
grenie
les fia

DE MON GRAND-PERE. 139

dans les intestins de Monsieur, dit il, ont eu tout le temps de se délayer depuis François premier; &, selon notre science de *contraria contrariis*, je décide que le corps de Monsieur venant à se durifier, se pétrifier, se momifier, a donné à mesure de sa densité, un degré égal de liquidité à la matiere louable, ce qui l'a rendue telle que nous la voyons aujourd'hui, à cause que la somme de la densité étant égale à la somme de la liquidité, il résulte une égalité parfaite. *Quia liquiditas equilibrium est summa virtus & summos virtutes.* Le corps de métier des Barbiers-Chirurgiens de Paris, la bande des Apothicaires de Paris, applaudirent à l'éloquence de M. M....

La célèbre école de Médecine, qui vouloit pousser les observations plus loin, questionna mon grand-pere. M. le Doyen lui demanda comment il vivoit du tems de François premier. Sur le bon ton; croyez-vous que je vivois dans un grenier comme vos Fraters de S. Côme, les siacres du Caroussel, & les croche-

teurs du port S. Paul? De votre temps, n'avez-vous pas donné dans les filles de théâtre? ces nymphes font changer la nature de la matiere louable; Christophe Colomb leur a parlé à l'oreille; eiles donnent des faveurs, on les leur rend; & ces donnés, ces rendus sont fatals à la société & à la matiere louable.... Allons, répondez-nous, aimez-vous les femmes? Certainement, je les adore toujours; notre goût pour elles est si beau, il a été imprimé dans nos cœurs avec tant d'inclination par le *Tien*, que nous les idolâtrons encore dans l'autre monde.

M. le Doyen qui étoit mécontent de la femme, répondit froidement: Hélas! ce sexe que vous chérissiez tant, est cependant funeste à la santé. Du temps de François premier, dit mon grand-pere, il entretenoit nos jours; le plaisir qu'il me procuroit, me mettoit de meilleure humeur, & l'ame mieux disposée repousse plus aisément les qualités ennemies qui l'assiégent. J'observois que les filles du monde, tou-

jours
fir, ét
Comm
triste c
gaie c
toujou
l'agitat
où la f
filles é
santé;
j'étois
vous
du tem
je pren
parfait
remede
Chriso
Compa
n'avoit
avait u
comme
de la f
l'un, r
done p
profond
si confu

jours agitées délicieusement par le plaisir, étoient à l'abri de mille maladies. Comment voulez-vous qu'une chose triste comme la fièvre, attaque une chose gaie comme une fille de joie ? elle est toujours en l'air, son corps est dans l'agitation continuelle du plaisir ; par où la fièvre iroit-elle la surprendre ? Les filles étoient la pierre de touche de ma santé ; quand je répondois à leurs caresses, j'étois certain de me bien porter. Ne vous purgiez-vous pas quelquefois du temps de François premier ? Non, je prenois des filles ; je m'en trouvois parfaitement bien ; la femme est un remède divin, quoiqu'en disent S. Jean Chrisostôme & le frère Croiset de la Compagnie de Jésus. François premier n'avoit-il pas un Médecin ? Oui, il avoit un Médecin & un Confesseur ; mais comme Sa Majesté avoit de l'esprit & de la santé, elle ne se servoit ni de l'un, ni de l'autre. La Cour n'avoit donc point de foi à notre science si profonde, si babillarde, si arbitraire, si confuse & si opiniâtre ? Non, la Cour

de François premier ne croyoit pas aux charlatans, aux médecins & aux moines. Je ne suis pas surpris que vous soyiez mort. Ah, ma foi ! il étoit temps ; je mourus à l'âge de cent trois ans ; vous voyez que j'ai vécu assez honnêtement.

M. le Doyen continua les questions. A quelle heure vous couchiez-vous du temps de François premier ? Au jour. A quelle heure vous leviez-vous ? A midi. A quoi passiez-vous votre temps ? A caresser les filles de joie que nous menions au cabaret ; nous ne faisons pas la dépense des petites maisons, les cabarets sont faits pour quelque chose ; en temps de guerre, nous nous battions comme des braves, nous aimions le Roi, nous l'accompagnions à la chasse, & nous faisons des contes. Ne vous échauffiez-vous pas trop à la lecture ? Nous ne lisons jamais, la plupart des Seigneurs ne savoient point lire. Ne vous fatigiez-vous pas trop à des courses ? Si nous courions les tournois, nous disputions les bagues,

on s'
muso
nous
des c
c'est-à
Procu
jamais
un m
elliez-
signe
régula
pronon
santé
nitas
point
uns ?
m'occu
mal fa
parr ;
ils sont
que ne
Nature
intestin
a impr
que ne
l'univer

on s'estropioit plus souvent qu'on s'amusoit, c'étoit le goût de la Cour, il nous entraînoit. Ne sentiez-vous point des emprêmes en allant au cabinet, c'est-à-dire, des envies d'aller voir votre Procureur ? Assurément, je n'y allois jamais sans avoir envie. Tant pis, c'est un mauvais signe ; combien de fois y alliez-vous dans la journée ? une fois. Signe d'une grande maladie ; la grande régularité & la grande santé sont des pronostics de maladie, parce que la santé précède toujours la maladie : *Sanitas ipsa morbus est* ; ne sentiez-vous point des inquiétudes dans les intestins ? Je n'étois inquiet de rien, je ne m'occupois point de mes intestins. Très-mal fait, grande négligence de votre part ; il faut s'occuper de ses intestins ; ils sont si étroitement unis avec nous, que nous leur devons des égards ; la Nature a gravé cet amour pour nos intestins sur la matiere louable ; elle lui a imprimé un caractere de tendresse que nous remarquons d'un bout de l'univers à l'autre. Tous les hommes qui

font leur cas en plein air , regardent toujours le cher fruit qu'ils viennent de mettre au monde ; un bon pere doit toujours avoir des entrailles pour ses enfans , & aimer ses intestins.

Mon grand-pere ennuyé des questions de M. le Doyen , l'envoya militairement au diable avec toute l'énergie du regne de François premier. La faculté ne pouvant discerner si la matiere louable des anciens étoit préférable à celle des modernes , décida que sa nature étoit encore inconnue , comme toutes les maladies dont la médecine se mêle de guérir. On me donna dix louis. Je reportai mon grand-pere à la maison.

Mes amis m'avoient conseillé de porter la momie à Versailles comme une rareté digne du Roi. Pour ménager l'argent , je pris la galiotte jusqu'à S. Cloud ; comme il y a toujours de l'extrême bonne compagnie dans cette voiture , je profitai de celle de six poissardes & de quelques femmes des Halles. Une de ces Dames apperçut

la mo-
voire !
chose
Qu'est-
sieur ,
une m-
ça à l-
cueilli
Dans l-
bois qu-
appare-
à Mon-
braves
Ciel , la
il pas
dit une
main n-
bon mé-
point le
tre , ce
Monfieur
confessé
niffle ,
sauvé ;
perdu.

Une
Tome

la momie & s'écria tout-à-coup : Eh voire ! ma commere , quelle drôle de chose ! elles vinrent autour de moi : Qu'est-ce que cela , notre joli Monsieur , me dirent-elles ? Mesdames , c'est une momie. Voire ! Monsieur a pêché ça à la ligne à Monfaucon , ou il a eueilli ça sur l'arbre des *Branleux*. Dans la forêt d'Orléans , il y a du bois qui porte de ces biaux fruits. C'est apparemment , dit une autre , la tante à Monsieur ! il me paroît qu'il a de braves parens ; ce n'est pas , graces au Ciel , la premiere de votre famille , n'est-il pas vrai , Monsieur ? Votre tante , dit une vieille poissarde , pêchoit la main nue dans les poches ? C'est un bon métier quand Charlot ne trouble point le négoce. Au reste , dit une autre , cela ne fait rien à l'honneur de Monsieur , la tante a peut-être été bien confessée. Va , dit la commere Gernifle , de cent de noyés , pas un de sauvé ; de cent de pendus , pas un de perdu.

Une de ces poissardes parcourut plus
Tome II. N

attentivement la momie : frappée de l'inattention de ses compagnes , elle s'écria avec vivacité : Aihe-huri de Chayo ! Voyez donc , ce n'est point la tante à Monsieur , c'est son grand-pere , hé il en a pour deux liards sans lui rendre son reste. Oh ! cousine Baber , dit une autre , Sainte Geneviève , que cela est pitoyable ! c'est pis que not' homme quand il est d'sous ; si tu veux un lavement de barbarie avec un chalumiau de trippes , le grand-pere de Monsieur a un très-beau chalumiau ; ça avioit l'air d'une viei'le corde de basse ratatinée... Hé , hé , commere , regarde les deux voisins du grand-pere , on diroit deux vieilles emplâtres d'onguent de la Mere.... Tiens , la Gernifle , prends ça pour te faire des mouches , tu en mettions quelquefois , ta viande se gâte. Tais-toi , chienne de garce , dit Madame Gernifle en colere , tu n'aurois pas fait trois enfans , si tu n'avois trouvé que ces emplâtres. Voyez cette gueuse , répartit l'autre , son homme n'en a pas un plus rude , mais la putain sait où en trouver d'autres.

Co
dist
dame
parle
Com
plais
il a
de S
Sain
quel
Ger
mon
gorg
F. .
que
ait
pere
çois
Seig
sarc
de

(
Mén
du

Ces femmes alloient se battre ; pour distraire leur colere , je leur dis : Mesdames , cette momie parle ; pour la faire parler , il faut lui souffler au derriere. Commere , dit l'une , cela devions être plaissant ; pardi , soufflons-lui au cul , il a les fesses aussi dures que le violon de S. Jean des Ménestriers de la rue Saint-Martin (1) : elles disputerent laquelle souffleroit la premiere. La grande Gerniffle eut tous les honneurs ; la momie lui remplit la face & sa grosse gorge de matiere louable. Oh , Jean F.... de grand-pere ! s'écria-t-elle , que le B.... est puant ! il faut qu'il ait avalé quelques garces ! Mon grand-pere qui avoit vécu à la Cour de François premier , juroit comme nos vieux Seigneurs , & fit *chorus* avec les poissardes. Ces femmes , moins étonnées de l'entendre parler , que pressées de

(1) On voit à la porte de St. Jean des Ménestriers un saint qui joue parfaitement du violon.

riposter , lui dirent : Voyez ce nique-
douille de trépassé , il est furieusement
en gueule ! fais-tu , vilain , que je te-
nions tête à dix hommes , & que je
nous F.... d'un revenant ; tu n'es bon
à rien , je patientons de nos hommes ,
ils jurons ; mais dame , ils nous faisons
plaisir , ils nous chatouillions où ça
nous démange ; mais ton boyau de chat ,
que ferions-nous avec... ? Putains , ma-
querelles , dix millions de garces , vous
tairez-vous ? dit mon grand-pere ; toi ,
tu as fait ton mari cornard ; toi , tu as
vendu ton chien d'honneur pour une
chopine au gros Caillou ; toi , gueuse
de Françoisse , tu as porté le colier du
pilori.... Ces chiens de défunts , dit la
commere Manon , étions comme les
gens d'Eglise , ils décrions les honnêtes
femmes de trafic par charité. Vierge
de corps-de-garde , veux-tu te taire ?
tu as fait trois enfans avant de te ma-
rier. Il vaut mieux , vieux pénard , faire
trois enfans qu'un veau ; avec ton chien
d'anchois , tu n'aurois pu faire un poil.
Ne vous fâchez pas , Monsieur le grand-

D
pere ,
noir d
coup
verre
fondra
Oui ,
de cu
race ,
l'iau.
rez - v
grand
une p
mom
Sa
ces f
me fi
de la
temp
dans
moi
cheu
rend
un
pere
com
peu

pere , dit une autre , vous êtes tout noir de colere. Javotte , apporte un coup de rogome à Monsieur , un bon verre de sacré-chien tout pur , ça lui fondra la rage qu'il avons dans le cœur. Oui , dit Javotte , voilà une belle face de cul grillé ; si l'on avoit de cette race , on pourroit jeter le pere dans l'iau. Chiennes de coquines , vous tairrez-vous , dit encore une fois mon grand-pere ? ces femmes s'échaufferent ; une plus vive que les autres , prit la momie , & la jetta dans la riviere.

Sans me fâcher inutilement contre ces femmes , je payai le batelier , je me fis mener à bord , je suivis le cours de la Seine. Mon grand-pere juroit , tempétoit dans l'eau comme le tonnerre dans les nues. Il fut rendu plutôt que moi aux filets de S. Cloud. Les pêcheurs voyant flotter un cadavre , entendant des cris , crurent que c'étoit un negre ; ils pêcherent mon grand-pere , aussi-tôt qu'il fut à terre , il commença à jurer : les pêcheurs & le peuple attroupés , fuirent en faisant

150 LA MOMIE

des signes de croix ; les bateliers croyoient avoir pêché le diable. Mon grand-pere m'accabla d'un million d'injures : Crâne à l'envers , chien d'insensé , malheureux étourdi , tu ne vois que de la canaille , de la mauvaise compagnie si ton pere savoit ta conduite tu voyages avec des maquerelles , des poissardes.

La frayeur du diable avoit alarmé tout S. Cloud ; des fanatiques qui me croyoient d'intelligence avec l'esprit malin , vouloient m'arrêter ; quelques personnes instruites de l'histoire de la momie les en empêcherent , & cette scene se termina comme les aventures qui arrivent en France par la plaisanterie & le sarcasme. Mon grand-pere qui se souvenoit d'avoir été Xouquin à la Chine , & favori de François premier , étoit gros d'humeur. Il faut que tu me ramenes à Paris , me dit-il , je te défends de me souffler davantage au derriere , & sur-tout de me conduire à la Cour. Le bon-homme avoit beau menacer , j'étois le maître ;

la nuit
à S.

J'ai
à Ver
gneur
Sa M
l'anti-
Les la
regar
des C
dant
Mon
Roi
garda
les ,
à don
mie i
gran
gran
appo
Jésu
ces
tunc
gem
je v
mon

DE MON GRAND PERE. 155

la nuit étant venue , nous couchâmes à S. Cloud.

J'arrivai le lendemain de bonne heure à Versailles. Je fus adressé à un Seigneur intendant des menus plaisirs de Sa Majesté ; je restai trois heures dans l'anti-chambre avant d'avoir audience. Les laquais en passant & repassant me regardoient avec l'insolence des laquais des Grands. Je parus devant l'intendant des petits plaisirs de Sa Majesté : Monseigneur , je desirerois montrer au Roi une momie. L'intendant me regarda d'un œil caustique , leva les épaules , & me dit : Voilà un plaisant cadeau à donner au Roi ; quelle est cette momie ? Monseigneur , c'est celle de mon grand pere. Le Roi se F.... de ton grand-pere ; fors-tu de l'hôpital ? si tu apportois la momie du Général des Jésuites , comme on parle beaucoup de ces fripons , tu ferois peut-être fortune. Les Jansénistes te paieroient largement. Monseigneur , la momie que je veux présenter à Sa Majesté , est une momie parlante. Va , il n'en manque

point à la Cour ; la vieille Duchesse... Madame de la la nous ennuiant assez ; on les souffre à cause de l'étiquette du tabouret... Allons, fais apporter ta momie. Avant, il faut, s'il vous plaît, que j'avertisse votre grandeur que le Dieu Xénoti.... Qu'est-ce que ton Dieu Xénoti ? le Dieu Xénoti ou le *Tien* est le Dieu de la Chine. . Eh bien ! ton *Tien*, qu'a-t-il fait avec ta momie ? Pour la faire parler, il exige qu'on lui souffle au derrière ; & dans le moment qu'on lui souffle au derrière, mon grand pere décharge dans la physionomie du souffleur une quantité honnête de matiere louable. Comment, B..., dit le Monseigneur des menus, tu viens me faire perdre le temps, je dois aller chez la petite..., & tu m'amuses avec des sornettes : il me fit chasser à coups de bâton ; ses gens ne m'épargnerent point. Je sentis alors que mon grand-pere connoissoit la Cour, & avoit demeuré à celle de François premier. Je retournai tristement à Paris.

D
Deu
charme
plutôt
esprit c
rendre
muable
d'Ephig
Je r
assise s
l'Infan
l'abord
à Paris
lées le
bourg.
me pre
du mo
momen
cette v
pourra
a enco
ame ef
trouve
être sa
tié, m
qu'un

DE MON GRAND-PERE. 153

Deux jours après , je fus épris des charmes d'une jolie personne ; c'étoit plutôt une divinité qu'une mortelle ; un esprit cultivé , une raison solide , un cœur tendre & sensible , une constance immuable formoient le caractère & l'ame d'Ephigénie.

Je rencontrai le soir cette belle fille assise sur une pierre , sous les Jardins de l'Infante ; elle paroissoit fatiguée : je l'abordai avec ce ton aisé qu'on aborde à Paris les filles qu'on trouve le soir isolées le long des Tuileries ou du Luxembourg. Ephigénie vit mon erreur : Ne me prenez pas , Monsieur , pour une fille du monde , je suis étrangere , j'arrive au moment à Paris , je ne connois point cette ville ; je ne sais pas même où je pourrai me retirer en sûreté ; si la vertu a encore des droits sur les cœurs , si votre ame est capab'e de soutenir l'innocence , trouvez-moi un logement où je puisse être sans crainte ; mon estime , mon amitié , ma reconnoissance , plus constans qu'un instant de plaisir , plairont mieux

à votre cœur, & me rendront plus digne de vous.

Ce langage nouveau me surprit ; je me prêtai de toute mon ame à obliger une si belle personne ; j'ai toujours eu la vanité de faire le bien. J'appellai un fiacre , je conduisis la belle étrangère dans une chambre garnie à côté de la mienne. Notre connoissance devint plus chere, mes procédés honnêtes, encore plus, je l'ose dire, la naïveté de mon cœur me méritèrent celui d'Ephigénie. Nous fûmes unis des liens de l'amour ; nous prîmes la vérité pour le témoin de notre tendresse, & nos nœuds furent aussi saints, aussi respectables que s'ils avoient été serrés par des cérémonies qui ne disent rien au cœur.

Ephigénie en s'unissant à moi m'avoit demandé une grace, sans laquelle je ne pouvois aspirer à la posséder. Ne me questionnez jamais, me dit-elle, sur le lieu de ma naissance, sur mon nom, sur mes malheurs. Je suis de condition, je n'ai jamais eu à rougir d'aucune action

DE
de ma vi
mon co
amant,
seul qu

Je n'
la mom
demand
Je lui
testame
quelle
foible
nos bel
sera m
grand-
aurons
le fera
épouse
ne ser
nécessi
nous r
l'occa
ront d
tant.
souffla
de me
Fer

DE MON GRAND PERE. 155

de ma vie , la vertu a toujours brûlé dans mon cœur , vous êtes mon premier amant , le seul homme que j'aime , & le seul que j'aimerai.

Je n'avois point parlé à ma femme de la momie ; elle la trouva un jour , me demanda ce que c'étoit que ce cadavre. Je lui contai l'histoire & les clauses du testament. Ah ! cher époux , me dit-elle , quelle importante ressource de notre foible fortune ! Cette momie fournira à nos besoins , il faut peu aux sages , ce sera moi qui soufflerai au derriere du grand-pere chaque fois que nous en aurons besoin ; mon cœur qui t'aime , le fera sans répugnance. Non , chere épouse , lui dis-je en l'embrassant , nous ne serons point réduits à cette humiliante nécessité. Une centaine de louis , qui nous restent , notre économie , le tems , l'occasion , le bonheur , nous empêcheront de recourir à un moyen si dégoûtant. Malgré mes raisons , ma femme souffla quelque tems après au derriere de mon grand-pere.

Femmes agréables de Paris , petites

maitresses, visages peints, cœurs plâtrés, vous blâmez sans doute le mauvais goût de Madame Xan - Xung ; hélas ! vous eussiez soufflé comme elle au derriere du grand Xon-quin de la Chine, non point pour un mari, cet animal n'est pas fait pour mériter vos soins ; mais pour rendre la vie à un petit chien idolâtré, pour arracher un amant d'éclat à une rivale illustre ; oui , le cul de mon grand - pere seroit bientôt usé de vos baisers caressans, s'il pouvoit vous donner la beauté triomphante d'Ephigénie.

Ma compagne profita de mon absence pour souffler au derriere du favori de François premier. Le bon - homme , ébloui de ses appas , enchanté de son esprit , s'applaudissoit de notre union ; il me félicita sur mon bon goût : Tu es plus heureux , me dit-il , mon enfant , que François premier. Diane de Poitiers, Madame d'Étampes, Françoisse de Foix, & ta grand'mere , étoient des beautés communes en comparaison de ta femme ; ô Dieu Xénoti ! rends-moi la chaleur du printemps , accorde - moi la force
de

de faire
cette
mille.

Mo
dente
fit ent
nuage
ancien
que so
de la
j'avois
celui
un pli
Xung.

O v
le Tier
est par
est dign
du hau
d'albat
Franço
santes
son effi
du trôn
ô flamme
Tom

DE MON GRAND-PERE. 157

de faire cocu mon petit fils , je l'ai été ,
cette faveur ne sortira point de la fa-
mille.

Mon grand-pere ayant fini son ar-
dente & cordiale priere , le tonnerre se
fit entendre ; le *Tien* descendit dans un
nuage de fleurs ; & selon la rubrique
ancienne des Dieux , il ne me montra
que son derriere : je ne fus point ébloui
de la majesté du postérieur du Dieu ,
j'avois vu celui de ma femme , l'éclat de
celui de Xénoti ne pouvoit pas faire
un pli au derriere de Madame Xan-
Xung.

O vertueuse ! ô belle femme ! s'écria
le *Tien* à ma compagne , que ta roue
est parfaite ! ton amour pour Xan-Xung
est digne des encens du Ciel ! Je t'ai vue
du haut de ma gloire , servir de tes mains
d'albâtre les cuisses seches du favori de
François premier ; tes levres appétis-
santes se coller sans répugnance sur
son effroyable derriere ; ta gorge digne
du trône des Dieux , inondée
ô flamme de l'hyménée , que vous êtes

Tome II.

O

pure dans le cœur de cette belle femme ! c'est en faveur de sa tendresse conjugale , que je change la clause du testament.

Comme les graces des Dieux sont pareilles aux étoffes , qu'elles ont un côté & un envers , je ne puis attacher ce nouveau bienfait qu'à deux choses ; savoir le plaisir & le déplaisir. Chaque fois qu'on voudra faire parler le grand-pere , Madame Xan-Xung commencera par le plaisir ; pour donner le plaisir , elle appliquera sa belle main sur le front du papa , la glissera en appuyant un peu sur le nez jusqu'au menton : le déplaisir sera à-peu-près ce qu'on appelle chez les Barbiers , *raser à contre-poil* ; en appliquant la main au menton , pressant plus fortement sur le nez , & remontant jusqu'au front. Aussi-tôt que le grand Ton-quin de la Chine aura reçu le plaisir & le déplaisir , il parlera par surabondance de grace ; je donne au pere Xan-Xung le pouvoir de gesticuler avec décence , & je le fais dès ce moment le protecteur des frigides. Le Tien s'en

retour
tonne

La c
muer
Méda
exuren
zele ;
Ciel ,
la ter
craint
arrêté
le mal
dévot
en c
leurs
de se
mode
noit
grand
passer
heure
gens
aussi
tiens
cien
vich

retourna au ciel , au bruit redoutab'le du tonnerre.

La cabale dévote commençoit à se remuer dans Paris ; les énergumènes de S. Médard & les petits dogues de la Bulle eurent la momie digne d'occuper leur zèle ; sous le prétexte commode du Ciel , ils chercherent à me tracasser sur la terre. Les faux dévots sont plus à craindre que les scélérats ; ces derniers , arrêtés par la peur des supplices , font le mal en tremblant & avec remords ; les dévots , jaloux d'être agréables au Ciel , en commettant l'injustice , étouffent leurs victimes avec joie. Paris occupé de ses Pantins , de ses tableaux à la mode , & de son Ramponeau , ne donnoit point dans les momies & dans les grands-peres. Je formai le dessein de passer à la Mecque , Province de l'Arabie heureuse , où les momies & les vieilles gens sont adorés. Les Mecquains , aussi purs dans leur culte que les Egyptiens , conservent précieusement d'anciennes momies de Bonzes & de Derviches.

Au culte des momies , la Mecque entretient encore une sainte chaleur pour les frocs & les chapelets musulmans : pour suivre le bon goût meequain , je fis habiller la momie en Bonze. Aussi-tôt que ma femme eut donné le plaisir & le déplaisir à mon grand-pere , il se regarda ; surpris de se voir vêtu ridiculement , il me dit : Es-tu fou ? allons-nous courir le bal ? vas-tu me montrer à la foire St. Germain ? Mon papa , nous sommes sans fortune ; dans un siècle de fer & d'argent comme le nôtre , ce dernier métal est dangereux à gagner , & s'envole aisément ; pour le fixer dans nos mains , nous allons à la Mecque ; en route nous vous ferons voir dans les principales villes de cette Province oisive & sacrée , où nous vous ferons passer pour un Bonze , sous le nom du merveilleux Dressant , martyrisé à Londres sous le premier Pape d'Angleterre Henri VIII , de sainte mémoire. J'ai déjà arrangé une histoire , où mentant comme le Jésuite Maimbourg , je ra-

cont
vices
filles
d'An
pouv
alla
hom
sanco
de M
dema
dige
dre

DE MON GRAND PERE. 161

conte qu'un Mylord usé par les services rendus aux Myladis & aux petites filles de Covengarden, devint l'amant d'Anne de Boulén : ce courtisan ne pouvant satisfaire aux desirs de la Reine, alla trouver le Bonze Dressant. Cet homme avoit le don de guérir l'impuissance des maris & des amans ; il obtint de Mahomet la faveur que Mylord demandoit. Henri , instruit d'un prodige opéré pour le faire cocu , fit pendre le merveilleux Dressant.



HISTOIRE

DU MERVEILLEUX

DRESSANT,

BONZE DE LA MECQUE.



DRESSANT étoit Anglois ; il naquit de parens très-pieux. Madame sa mere se nommoit Véronique Tonneau ; elle étoit fille d'un crieur de moutarde dans le Comté de Sommerfet. Son pere, Lewis Bondon , étoit marchand de sif-flets en gros. La chasteté avoit voulu brûler de sa flamme impuissante le cœur de ces deux amans. La nature , semblable au sommeil , qui ne perd jamais ses droits , s'étoit vengée en blessant

Véron
fant
fille ,
le non
dressé
vallée
vallée
étoit
joue
solum
tre p
chent

Le
un g
à bal
& les
taific
loit t
échel
Lond
la T
rice

A
d'éc
qu'a
dre j

Véronique à l'endroit le plus retentissant du beau sexe. Elle conçut, étant fille, un gros garçon, à qui l'on donna le nom de Dressant, à cause qu'il s'étoit dressé sur les pieds en sortant de la vallée de pleurs pour entrer dans la vallée de larmes. Ce prodige sans doute étoit fait exprès pour donner sur la joue à M. Jean-Jacques, qui veut absolument que nous marchions à quatre pattes, tandis que les chapons marchent à deux pieds.

Le petit Dressant dès l'enfance avoit un goût héréditaire pour les manches à balai, les goupillons, les gros cierges & les queues de cheval. Plein de fantaisies comme un Anglois, il ne vouloit tetter que sur une table ou sur une échelle ; quand il voyoit la tour de Londres ou les mâts des navires de la Tamise, il les montrait à sa nourrice en riant sous son béguin.

A dix ans on lui donna un maître d'écriture ; il ne put jamais apprendre qu'à faire un I & un V, il faut rendre justice à ses talens, il fendoit un V

avec l'art du plus habile écrivain , & mettoit des points sur les I avec la sagacité & la profondeur du géometre le plus versé dans les points. Les révérences françoises lui déplaisoient furieusement ; il ne pouvoit voir courber les corps ; il se plaignoit que le beau sexe plioit trop les genoux en saluant ; comme il avoit de grandes notions de la lettre I , il disoit que les filles gâtoient les lettres de l'alphabet en faisant la révérence , parce que d'un I, elles en faisoient un O ; qu'il ne falloit pas heurter les lettres , ni souffleter M. Restant & l'Académie , qui assurent qu'un I doit être un I , & non point un O ; que de pareilles nouveautés faisoient trop remarquer l'inconstance des langues & celle des femmes.

Dressant , devenu grand garçon , se prit des appas d'une lavandiere. Cette fille étoit blanche comme la nuit , & grasse comme un artichaut. Kitty , selon les us & coutumes des gens de son état , étoit venue au monde huit mois avant le mariage de Madame sa mere.

Monfieur
joueur
Madame
gros ,
soit ce
appris
raison
avoien
tricote
quoit
supérie
sons A

Cet
sentit v
douleur
pour
plus g
les ge
Kitty,
sa me
Mon
Crinc
fille v
chienn
que ce

DE DRESSANT. 165

Monsieur Crincrin, son pere, étoit un joueur de violon plein de capacité; Madame sa mere, une ravaudeuse en gros, remplie d'érudition. Kitty dansoit comme une peinture sans avoir appris, chantoit sans avoir appris, & raisonnoit sans avoir appris. Ses doigts avoient été profondément cultivés, elle tricottoit mieux qu'une Princesse, piquoit des bonnets de nuit, & lavoit supérieurement les cravates & les chaufsons Anglois.

Cette fille, puissamment éduquée, sentit vers quatorze ans quelques légers douleurs. La nature qui travailloit alors pour elle-même, l'avoit caressée de ses plus gracieuses faveurs en développant les germes prolifiques de sa fécondité. Kitty, étonnée du spectacle, alla trouver sa mere, & lui dit d'un air épouvanté : Mon Dieu, ma mere, j'ai... Madame Crincrin qui comprit d'abord ce que sa fille vouloit dire, lui répondit : Tais-toi, chienne de sorte, ne vois-tu pas bien que ce sont tes fleurs? Voyez, dit Kitty,

est-ce que je pensois que mon cul étoit un jardin (1) ?

Le mérite de Mademoiselle Crin-erin se fit connoître. Dressant ne fut pas insensible à tant de charmes. Il vit la belle au service ; en galant homme il choisit ce temps pour devenir amoureux , & Kitty profita du même sermon pour ouvrir son cœur aux subites impressions de M. Dressant. L'amant étoit à son côté, son œil s'émancipoit à courir sur la belle gorge de Kitty , & cet objet augmentoit les distractions & l'amour du Berger.

Dès qu'un Anglois est sensible , il en fait part à sa marraine ; & lorsqu'elle a déterminé la nature de sa passion , il se presse de l'apprendre à l'objet de ses desirs. Un Breton ne croiroit point

(1) Cette simplicité angloise a son mérite , & fait honneur à Kitty. On observera que je ne peins dans ce morceau que la canaille Angloise. Les honnêtes gens pensent sagement , & s'expriment de même dans toutes les nations.

être an-
avait
de sa m-
ne tard

Le j-
mide ,
porte d-
que la
pandoi-
sier qu-
bien re-
senta d-
permis-
par un-
quée ;
peau ,
l'autre
viens
deman-
fille M-
tout ho-
acheva-
les der-
La me-
fille , r-
nant un

être amoureux , si sa marraine ne l'en avoit persuadé. Dressant suivit l'usage de sa nation ; assuré de son amour , il ne tarda plus à l'apprendre à la Bergere.

Le jeune homme naturellement timide , ne frappa qu'en tremblant à la porte de sa maitresse. Son air gauche , que la crainte engourdissoit encore , répandoit dans son maintien cet air grossier que le pinceau de Teniers a si bien rendu dans ses tableaux. Il se présenta d'abord à la mere pour obtenir la permission de voir sa fille. Il débuta par une révérence profondément manquée ; & tenant d'une main son chapeau , tandis qu'il se grattoit la tête de l'autre , il lui dit : Myladi Crincrin , je viens pour avoir l'honneur de vous demander la permission de voir votre fille Myladi Kitty , & cela en tout bien, tout honneur sur la foi du mariage. En achevant cette phrase , il rognait avec les dents une corne de son chapeau. La mere honorée qu'on recherchât sa fille , répondit à ses politesses ; & traînant un peu la voix , elle lui dit : Vous

flattez beaucoup fort l'honneur de notre fille, M. Dressant ; mais Kitty a les taons trop bas pour vous (1). Point du tout, répartit Dressant, c'est moi, Myladi Crincrin, qui les ai trop courts, & qui serai charmé d'être flatté de la considération que votre fille voudroit que je puisse être son amoureux : Miss n'a que quatorze ans, elle est bien jeune. Cela n'y fait rien, Kitty est comme les jeunes poulets, elle est bonne à mettre en broche. Cela est encore vrai, répondit la mere d'un grand sang-froid, au reste, Kitty est digne de vous ; du côté de l'honneur, elle est nette comme une perle. Jour de Dieu, il n'y a point un *farthing* à redire. Je suis charmé que vous donniez un si bon témoignage de votre fille, c'est un agrément quand on peut contenter ses pere & mere, cela n'est point aisé... Pourrai-je avoir l'honneur de voir Miss ?

(1) Expression angloise, qui signifie qu'elle n'est pas assez riche.

Allez

Allez d
à comp
endorm
somme
feroit
percé
venx
nous
point

Dre
la troi
linge
la voy
que c
de l'es
Quoi
jolies
que n
m'entr
Dress
miile

(1)
stance
pour
qu'ils
Te

DE DRESSANT. 169

Allez dans le grenier , elle doit y être à compter du linge ; elle sera peut être endormie , elle est indisposée ; nous sommes aujourd'hui le 17 du mois , elle seroit bien logée à la boutique du cœur percé (1) ; vous entendez ce que je veux vous dire ? Oh ! cela ne fait rien , nous la guérirons. Ne vous pressez point au moins , M. Dressant.

Dressant monta chez sa maitresse ; il la trouva endormie sur un paquet de linge sale : Qu'elle est belle ! dit-il en la voyant , c'est l'amour qui sommeille ; que celui qui a imaginé les filles avoit de l'esprit ! il en savoit plus que moi ! Quoique Kitty ronfle , disons - lui de jolies choses , exprimons - lui tout ce que nous sentons pour elle , elle ne m'entendra point , je serai plus hardi. Dressant se déclara à sa maitresse , jura miile & mille fois qu'il n'adoroit

(1) Terme de convenance & de bien-
sance , dont se sert le beau - sexe Anglois
pour cacher aux profanes les jours mystérieux
qu'ils consacrent à l'amante d'Endimion.

qu'elle. Pressé du feu qui dévorait son ame , il tira la bergere par le bras , & lui dit : Les cœurs vous viennent en dormant , belle Kitty , comme la barbe m'a poussé au menton , voulez-vous agréer mes feux ? je suis fou d'amour , tâchez de devenir aussi folle que moi ; quand nous serons bien foux tous deux , nous nous marierons , c'est le véritable moyen de faire des enfans fort sages.

Vous me surprenez , M. Dressant , dit Kitty en bâillant ; comment de foibles charmes comme les miens ont-ils pu rendre sensible un cœur comme le vôtre ? Ah , Mifs ! vos beaux yeux , votre belle bouche , votre nez , tout cela est si parfaitement attaché ensemble , que vous paroissez tout d'une piece. Le Dimanche , vous n'avez point ce vilain mouchoir qui dérobe des choses... ah ! des choses... mais des choses... hélas !... mon cœur s'en va ! mon cœur s'en va ! Est-ce que vous vous trouvez mal , M. Dressant ? mes appas vous incommode-t-ils ? non , ma chere Kitty , mais ils m'ont blessé... Est-ce que vous

devez
diable
Mifs ,
regard
faire
elle ;
sembl
çoit ,
Kitt
comp
sant ,
recon
moins
pour
banq
vrai
Kitty
concl
ces p
de so
tresse

(1
dre a
mont
& re

devez regarder les filles de si près ? le diable ne dort jamais. Je suis terrible, Miis, vis-à-vis du beau sexe ; quand je regarde une fille, j'ai l'honneur de lui faire aller mon coup-d'œil tout dessus elle ; ça fait toujours que je l'aime, semblant de rien, & qu'elle s'en aperçoit, comme si rien n'étoit.

Kitty regarda son amoureux avec complaisance, & lui dit : Mylord Dressant, j'ai l'honneur d'avoir la vertu en recommandation, ne songez pas au moins à me ravir un trésor plus fertile pour les filles que les richesses de la banque.... ; mais cependant, est-il vrai que vous m'aimez ? Oui, chere Kitty, je vous adore... tenez sur ma conscience & sur mon filet. En disant ces paroles, le berger allongea la peau de son gosier, & la montra à sa maitresse (1).

(1) La cérémonie d'allonger, ou de prendre avec deux doigts la peau du gosier & la montrer à sa maitresse, est un serment sacré & respecté en Angleterre.

Dès qu'une fille en Angleterre a vu le filet de son amoureux , elle ne doute plus un moment de sa fidélité. L'amant, soulagé par sa déclaration , ne s'occupe que de vanter ses charmes. Que vous êtes belle ! lui dit-il. Allez , Mylord , je suis assez belle pour pourrir dans la terre (1). Vous avez beaucoup d'esprit, Mifs ! Ça vous plaît à dire ; après vous, Mylord, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Un pareil compliment annonce toujours, en Angleterre , une fille bien nourrie. Vous avez une belle main , continue l'amoureux , vous devez avoir un beau sein ; car on dit que la main fait la gorge. Oui , j'ai le sein fort beau , mais vous me faites bien de l'honneur ; j'aime mieux d'être moquée ici que dans le parc de St. James , il n'y a pas tant de monde ; c'est vous , Mylord Dressant, qui êtes un garçon droit comme un I,

(1) Cette réflexion est de la majesté & du génie Anglois , qui pense toujours solidement & fortement.

un dr
tout ,
êtes g
vous
répar
perfor

Ce
permi
d'embl
bien ,
ration
doux
Mylor
qu'un
pas l
pas
qu'or
me d
elle l
acco

U
puiss

(1
la m

un drôle bien déhanché. Oh ! point du tout , je ne suis pas beau. Ah si ! vous êtes grand & beau ; vos mépris , Mylord , vous serviront de louanges. Au reste , répartit Dressant , je suis prisé par une personne qui a un esprit sublime.

Cette conversation se termina par la permission que l'amoureux demanda d'embrasser sa maitresse : Voulez-vous bien , chere Miss , m'accorder la considération de vous baiser ? cela seroit fort doux à mon visage. Vous avez raison , Mylord , cela ne seroit point aussi dur qu'une porte ; mais , au reste , je ne suis pas la fille d'un boulanger , je n'aime pas les baisures ; ma mere veut bien qu'on me baise , elle ne veut pas qu'on me chiffonne (1) : sans autre défense , elle laissa prendre un baiser à son amant , accompagné de plusieurs autres.

Une plus forte preuve qu'une fille puisse donner en Angleterre de sa

(1) Ces phrases ont plus de graces dans la majesté du langage Anglois.

tendresse, c'est de se chauffer à la chemisette avec son amant, & de manger la rôtie. Voici comme se font ces deux cérémonies. Pour se chauffer à la chemisette, la fille tourne sur le devant une des ouvertures de son jupon pour en former une espèce de foyer, dont la chemise est le fond; alors, à la réverbération de la chauffrette, elle échauffe comme au bain-marie les mains de son amoureux. On prétend à Londres que cela se passe toujours en tout bien tout honneur.

La cérémonie de la rôtie est un peu différente. La fille arrange deux tranches de pain beurré sur les charbons de la chauffrette; & pour mieux conserver la chaleur, elle met la chauffrette & le ragoût sous ses jupons. Le beurre qui fond & le pain qui grille ne gâtent pas son linge, la fumée trouve une cheminée pour s'échapper; c'est-à-dire, elle passe facilement sous les jupes, où les plis laissent toujours quelques ouvertures. Cette beurrée est fort appétissante, quand elle est ainsi rôtie entre deux feux.

L'he
rôtie
gere,
par un
la noc
heure
sa fille
Kitty
votre
affaire
la jeu
l'hom
je suis
Dressa
les ch
Lev
avait
fense
minist
tranch
lui fr
l'hum
don s
voilà
Baby

L'heureux Dressant , favorisé de la rôtie & des menues faveurs de la bergere , vit bientôt couronner sa flamme par un mariage secret. Le lendemain de la noce , Myladi Crincrin alla de bonne heure chez les jeunes époux , questionna sa fille sur les aventures de la nuit : Kitty , dit-elle , êtes-vous contente de votre mari ? a-t-il bien fait la douce affaire ? Ah ! ma chere mere , répondit la jeune femme , que l'invention de l'homme est une belle invention je suis toute honteuse Mylord Dressant entend mieux cela qu'à ramer les choux.

Lewis Bondon , sachant que son fils avoit uni sa chair à celle d'une blanchisseuse , l'enferma chez lui ; & par le ministere de Mylord Côme , écuyer tranchant des barbes de son quartier , lui fit abattre les sources jumelles de l'humanité. L'opération achevée , Bondon s'écria : O mon fils Dressant ! vous voilà invulnérable aux traits des filles de Babylone & de Coven-garden ; vous

pouvez dès aujourd'hui coucher en toute sûreté avec votre grand'mere.

L'infortuné Dressant, ne trouvant plus d'agrémens dans la ville de Londres, s'embarqua pour Constantinople; delà il passa à la Mecque, où il prit l'habit des Bonzes. Sa grande chasteté lui mérita les regards de Mahomet; le Prophete, pour le récompenser de sa vertu, le déclara patron des frigides. Dressant, jaloux de faire part à ses compatriotes des faveurs qu'il avoit reçues du législateur des croyans, retourna à Londres, où il fit des cures prodigieuses sur les Mylords atteints de consommation & d'impuissance. Les graces qu'il accorda au Duc... furent la cause de sa mort. Henri VIII, instruit de la guérison de ce Seigneur, fit pendre Dressant; depuis ce temps, la majesté du peuple Anglois, & la croyance du peuple Turc, ont toujours invoqué ce Bonze merveilleux.

Voilà, dis-je à mon grand-pere, l'histoire de Dressant: c'est sur cette fable

que je
Mecqu
aux fal
gagne
Tu as
Xung,
que da
fait be
Aoulia
point
crains
gent le
ne fau
douza
ne fau
homme
ver de
que v
tre fo
du ten
l'air m
ques p
contes
rêves
être aj
éclairé

que je veux établir ma fortune. La Mecque, qui fait l'obligation qu'elle a aux fables, ne se fâchera point que je gagne un peu d'argent avec la mienne. Tu as des idées extravagantes, Xan-Xung, tu te feras des affaires; je sais que dans le pays où tu veux aller, on fait beaucoup de plaisanteries avec les Aoulia; mais les Derviches ne veulent point qu'on se mêle de leur métier, crains les Bonzes; ces fanatiques arrangent les fagots dans cette Province, il ne faut guere d'esprit pour arranger une douzaine de fagots; c'est à cause qu'il ne faut point de génie, qu'on brûle un homme d'esprit. Il ne peut rien m'arriver de fâcheux, mon cher papa, pourvu que vous voulussiez vous prêter à notre fortune, vous défaire des manieres du temps de François premier, prendre l'air modeste d'un Bonze, lâcher quelques paroles édifiantes, & prêcher des contes aux Mecquains; ils croient aux rêves du Monfti, ils pourront peut-être ajouter foi aux discours d'un homme éclairé.

Nous partîmes pour la Mecque : nous prîmes la route par la Bourgogne, nous nous arrêtâmes à Langres, où nous fîmes voir le merveilleux Dressant. Ma femme montrait les beautés & les agrémens de l'Aoulia, mais ses charmes enchantèrent bien davantage les Langrois. Le bruit de la momie, les graces d'Ephigénie, attirèrent une foule de spectateurs. On admiroit quelque temps mon grand-pere, & les yeux revenoient toujours sur Madame Xan-Xung : Phriné, Sapho, Julie, Cléopâtre, Hélène n'avoient jamais inspiré tant d'amour que ma belle compagne.

Un vieux Président de Langres vint voir la momie ; ébloui de la beauté de ma femme, il se sentit un homme nouveau, & la même nuit il donna à la vieille moitié des preuves de ses feux : la Présidente depuis dix sept ans n'avoit eu ce cadeau. Une cure pareille fit du bruit ; Madame la Présidente étourdissoit la ville de la vertu du Bonze Dressant. Oui, disoit-elle, j'ai éprouvé la puissante intercession & ses douces influences dans

la perso
m'a fa
l'âge d
- Nou
Beanne
sons ,
Ville su
tre du r
niere &
mes ha
nateur.

La r
& les l
de nou
ne pro
rons d
tres , l
écoles
mervei
culture
filles e
dame X
de ses
rangue
rester
nous e

la personne usée de M. le Président ; il m'a fait la politesse avec la chaleur de l'âge de vingt-cinq ans.

Nous arrivâmes quinze jours après à Beanne. Les Beaunois, qui font les maisons, les clochers & les ponts de leur Ville sur les lieux, vinrent à la rencontre du merveilleux Dressant avec la bannière & le Magistrat à queue. Nous fûmes harangués par le plus ancien sénateur. Voici à peu-près le compliment.

La nouvelle charrue de M. Duhamel & les brochures imaginées par l'esprit de nouveauté pour améliorer nos terres, ne produiront rien tant que nous aurons des bras engourdis dans les cloîtres, les chapitres & sur les bancs des écoles de Théologie. La découverte du merveilleux Dressant sera plus utile à la culture des terres, des femmes & des filles que... Ici l'orateur aperçut Madame Xan-Xung, fut pétrifié à l'aspect de ses charmes, & ne put achever sa harangue ; en rhétorique il est permis de rester court vis-à-vis d'une jolie femme : nous entrâmes en triomphe dans la ville.

Madame Xan - Xung accompagnoit l'Aoulia ; sa beauté fit un effet si prodigieux sur les organes massifs des Beaunois , que toute cette savante cité fut en combustion , & cette nuit les Dames éprouverent la bienfaisance du Bonze Dressant.

Nous restâmes un mois à Beaune. Le miracle de Langres avoit éclaté en France & en Suisse. Un Seigneur de la Cour , le plus aimable , le plus spirituel , étoit alors aux délices avec son ami le Comte de Tourné , où il avoit appris la guérison du vieux Président ; il passa à Beaune , & voulut voir le merveilleux Dressant.

Malgré les ravages des années , le Duc avoit encore ce feu de l'esprit , cette politesse qui accompagnent si bien l'aménité François : Est-ce vous , Monsieur , dit-il en m'abordant , qui possédez la précieuse relique de l'Aoulia Dressant ? Est-ce du Moufti que vous la tenez ? La Mecque commencet-elle à avoir de l'esprit ?... Je vous dirai que j'ai besoin du secours de votre Bonze ; j'ai
tant

tant
mille
beau
mouv
mon
cher ,
rible
fem
ami
aussi
tant d
celle-l
dit ,
du pla
du C
sa vol
je n'en
gloss
la per
a de n
possibl
moise
moi v
Je
l'Aoul
vit à
Ton

tant joué de mes pieces, que les onze mille fétiches n'y pourroient rien ; j'ai beau remuer mon imagination par le mouvement perpétuel des tableaux de mon salon, j'ai perdu de vue mon clocher, je ne vois plus cet animal si terrible aux maris, & si délicieux pour les femmes ; on est sensible à la perte d'un ami si intime ; j'enrage de quitter une aussi bonne compagnie ; ce ui qui a fait tant de choses, devoit au moins laisser celle-là à notre fantaisie. M. l'Abbé de... dit, dans une jolie piece, que les loix du plaisir sont ses volontés ; la servante du Curé, la belle Claudine, étoit à sa volonté ; il peut avoir des volontés, je n'en ai plus. Le pere du Docteur Pangloss que je viens de quitter, assure que la perte des volontés n'est pas ce qu'il y a de mieux dans un monde le meilleur possible ; & malgré la beauté de Mademoiselle Cunegonde... à ça montrez-moi votre relique.

Je conduisis ce Seigneur aux pieds de l'Aoulia ; quelle fut sa surprise lorsqu'il vit à son côté Madame Xan-Xung ! le

Duc se sentit à l'instant dans l'heureuse situation du Président de Langres : Oh, oh ! dit-il, je vois de quoi il retourne, c'est Madame qui fait le miracle. J'ai vu de bien près sous mes yeux les beautés d'Allemagne, de Gênes, de l'Italie & de la France ; elles n'ont point fait sur mes sens l'impression des charmes de votre épouse ; la conquête flatteroit davantage mon cœur, que celle de Minorque, chantée par tout le Royaume, & pour laquelle on a fait tant de méchans vers.

Ma femme, avec une douce modestie, beaucoup de politesse, répondit au Duc, lui ôta l'espoir de tenter le moindre projet ; il vit qu'elle avoit la foiblesse d'aimer son mari, il plaisanta avec le merveilleux Dressant ; mon grand-pere prit avec lui le ton de la Cour, ils se dirent les choses les plus obligeantes. Que faisoient les femmes, lui demanda le Duc à la Cour de François premier ? Elle se tracassoient pour nous, se déchiroient avec une sensibilité admirable, ne rougissoient point de leurs foi-

bleses
maris,
chiens
femme
les hon
les uns
pas les
fraises
tions
les qu
allions
étions
mes. C
aimion
notre
servior
noissio
Le
mon é
nous
mon
mes r
nous
une l
Com
gneur

bles, haïssoient raisonnablement leurs maris, aimoient les amans d'éclat, les chiens & les bagatelles. Les siècles des femmes se ressembtent, dit le Duc : & les hommes ? Nous nous faisons cocus les uns & les autres, nous ne trouvons pas les cornes plus étranges que nos fraises & nos aiguillettes, nous débutions par les filles de la Reine, nous les quittons, nous y revenions, nous allions à la fille de joie ; & quand nous étions vieux, nous médions des femmes. Quelle religion aviez-vous ? Nous aimions le Prince, nous lui faisons notre cour ; & après Dieu, que nous servions de bon cœur, nous ne connoissions que le Roi.

Le Duc en nous quittant, engagea mon épouse à lui envoyer son portrait ; nous le promîmes : je le placerai dans mon cabinet, il fera plus d'effet que mes machines.... A propos, dit-il, en nous ramenant dans la chambre, j'ai une lettre à vous remettre de M. le Comte de Tourné ; c'est un vieux Seigneur, qui, dans sa vieillesse, fait en-

core des prodiges ; son génie ne baisse point , il durera encore long-temps ; l'esprit dans les vieillards est le thermometre de leurs jours. Aussi-tôt que le Duc fut sorti , nous lûmes la lettre du Comte , & quantité d'autres de différens endroits.

Lettre du Comte de Tourné à Monsieur Xan-Xung , Sacristain du merveilleux Dressant.

MONSIEUR ,

Mon bon ami le Duc D.... qui vous remettra cette lettre , est précisément dans ma position ; nous ne sommes propres lui & moi aujourd'hui qu'à servir de tremblans aux orgues de quelque Cathédrale. Le ruban d'or que j'ai aimé dans l'Ecclesiaste , est retiré. J'ai beau imiter un vieux Roi , rien ne paroît. Je couche régulièrement avec deux jolies filles du Valois imprégnées des vertus de Jean-Jacques ; c'est un remède du Docteur T... ; les pauvres

enfants
que l'
lestine
J'aime
tablea
cela e
tampe
baïlen
Ture
cè , y
frere
Gene
de m
veaut
yince
les S
lia ,
de m
la bo
d'hon

Je

enfans ont beau m'échauffer, je crois
 que l'orcane valoit mieux dans la Pa-
 lestine; les Suisses ne profitent de rien.
 J'aime encore l'image du plaisir, & le
 tableau donne des envies de le goûter;
 cela est aussi naturel qu'au Curé d'E-
 tampes, qui m'a écrit un sermon, de
 baiser sa servante. Votre reliquaire
 Turc fera fortune; & si je suis exau-
 cé, je l'accréditerai chez les amis du
 frere Nicaise & tout le long du lac de
 Geneve: j'ai été l'an dernier à la messe
 de minuit, j'ai fait mettre cette nou-
 veauté dans les affiches pour la Pro-
 vince; je ne tarderai point d'amener
 les Suisses aux genoux de votre Aou-
 lia, sur-tout en revenant de la messe
 de minuit; vous savez que c'est à Paris
 la bonne messe, & celle qui fait plus
 d'honneur au merveilleux Dressant.

Lettre de Madame la Duchesse.

MONSIEUR,

Je ne fais où est mon mari; depuis

Q 3

six mois que nous sommes unis , comme
 le sont ordinairement les gens du haut
 style , ma couche est encore immacu-
 lée. M. le Duc est réduit à la lassitude
 de nos jeunes Seigneurs à talons rou-
 ges. Intéressez votre merveilleux Dres-
 sant en sa faveur ; je vous avertis que
 je ne veux point du miracle s'il le ré-
 veilleoit pour cette petite créature de
 l'Opéra , avec qui mon mari a dit tout
 son rôlet. Si votre Aoulia m'exauce ,
 il fera fortune. Je tourne dans un grand
 tourbillon ; j'entraîne les femmes ; en
 vérité , nous avons plus besoin que ja-
 mais du secours d'un pareil fétiche.
 Nos meres étoient bien nourries , elles
 étoient grosses comme leurs esprits.
 Je suis femme de condition , je veux
 que mes gens & les Aoulia m'obéis-
 sent ; tâchez de mettre un peu de ré-
 création dans mon ménage. Je ne fais
 trop comment je vous écris , je le
 fais un peu à bâtons rompus , c'est le
 bon ; ma femme-de-chambre m'impac-
 tienté avec son déshabillé , où il y a
 du jaune ; j'en ai assez dans l'imagina-

nion.
 votre

No
 la Ré
 prend
 hors
 vienn
 jours
 Les
 anéa
 nous
 nous
 roqu
 conn
 est
 La
 jeun
 guer
 elle
 avec
 à m
 veil
 not

tion. De jolies choses de ma part à
votre Dressant,

Lettre d'un Couvent de Paris.

Nous sommes depuis trois mois chez
la Révérende Mere Montigny pour ap-
prendre à coudre avec les Messieurs ;
hors quelques Mousquetaires qui nous
viennent une fois tous les quinze
jours , nous sommes sans ouvrage.
Les jeunes gens , les agréables , sont
anéantis comme leurs grands - peres ;
nous avons beau recourir au postillon ,
nous ne voyons que des becs de per-
roquet ; & si par miracle ils ... vous
connoissez les œufs ... on dit que cela
est aujourd'hui de l'extrême bon ton.
La France dégénere , Monsieur ; notre
jeunesse se déshonore dans toutes les
guerres , nous ne voyons plus parmi
elle que des impotens qui s'amuse-
nt avec leurs peignes couverts de diamans
à nous peigner. Si votre mer-
veilleux Dressant n'y met la grace ,
notre métier est perdu , nous serons

forcées de faire le coup de pistolet dans la forêt de Compiègne , ou dans les environs de la Muette. Nous espérons que votre Aoulia nous écoutera favorablement ; c'est la première fois que nous nous adressons aux Aoulia ; les filles de notre caractère les ménagent comme les Poètes & les Auteurs ; cela mérite un peu de reconnoissance de leur part.

Vos cousines , les sœurs Rosette , Julie , Fanchon & Toinette.

*Lettre d'une Blanchisseuse des environs
des Porcherons.*

Je ne savons pas trop bien nous expliquer par l'écriture ; dans l'honneur que je nous faisons de vous écrire , je le dirons tout comme une chanson par cœur de la mémoire , quand je l'avons bien retenu. J'ons l'envie de nous marier avec la corporance d'un garçon , qui n'est pas de paille : c'est un faraut en manière de luron , qui vandroit son pesant de fin argent , s'il ne l'avient pas trop court. Je

vous
un co
comme
je l'on
pour
il avo
attrap
maria
mauv
linge.
bélog
goua
pas ?
n'en v
point
rurg
deux
mett
l'aut
peur
Je v
n'a
aille
tant
au r
que

vous dirons sur la confession, comme à un confesseur, que, pour éprouver comme il feroit les affaires du ménage, je l'ons laissé aller un petit au fromage, pour l'appriivoiser dans l'accoutumance : il avons été trois jours tout fin près sans attraper la jointure du Sacrement de mariage. Cela nous désolions pis que du mauvais tems, quand nous séchons notre linge. Pendant que Guillot vouloit nous bécotter, je lui disions en maniere de gouailleries : Guillot, ne te blesseras-tu pas ? tu ne gagneras pas la purésie... tu n'en viendras pas à bout. Ne t'embarrasse point, me dit-il, je parlerons au Chirurgien, je ferons couper cet engin en deux ; & pour le rallonger, je ferons mettre le morceau coupé au bout de l'autre ; ils feront tenir cela proprement, pour que ça tombe, avec un emplâtre. Je voyons bien, Monsieur, que Guillot n'a point de conception dans l'esprit ni ailleurs ; car en le coupant & le rajustant au bout, cela reviendrait toujours au même. En portant une chemise sale que j'avions blanchi à un Monsieur qui

n'en a que deux , à cause qui faisoient des livres , j'entendions qu'il parloit dans la conversation , & disoit à un autre qui étoit avec lui , que vous étiez le Curé d'un Aoulia , qui dressoit autre chose itou que du linge. Je demandâmes votre adresse , & je vous écrivons en conséquence pour vous prier de faire grandir le chose à Guillot. Si vous venez à Paris , je demetrons auprès des Porcherons , je vous blanchirons pour rien deux chemises pendant trois semaines. Je suis avec le respect de l'honneur que j'ai d'être très parfaitement, votre servante, Jeanne Carlotin.

*Lettre de Monsieur le Cadilesquer ,
de la Province de Lilliput.*

Je suis à la tête d'une compagnie ré-
vérée ; j'ai quinze parens ou alliés dans
ce corps ; vous voyez que tous les suf-
frages sont dans mon bonnet quarré. Je
suis d'une sévérité rigoureuse à faire jus-
tice ; je ne pardonne jamais ; je suis
craint de toute ma province ; & je n'ai

point
tenir
à mo
brille
bouc
sente
cisme
d'arra
lent
Prov
l'ivra
charc
la ma
se pl
honn
pable
mon
beau
mani
vites
M
sant
affidu
au g
de l
hydr

point d'amis. La bienfaisance, qui doit tenir la balance du Juge, n'est pas assise à mon côté ; le glaive seul de la loi brille dans mes mains austères ; ma bouche de sang ne prononce que des sentences de mort ou des arrêts d'ostracisme ; mes soins les plus vigilans sont d'arracher les palmes du génie, qui veulent croître dans les broussailles de la Province de Lilliput, pour y laisser l'ivraie assoupissante du Pays latin, les chardons pointus de la superstition, & la mauvaise morale des Jésuites : c'est en se plaignant de Jupiter que quelques honnêtes gens m'admirent ; j'étois capable de donner une nouvelle face à mon Pays ; c'étoit à moi seul que les beaux-arts destinoient la gloire d'humaniser des Peuples encore Moscovites.

Ma docte éloquence, mon génie puissant, sont gâtés par mon attachement assidu pour les Jésuites ; c'est moi qui, au grand étonnement de la France & de l'Europe, conserve une tête de cette hydre féconde, homicide, horrible,

indomptée , monstreuse , renaissante ; terrible , tortueuse , &c. &c. &c. qui s'é-lancera un jour des rives de Lilliput , & fera trembler les palais des Rois.

Mon attachement à cette société n'est pas connu de l'Europe ; voici , Monsieur , ce qui immortalise ma reconnoissance. J'avois une jolie femme remplie d'es-prit & de vertus , je ne pus lui faire d'enfans ; j'avois deux maitresses , je ne pus leur faire d'enfans ; je passai aux se-condes nocés , je n'avois point d'enfans. Les Jésuites me parlerent du bras mi-raculeux de St. François Régis ; je fis une neuvaine au bras , & je fis un enfant à Madame la Cadilesquer. Cette faveur , que le Ciel accorderoit aux prières d'un Saint Inigiste , attache naturellement mon cœur à son ordre. J'ai encore be-soin de son secours pour un fils que j'ai bonne intention de faire ; vous voyez qu'il faut ménager le bras de S. François Régis.

Voilà , Monsieur , l'origine de ma belle passion pour les Jésuites. Le mi-racle de Langres a fait du bruit dans ma Province ;

P'rovi
ter les
Dressa
vieux
secour
porter
prouve
vous e
malhe
Lass
nous f
nous a
pour n
ta neu
hôtel ;
to-long
Préside
Cin
Mécqu
de l'un
Dieu v
cieuse
respe
Dressa
Fakirs
nous
Ton

Province ; nous serions jaloux de mériter les faveurs de votre merveilleux Dressant ; nous avons quelqu'un de nos vieux confreres qui ont besoin de ce secours ; faites-nous le plaisir de transporter l'Aoulia dans notre pays ; si j'éprouve ses récondes influences , assurez-vous que j'abandonne les Jésuites à leur malheureux sort.

Lassés de recevoir tant de lettres , nous fîmes le reste de la route incognito. nous arrê tâmes seulement à Plaisance , pour nous reposer : la Signora Cadena-ta nous donna un appartement dans son hôtel ; son mari le vieux Signor Corna-to-longo , reçut le même bienfait que le Président de Langres.

Cinq mois après nous arrivâmes à la Mécque , le temple de tous les Fétiches de l'univers , où l'on révere encore le Dieu vivant Evil-Mérodac , idole précieuse qu'une teinture sacrée a rendue respectable. Le bruit du merveilleux Dressant alla jusqu'au Moufti. Les grands Fakirs s'assemblerent chez leur chef ; nous portâmes le Bohze Dressant au

milieu de cette ondoyante assemblée. La beauté de Madame Xan-Xung renouvella dans la personne sacrée du Moufti le miracle de Langres.

Une cabale affreuse s'étoit élevée contre les appas d'Ephigénie. La Sultane Della-molta-grossa, la Sultane Hipperapertusa, la Sultane Cavallaimadre & la Sultane Bando-Banda, s'étoient liguées avec l'animosité de puissantes rivales contre la beauté de Madame Xan-Xung. La trahison fut hourdie avec adresse ; les Mecquins savent se venger.

Ma femme donna le plaisir & le déplaisir à mon grand-pere. Le papa dans sa jeunesse avoit demeuré à la Mecque, il connoissoit la puissance & la force de l'imbécillité humaine ; il prit de l'humour, le bon-homme en étoit plein, & sous l'idée d'être utile à l'humanité en corrigeant les hommes, il fit un discours qui ne flatta point le Moufti & les Falkirs accoutumés depuis si longtemps à la douce vapeur des encens de la superstition ; on me fit sortir de l'as-

semblée
l'espoir
dité de
coupab

Deux
de la ca
m'attrer
résulta
agréab
me di
dange
la cra
veut t
n'a ri
cira c
ce au
cond
natio
le co

Li
ar no
prise
l'im
Cet
se-re
m on

DE DRESSANT. 195

semblée, on garda ma femme, dans l'espoir de tirer plus aisément de la timidité de son sexe, de quoi nous rendre coupables.

Deux négocians François, informés de la cabale des Phrynés de la Mecque, m'attendoient à la porte pour savoir le résultat de notre audience. Ils furent agréablement surpris de me revoir, & me dirent : Fuyez, vos jours sont en danger, on n'aime point ici la vérité; on la craint plus que l'erreur; le Moufti veut toujours avoir raison, votre femme n'a rien à appréhender, sa beauté adoucira ces tigres ronds; Monsieur Lionceau restera pour l'attendre, je vous conduirai chez un négociant de notre nation où vous serez en sûreté. Je suivis le conseil de mes amis.

Lionceau vint deux heures après nous annoncer qu'Ephigénie étoit dans les prisons du Moufti, qu'on parloit de l'immoler au ressentiment de ses rivales, Cette nouvelle me mit dans une colère furenée. Je voulois sortir, arracher mon épouse de sa prison; on me retint;

un délire animé, une fièvre confuſe, que la rage redoubloit, me mirent au tombeau; on me ſaigna douze fois, je fus huit jours ſans connoiſſance & ſans proférer d'autre parole que le nom d'Ephigénie.

Pendant ce tems, on procédoit contre ma femme & mon grand-pere; ils furent condamnés à être brûlés. O miroir de l'amour! O baume de l'innocence! O belle Ephigénie! tes mains délicates, faites pour porter les plus belles perles de l'Inde & les richesses du Potosi, furent chargées de fers peſans; ton front où ſiégeoient la décence & la pudeur, fut ceint d'un voile épais & noir; ton ſein délicieux qui effaçoit la douceur des fleurs, fut couvert d'un crêpe d'Auto-da-fé; tes pieds tendres, ſous leſquels germoient les roſes de la volupté, furent déchirés ſur le dur pavé de la Mecque. C'eſt ainſi, ô chere, ô malheureuſe compagne, que des barbares te conduiſirent au ſupplice!

Arrivée au pied du bûcher, les bourreaux, ſenſibles aux charmes d'Ephigé-

nie
cier
de l
mon
que
flan
reun
trin
bea
crio
seco
au
fers
riſo
pou
bûc
ſan
tru
plus
les
tes
dre
fais
me
bril
nen

nie, sentirent amollir leurs cœurs d'acier. Ce fut en mouillant ses chaînes de leurs larmes, qu'ils l'attachèrent avec mon grand-père au poteau fatal ; mais quelle surprise ! au moment de porter la flamme, les bourreaux frémissent d'horreur, se sauvent en se frappant la poitrine. Les spectateurs attendris de la beauté ravissante de Madame Xan-Xung, crioient grace, appelloient le Ciel à son secours ; personne n'osoit mettre le feu au bûcher. Un monstre digne des enfers, un Bonze cruel s'avança, prit le trison fatal ; & croyant le Ciel ouvert pour bénir son crime, il enflamma le bûcher. O main barbare ! ô Prêtre de sang ! ô la Mecque coupable ! tu détruis dans tes feux sacrilèges un être plus beau, plus parfait mille fois que les héros subalternes que tu présentes aux hommages des peuples. O foudre redoutable d'un Dieu vengeur ! que fais-tu dans le sein tranquille de la clémence, où le Ciel te tient enchaîné ? brise avec éclat les fers qui te retiennent, & viens réduire en poudre une

ville affreuse, où regnent l'orgueil, l'avarice, l'horreur & le sang.

Ma santé étoit rétablie, lorsqu'on m'apprit le sort affreux de mon épouse, & les dangers que je courois à la Mecque. Le supplice d'Ephigénie frappa tellement mon cœur, que je devins immobile. Je restai six heures dans cet état horrible; on me mit au lit, on attendoit à chaque instant de me voir expirer. Le calme de la nuit me tira de l'assoupissement où j'étois; je renvoyai les personnes qui me veilloient, sous prétexte de reposer plus tranquillement; mes fureurs me reprirent, je me levai, je sortis de la maison sans être aperçu; je courus sur la place où l'on avoit exécuté ma malheureuse épouse; à la lueur de la lune, je vis encore l'endroit marqué de noir, je baisai mille fois ce pavé précieux, plus sacré pour moi que le Saint Bethala (1). Mes larmes

(1) La sainte Chapelle de la Mecque, où est le corps du Prophète des croyans.

coulent
douce
nie; c
poir,
cette
corde
adou
donne
porta

La
crece
prio
je d
ma
estir
Ma
mo
am
joie
que
app
vo
Lu

coulerent tout-à coup, je les mêlois avec douceur au reste des cendres d'Ephigénie ; ces pleurs éteignirent mon désespoir , je sentis naître dans mon ame cette chere tristesse , que la nature accorde aux cœurs sensibles , qui , sans adoucir tout-à-fait nos maux , leur donne un soulagement qui rend supportables les plus affreux malheurs.



La tendresse de Xang-Xung & de Lucrece nous faisoit plaisir ; le Comte me prioit de les rendre heureux. Un matin, je dis au Chinois : Votre amour pour ma fille m'est trop agréable , je vous estime & j'accorde Lucrece à vos vœux. Ma fille , transportée de joie , sauta à mon col , à celui de son pere & de son amant. Ce dernier versa des larmes de joie & de tristesse , & me dit : Madame, que je suis heureux de voir ma passion approuvée d'une femme aussi sage que vous ! je voudrois accepter la main de Lucrece , mais un château à une lieue

de Paris met un obstacle invincible à mes desirs. A ce propos , nous nous regardâmes les uns & les autres , nous crûmes que la tête avoit tourné au petit-fils du Tonquin de la Chine. Es-tu fou , mon pauvre Xan-Xung ? Quel rapport y a-t-il entre ma fille & ton château auprès de Paris ? Es-tu Seigneur de cette campagne ? Hélas ! si elle m'appartenoit , je mettrois dès l'instant à la porte tous les gens qui y sont. Tu serois méchant. Non , Madame , je suis incapable de l'être. Mais tu écarteres la question ; je ne puis concevoir comment un château qui n'est point à toi , peut t'empêcher de t'unir avec une fille que tu aimes ; enfin , quel est donc ce château ? C'est le château de Bicêtre. Nous fûmes étonnés.

Si l'on savoit que je fusse ici , continua Xan - Xung , avant deux fois , vingt-quatre heures , on viendrait me prendre , me claquemurer pour la vie dans un endroit appelé le *Galbanum* , où quatre pieds quarrés seroient mon tombeau : du pain noir & de l'eau en-

tretien
rois
person
pulcr
de m
cissoi
const
tous
larm
T
je lu
hor
atte
Mac
me
cœu
ma
gén
cœ
le
pe
qu
so
te
im
m

trétiendroient ma triste existence ; j'aurois beau crier après ma chere Lucrece , personne ne m'entendrait dans ce sépulcre affreux des vivans ; le souvenir de mon épouse , les traits qui adoucissoient ma vie , seroient les bourreaux constans de mon cœur , mes pensées toujours vers Lucrece. . . il répandit des larmes , il ne put achever.

Troublée du discours de Xan-Xung , je lui dis : Tu as donc fait des crimes horribles ; tu as donc voulu , scélérat , attenter aux jours sacrés du Roi ? Ah , Madame ! répondit-il en tremblant , vous me faites frémir : j'adore mon Roi ; un cœur comme le sien a tous les hommages de son peuple ; la Nation a assez gémi d'avoir produit un monstre ; nos cœurs , plus serrés que jamais contre le sien , font un mur inaccessible que personne ne pourroit percer. Ce Monarque est si bienfaisant , qu'on examine son regne , que l'on compte les minutes de sa vie : on ne verra point un instant , où notre Souverain ait fait le moindre mal à aucun de ses sujets : au

contraire , plus grand mille fois que l'époux d'Alzire , que nous admirons après des crimes , Louis n'a-t il point pardonné au scélérat qui attenta à ses jours ? Tu me surprends , qu'as-tu donc fait ? Vous le dirai-je ? de la maculature ; j'ai dit que c'étoit le temps qui faisoit la pluie ; que Mahomet ne s'embarraisoit pas de l'Alcoran ; qu'il étoit honneux de laisser les Derviches dans la fainéantise ; que les Théologiens occupés à se quereller & à bropiller l'univers , devoient aller à la charrue ; que les Capucins me faisoient peur ; que leur camisole n'étoit point honnête ; qu'une bonne action étoit préférable à l'eau bénite ou à l'eau claire ; qu'il ne falloit pas laisser les dixmes aux Abbayes & aux Chapitres ; qu'il étoit détestable de voir un pauvre Curé à portion congrue réduit à trois cents livres de revenus , tandis que des moines paresseux & des Chanoines oisifs retiroient dix mille francs des dixmes de sa Cure ; que si l'Eglise vouloit conserver du bien , il falloit qu'elle renonçât aux dixmes ;

qu'elle
de d
Aute
talen
berg
que
pour
& ri
qu'u
un h
que
croi
jam
tron
dam
m'e
Ma
I
Xa
mo
les
l'in
ou
na
pr
ch

qu'elle ne pouvoit en conscience prendre de deux mains... J'ai dit que les vieux Auteurs n'avoient point l'esprit ni les talens de ceux d'aujourd'hui ; que les bergers anciens faisoient des contes ; que ces contes ne pouvoient passer pour des vérités ; qu'il étoit impossible & ridicule de me forcer à les croire ; qu'un Souverain est injuste de punir un homme , à cause qu'il ne peut croire ; que ma tête n'est point organisée pour croire certaine chose , & que je n'ai jamais rien cru de ce que ma raison trouvoit incompréhensible. Voilà , Madame , les raisons pour lesquelles on m'enterrerait dans le château de Sa Majesté , à une lieue de Paris.

Etonnée encore plus des discours de Xan-Xung , je lui dis : Que crains-tu , mon ami ? tu penses comme la Cour & les gens d'esprit ; pourquoi auroit-on l'injustice de s'enfermer ? As-tu fait tes ouvrages en France ? Non , je m'en donnai de garde : les loix défendent à l'esprit humain de s'éclairer ; j'ai travaillé chez un Roi philosophe ; il permet à

les sujets d'aller en Paradis par la rue Montorgueil , par la rue des Mauvais garçons , par la rue d'Enfer , & par telles rues qu'il leur plaît ; il suffit qu'ils soient justes , qu'ils aiment leur patrie. Si tu n'as pas fait tes livres en France , qu'appréhendes-tu ? Le droit François ; il a le privilège d'envoyer aux galeres un homme qui vend du tabac à Amsterdam , à cause que le tabac est permis en Hollande , & défendu à Paris. Tu es bête ! il y a trop d'esprit en France pour craindre une injustice. Malgré les petits progrès de l'esprit en France , malgré que le Ministre & le Juge , qui signeront la lettre de cachet , avoueront qu'ils ont tort , je ne serai pas moins pensionnaire de Sa Majesté à Bicêtre , parce que cela arrive ainsi. Pourquoi , dira le Ministre , Xan-Xung a-t-il écrit à deux cens lieues du Royaume des choses qui ne sont point dans aucun livre ? a-t-il besoin de porter le jour de la raison dans l'esprit des gens qui croient à certains livres ? si les choses incompréhensibles aux hommes

ne pe
les cr
niers
qu'on

No
nois
jour
que
sultân
les e
Xung
tine
malac
guéri
En m
tilité
ignor
nuoir

La
auro
du p
des
Persa
nabl
font
de la

ne peuvent entrer dans la tête , qu'il les croie au moins comme les charbonniers , qui ont le talent de croire ce qu'on ne peut comprendre.

Nous calmâmes les frayeurs du Chinois , & nous avions déjà marqué le jour de son union avec Lucrece , lorsque ma fille tomba malade. Nous consultâmes des Médecins qui ordonnerent les eaux de Spa. Je partis avec Xan-Xung & ma fille pour cette ville , où une foule d'Anglois capricieux , des malades imaginaires , vont chercher la guérison des maux qu'ils n'ont point. En moins d'un mois nous vîmes l'inutilité de ces eaux si vantées par les ignorans. La santé de Lucrece diminuoit chaque jour.

La Nature si féconde , si libérale , auroit elle mis dans un méchant village du pays de Liège , la source de la santé des hommes ? Les Chinois si sages , les Persans si éclairés , les Turcs si raisonnables , viennent ils puiser la santé à la fontaine du Pouhon ? Pensons mieux de la Nature. Cette mere si attentive

à nos besoins , si jalouse de notre conservation , a placé dans toutes les Provinces des eaux minérales propres aux habitans de chaque climat. Celles de Spa , que des Médecins Liégeois intéressés & ignorans ont accréditées pour guérir l'imagination de leurs malades , ou pour blanchir leur ineptie , n'ont que la vertu commune de toutes les eaux minérales du monde.

De dix malades qui vont prendre les eaux de Spa , il y en a au moins huit à qui elles sont pernicieuses ; il en est de la santé que procurent ces eaux , comme des fortunes que l'on fait dans les Indes. Deux cens périssent en allant la chercher dans le nouveau monde , on n'en parle point : un seul revient chargé de richesses en Europe ; son état brillant fait du bruit , & l'on conclut étourdiment que tout le monde y fait fortune. J'ai tout examiné à Spa , je n'ai vu que des sots , qui croient devenir immortels en buvant pendant un mois quelques gobelets d'une eau amère ; je n'ai rencontré que des Lords , des demi-

Lors
men
la m
& v
nom
prim
tite
nom

Si
dans
de Sp
cice
ne f
ordin
d'oif
cour
quelo
la fa
& qu

(1
que je
de fa
ordina
mot p
de La

Lords, qui descendoient avec empressement de leur voiture, & couroient dans la méchante cabane d'un Libraire avaré & vilain, pour y faire imprimer leur nom, leur surnom, avec leurs qualités primaires & successives. Que cette petite vanité de faire imprimer son surnom est imbécille !

Si les eaux de Spa ne guérissent que dans la gazette de Liège (1), le voyage de Spa est au moins miraculeux, l'exercice qu'il occasionne à des femmes, qui ne font que médire & jouer, allège ordinairement des tempéramens cassés d'oisiveté, ou blessés de molesse. Sans courir à Spa, que les Anglois choisissent quelque montagne de leurs isles, qu'ils la fassent applanir un peu sur les côtés, & qu'ils donnent à chaque de leurs Ros-

(1) Le plus détestable ouvrage périodique que je connoisse : chaque ordinaire fourmille de fautes contre le François ; & quand un ordinaire est sans faute, c'est qu'on a copié mot pour mot la gazette de France & celle de La Haye.

bifs un tonneau vuide, que le malade le roule du haut en bas, du bas en haut, dix fois le jour, cet exercice leur vaudra mieux que de l'eau claire.

Spa est situé dans un bassin étroit entouré de marais, de montagnes assez hautes; l'air resserré ne s'y renouvelle que lentement, & ce terrain bourbeux & humide ne peut être que funeste à la santé. Si les Anglois, si raisonneurs & si glorieux d'être conséquens, pesoient ces désavantages, ils iroient respirer l'air salubre de la Touraine; il leur en coûteroit moins sur les bords charmans de la Loire, où un peuple poli & élégant leur feroit les honneurs de la Nation; ils n'auroient point le spectacle effrayant des charbonniers Liégeois & la mauvaise fumée de la houille, que l'Angleterre vient respirer une seconde fois dans le pays de Liège.

Nous vîmes à Liège, où nous restâmes deux mois; nous tombâmes dans le temps des réjouissances qu'on faisoit pour le nouveau Prince de Liège, qu'une cabale de Chanoines avoit préféré au Prince aimable de Saxe.

Ce
étroit
de Fr
une
d'une
fut a
siffle
lais
qui é
corat
nos
Il n'
Rapi
de d
trale
L
trion
bure
effet
frag
reh

(
Suff
reus

Ces fêtes , annoncées avec éclat , étoient des illuminations de nos villages de France. La maison de Ville formoit une décoration Chinoise qui avoit l'air d'une toilette de coquette. Ce colifichet fut admiré par des gens sans goût , & sifflé des connoisseurs. La façade du Palais étoit ornée d'une foire de figures , qui égaloit au moins les beautés des décorations du festin de Pierre , qu'étalent nos méchans Comédiens de campagne. Il n'y manquoit que les effigies de Rapiniere & de Ragotin , pour achever de donner une idée de la pompe théâtrale de ces histrions.

Le Chapitre étoit orné d'une porte triomphale , décorée d'un cordon de burettes & de *lavabo* , qui faisoit un effet singulier. L'image du nouveau Suffragant de Cologne (1) en découpures , rehaussoit merveilleusement ce portrait.

(1) Le Révérend Evêque de Liège est Suffragant de Cologne. On lui donne généralement dans le pays l'épithète d'Altesse.

Les Notaires , les Procureurs , les Huissiers & les Avocats composant la Cour de l'Officialité , firent exécuter un feu d'artifice. Le théâtre représentoit le temple de la Justice. Thémis étoit au centre de l'édifice, entourée de cinquante plats d'étain (1), & ces plats figuroient les Avocats composant la Cour de l'Officialité. Une balustrade garnie d'oies & de dindons , représentoit de loin une rue à pou et , & rendoit ce spectacle singulièrement pompeux ; le tout étoit superbement peint au balai par un Rubens du pays.

Une pluie qui tomba pendant deux heures , déconnoisa l'artifice , dont les talens de l'artiste & l'arrangement promettoient un spectacle brillant : l'artificier ne fut point payé , à cause que le

(1) On avoit mis exprès des plats. C'étoit une idée extravagante du peintre M. Gerard, dont la méchante moitié tient des mauvais propos sur les honnêtes gens qu'elle ne connoit point.

corps
préter
des e
Ce
mélan
ment
l'ame
retou
Xan-
J'aim
& je
point
le pr
& le
price
J'ai
Mag
cont
fens
gne
les
du

corps honnête des Avocats de Liège prétendoit que cet homme devoit avoir des emplâtres contre la pluie.

Ces petites fêtes ne dissiperent pas la mélancolie de Lucrece. Sa maladie augmentant de plus en plus, elle rendit l'ame entre les bras de Xan-Xung. Je retournai tristement en Touraine, où Xan-Xung ne voulut point me suivre. J'aime la France, me dit-il, Madame, & je l'aimerai toujours; mais je n'irai point m'exposer dans un Royaume, où le prix des hommes est sans valeur, & leur liberté sacrifiée au premier caprice d'un Intendant ou d'un Sénateur. J'ai trop à gémir de l'injustice d'un Magistrat que les Jésuites ont indisposé contre moi; mon crime est d'avoir offensé leur ordre, que si tendresse indigne & aveugle veut conserver malgré les cris de la Religion, des Mœurs & du Royaume.

F : N.

13

23

30

143

171

